BIBLIOTECA NAZ.
XXVI*
A
59.61.
NAPOLI

141
4X14.B.23

117
a
106

117
a
106

12

LETTRES
A
*MYLADI****,
ET AUTRES
ŒUVRES MÊLÉES,
TANT EN PROSE QU'EN VERS,
PAR M. DE LA PLACE.

Diverſité, c'eſt ma deviſe.
LA FONTAINE.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,
Chez J. L. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire, Marché aux Herbes.

M. DCC. LXXIII.
Avec Permiſſion.

LETTRES
A
MYLADI ***.

LETTRE I.

MYLADI s'ennuie, dit-elle, à la campagne ; elle a lu tous les livres d'amuſement qu'elle a emportés de Paris, & regrette entre autres choſes que les *Lettres* de *Bourſault* à l'Evêque de *Langres* ne ſoient pas plus nombreuſes ? Elle ſemble enfin deſirer que dans des momens de

loisir, quelqu'un fût assez complaisant pour lui en écrire, de temps en temps, quelques-unes dans ce genre. Ce *Boursault*, ajoute-t-elle, qui, si l'on en juge par ses écrits, étoit tout aussi dissipé qu'un autre, avoit cependant le courage [uniquement pour plaire à un Evêque !] non-seulement de recueillir de toutes parts ce qu'il croyoit de plus propre à amuser le vaporeux Prélat, mais encore de mettre en vers tous les jolis Contes & les Bon-mots qu'il croyoit dignes de lui être présentés. Et delà *Myladi*, sans doute, s'écrie [car je crois presque, d'ici, l'entendre !] quoi donc, se pourroit-il qu'une jeune & jolie femme eût moins de droit, moins de crédit sur un Auteur, qu'un vieil Evêque?

A cela, je dirai seulement que ma réponse ne sauroit être douteuse; mais que le talent de *Boursault*, dans ce genre surtout, n'étoit pas, à beaucoup près, celui de tout le monde; & que ne me trouvant pas à portée d'avoir les mêmes ressources que lui, il ne me reste que celle de recourir à mon propre porte-feuille, & d'en extraire ce que je croirai à-peu-près digne d'amuser, du moins quelques instans,

Myladi, ne fut-ce qu'à titre de curiosité.

Voici d'abord un morceau assez sérieux, mais que je crois intéressant, sur-tout pour elle, & dont la vérité historique est garantie par des témoins irréprochables, ainsi qu'elle en verra la preuve.

Conjuration des RAMBURES, *contre la ville* D'ARDRES, *en Picardie.*

Cette petite Ville n'avoit pour toute garnison, en 1653, que le Régiment de *Rambures*, infanterie, composé de 13 à 1400 hommes, que leurs excès dans tous les genres avoient rendus aussi odieux que redoutables dans un pays, où la licence des troupes, occasionnée par les troubles intérieurs du Royaume, étoit parvenue à son comble.

Le Marquis de *Rouville*, Gouverneur de cette Place, très-importante alors, à cause de son voisinage de *Saint-Omer*, dont les Espagnols étoient maîtres, en avoit vainement porté des plaintes au Ministere, que d'autres objets occupoient trop dans

cet instant ; & pour ne pas achever d'aigrir un mal, dont les suites étoient à craindre, s'étoit vu forcé de fermer, pour un temps, les yeux sur une espece de brigandage, dont il gémissoit en secret.

Mais cette foiblesse apparente n'avoit fait qu'enhardir les coupables, dont l'insolence le força enfin de prendre un parti qui ne lui paroissoit pas moins dangereux que nécessaire.

Il fit assembler, un matin, les principaux Officiers de ce Régiment, auxquels il déclara que s'ils ne travailloient pas désormais plus sérieusement à contenir la soldatesque, il prendroit, sans attendre plus long-temps les ordres de la Cour, les moyens les plus prompts & les plus propres à les y contraindre.

Ils ne comprirent que trop ce qu'ils avoient à craindre de ce discours, auquel la longue tolérance du Marquis ne les avoit pas préparés, promirent au delà de ce qu'il demandoit, & le quittèrent avec la ferme résolution de s'en venger.

La dissimulation leur étoit devenue d'autant plus nécessaire, qu'ils n'ignoroient pas que le Gouverneur, au moyen de deux

coups de canon, pouvoit en peu de temps appeller, de la campagne dans la Ville, plus de deux mille hommes de milices, que le voiſinage de l'ennemi avoit aguerris de longue main; & qu'en horreur aux citoyens ainſi qu'aux payſans, ils ne pouvoient attendre aucune eſpece de quartier de la part d'un peuple qu'ils avoient réduit au déſeſpoir.

Raſſemblés, dès le ſoir même, à leur auberge, ils délibérerent entre eux ſur les moyens de rabattre ce qu'ils appelloient *la morgue du Gouverneur*, & n'en trouverent ni de plus ſûr ni de plus aiſé, que celui de livrer la Place à la garniſon Eſpagnole de *Saint-Omer*.

Cette réſolution priſe, & toutes les meſures arrêtées en conſéquence, ils ne ſongerent plus qu'à endormir la vigilance du Marquis, par les égards les plus ſoumis & les plus attentifs.

Le Marquis, brave & intelligent Officier, mais jugeant trop facilement des autres par lui-même, eut la foibleſſe d'en croire aux dehors qu'on affectoit pour le tromper; tandis que l'un des Conjurés, ſous un habit de payſan, étoit allé traiter

à *Saint-Omer*, avec le Prince de *Robecq*, qui y commandoit de la part de l'Eſpagne, & avec lequel tout fut ſoigneuſement concerté pour lui livrer la ville d'*Ardres*, le ſecond jour du mois de Juillet ſuivant

Mais le Ciel veille ſur les traîtres; l'hiſtoire en offre mille exemples, & cet événement en va fournir une nouvelle preuve.

Le nommé *Pierre Roſe*, habitant de la Ville, & qui tenoit l'auberge du *Dauphin*, avoit une fille jeune, jolie & nommée *Françoiſe*. Le Capitaine-Lieutenant de la Meſtre-de-Camp de *Rambures*, qui n'avoit de commun avec les autres Officiers, que de ſervir ſous le même drapeau, éperduement amoureux de cette jeune perſonne, dont la ſageſſe égaloit la beauté, s'étant enfin déterminé à l'épouſer, à l'inſu de ſes camarades, n'attendoit pour cet effet que le changement de la garniſon; & mangeoit avec eux chez le pere de ſa maîtreſſe, ſans leur rien laiſſer entrevoir de ſon intelligence avec *Françoiſe* & ſes parens.

Le 28 Juin, veille de la St. *Pierre*, cet Officier, prévoyant que des perſonnes auxquelles il alloit appartenir de ſi près, ne

ſeroient pas plus épargnées que d'autres, dans les fureurs de la ſédition, appella *Roſe*, après ſouper; & ſous prétexte du beau temps, ainſi que du beſoin qu'avoit *Françoiſe* de prendre l'air, après une longue maladie, lui conſeilla d'aller le lendemain paſſer avec elle quelques jours au village de *Rodelinghem*, à trois quarts de lieue d'*Ardres*, & où ce bourgeois avoit un petit bien.

Roſe, étonné d'une propoſition, que l'air inquiet & embarraſſé de ſon futur gendre lui faiſoit préſumer myſtérieuſe, ayant, d'accord avec ſa fille, fortement inſiſté ſur les motifs du conſeil qu'on lui donnoit, & dont le but, tout coloré qu'il ſembloit être, lui paroiſſoit d'autant plus ſingulier, que ſes devoirs d'aubergiſte lui permettoient moins de s'abſenter dans ce moment: *Roſe*, dit-on, & la jeune *Françoiſe*, après avoir vû biaiſer quelque temps l'Officier, exigerent de la façon la plus vive & la plus preſſante, qu'il daignât leur confier les vrais motifs de l'embarras qu'ils remarquoient en lui.

Les larmes de l'amour trouvent peu de cœurs inſenſibles; *Françoiſe* étoit ten-

drement aimée ; & l'Officier, quoiqu'à-peu-près sûr du sort qu'il devoit attendre de ses camarades, au cas qu'ils le soupçonnassent d'avoir révélé leur secret, déclara, en soupirant, à *Rose* & à sa fille : Que le Dimanche, 2 de Juillet, pendant la Messe Paroissiale, à laquelle l'Etat-Major, les Corps de Justice de la Ville, ainsi que la plupart des principaux habitans avoient coutume d'assister ; le Régiment de *Rambures* devoit s'emparer des trois portes de l'Eglise, y entrer la bayonnette au bout du fusil, faire main basse sur quiconque s'y trouveroit ; delà se répandre dans la Ville, la livrer au fer & au feu, après en avoir ouvert les portes aux troupes Espagnoles, embusquées dans le bois voisin, de *la Montoire*, & prêtes à paroître, au premier signal des Conjurés.

Quelqu'effrayant que fût ce récit, *Rose* eut assez de pouvoir sur lui-même, pour n'en paroître que médiocrement ému ; pour affecter même de condamner les trop vives allarmes de sa fille, lui faire sentir toute l'importance du secret qui venoit de leur être confié, & lui représenter fortement combien la plus légére indiscrétion

de ſa part étoit capable d'expoſer les jours de ſon amant. Il finit par ſupplier l'Officier, d'employer tout ſon crédit auprès des Conjurés, pour obtenir que ſa maiſon fût exemptée du pillage; & ſous prétexte d'aller tout préparer pour le voyage de *Rodelinghem*, laiſſa l'amant avec ſa maîtreſſe.

L'Hôtel du Gouverneur étoit voiſin; & *Roſe*, dont la réſolution avoit été priſe dès l'inſtant où la confidence lui avoit été faite, profitant de l'obſcurité de la nuit, s'y introduiſit, ſans être vu, par une porte de derriere. Mais le Marquis, qui étoit encore à table, n'aimoit pas qu'on l'y interrompît, à moins d'un motif très-preſſant !..... Et *Roſe* eut l'eſprit d'en imaginer un, que la tradition prétend avoir été un peu gaillard; mais qui, vû le caractere connu du Gouverneur, pouvoit ſeul opérer dans ce moment. Auſſi *Roſe* ne tarda-t-il pas à voir arriver précipitamment le Marquis dans un cabinet du jardin, où ce fidele citoyen avoit eu ſoin de ſe cacher.

Qu'on ſe peigne l'étonnement du Gouverneur, non-ſeulement à la vue de cet

homme, qui n'étoit pas du tout ce qu'il croyoit trouver là, mais encore à la nouvelle auſſi terrible qu'imprévue, dont cet Aubergiſte étoit le porteur ! il connoiſſoit l'intelligence & la probité de ce dernier. Il n'avoit, pour faire face à quatorze cens ſcélérats, qu'une demie compagnie Suiſſe & une de cavalerie. La valeur féroce des Conjurés, que la longue pratique des forfaits les plus noirs entretenoit depuis longtemps, le pénétroit d'horreur..... Que faire en pareil cas, & ſur-tout lorſque d'un moment perdu dépendoit ſa ruine & celle d'une Ville confiée à ſes ſoins?... D'appeller les milices diſperſées dans la campagne, le jour alloit éclore; & les ſignaux à pratiquer, ainſi que les autres mouvemens néceſſaires pour aſſembler un tel ſecours, n'euſſent probablement ſervis qu'à donner l'allarme aux Conjurés, & à les forcer de hâter l'exécution de leur crime. D'ailleurs, ſa famille entiere étoit alors raſſemblée dans ſon hôtel, & il ne pouvoit douter que la tragédie ne dût commencer par elle. Telle étoit la ſituation du Gouverneur!

La ſeule reſſource qu'il entrevît, conſiſtoit dans la bourgeoiſie, dont il étoit ai-

mé. Mais qu'attendre du zele & de la bravoure des citoyens d'une Ville qui, pour lors, ainſi qu'aujourd'hui, comportoit au plus cent feux? Toute foible qu'étoit cette reſſource, il ſe détermina à l'employer, & eut lieu de s'en applaudir. Le ſecret & la diligence pouvoient ſeuls ſauver la Ville: le reſtant de cette nuit cruelle fut deſtiné à concerter les meſures convenables pour tenter d'y réuſſir.

Le Marquis, dès le lendemain matin, envoya inviter les Officiers ſupérieurs de *Rambures*, ſous prétexte de réconciliation, à venir le jour même dîner chez lui. *Saint-Juſt* [*], ſon Capitaine des Gardes, fut chargé d'avertir, ſous main, les Officiers Suiſſes & de cavalerie, de s'introduire ſéparément & bien armés, avec quelques-uns de leurs plus braves ſoldats, par une porte de derriere, dans l'Hôtel du Gouverneur; & de les placer dans les chambres, cabinets & autres lieux les plus voiſins de la ſalle à manger. Des vingt-quatre gardes du Marquis, tous vieux ſoldats d'élite, dix ou douze eurent ordre de ſe promener,

(*) Dont la famille ſubſiſte encore, avec honneur, dans le pays.

ſans affectation, dans la Ville, pour diriger les mouvemens des différens pelotons de la bourgeoiſie, dès que le ſignal en ſeroit donné.

Ces premieres précautions priſes, le Marquis fit ordonner au Sieur *Pollart*, chef de la bourgeoiſie, ſous le titre de *Bailly perpétuel*, d'avertir ſécrettement tous les citoyens de ſe tenir dans leurs maiſons, pour être prêts à faire feu ſur les *Rambures*, & à leur *courir-ſus*, lorſqu'il en ſeroit temps.

Cet ordre fut rempli avec autant de célérité que d'intelligence. *Pollart* fit même plus. Tandis que les conviés ſe mettoient à table chez le Gouverneur, & que l'extrême chaleur du jour invitoit au repos le reſte du Régiment, il prit ſur lui de faire filer dans les galleries de la tour de l'Egliſe, tous les bourgeois les moins propres aux coups de main, qu'il arma de fuſils, & auxquels il ne put empêcher qu'une vingtaine de femmes ne ſe joigniſſent: tant l'amour de la patrie eſt puiſſant ſur les cœurs, même les moins faits pour la guerre!

Tous ces arrangemens avoient été ſi ſagement concertés & conduits, qu'aucun

les Conjurés n'en avoit pû concevoir de soupçons.

Toutes les portes de l'Hôtel du Gouverneur avoient été fermées au moment de l'arrivée des convives. Pendant la durée du repas, la joie & la cordialité apparentes, avoient été parfaitement soutenues de part & d'autre. Mais les Dames, à l'arrivée du dessert, (selon l'antique usage & qui subsistoit encore dans quelques Provinces) étoient à peine sorties, pour ne point gêner la liberté des hommes; lorsque *La Boissiere*, Major de la place, se levant tout-à-coup, & d'un air aussi froid qu'intrépide, ordonna aux Conjurés, de la part du Roi, & de M. le Gouverneur, de lui remettre leurs épées.

A ces mots, les traîtres étonnés & convaincus d'avoir eux-mêmes été trahis, sentant bien qu'il falloit ou périr ou parvenir à sortir de l'Hôtel, coururent aux fenêtres de la salle, qui donnoient sur la place d'armes, en criant tous ensemble : *à nous, Rambures*!.... Mais, avant qu'ils pussent être entendus, les troupes embusquées dans les appartemens, fondirent toutes à la fois dans la salle, les envelopperent, les per-

cerent de mille coups, jetterent leurs corps dans la place, ne laiſſerent dans l'Hôtel que ce qu'il falloit de monde pour garder la famille du Gouverneur, & deſcendirent dans la Ville, où ils ſe joignirent à la bourgeoiſie & au peu de troupes réglées dont la fidélité ne pouvoit être ſuſpecte.

La vue des cadavres épars de leurs principaux Officiers, après avoir épouvanté les ſoldats de *Rambures*, les avoit fait auſſitôt courir aux armes. Mais, en paſſant dans les rues aboutiſſantes à la grand-place, où ils comptoient ſe raſſembler & ſe mettre en bataille; une grêle de balles, qui partoient des fenêtres des bourgeois, & des galleries de la tour, en extermina un grand nombre, mit le reſte hors d'état de ſe rallier, & l'arme blanche acheva de décourager des gens déja troublés par la ſurpriſe & par le ſpectacle effrayant de leurs Officiers & de leurs camarades ou morts, ou expirans, dont la Ville étoit par-tout jonchée.

Pendant ce maſſacre, le brave *Boſe de Taſſennecourt*, Lieutenant de Roi, & dont le Marquis de *Rouville* avoit épouſé la ſœur, ſuivi des militaires & des bour-

ois qui s'étoient si vaillamment comportés
ez le Gouverneur, avoit volé à la porte
ientale de la Ville (celle qui devoit être
rée aux Espagnols) & où les Conjurés
oient aux prises avec les Suisses, qui alors
n avoient la garde. Son arrivée, jointe à la
ravoure du renfort qu'il amenoit, décon-
erta, mit en fuite les traîtres, & acheva
le sauver la Ville. Mais ce digne Officier,
près avoir fait des prodiges avec sa trou-
pe, qu'animoit son exemple, fut abattu
d'un coup de pertuisane, dont il mourut
le lendemain, après avoir eu la consola-
tion d'apprendre que les *Rambures* étoient
totalement défaits, que le calme étoit ré-
tabli dans la Ville, & que le Marquis, son
beau-frere, étoit, ainsi que lui, comblé de
gloire.

Le traité fait par les *Rambures*, avec les Espagnols, fut trouvé dans la poche de l'Officier qui l'avoit négocié, & qui sembloit n'être revenu ce jour-là même de *Saint-Omer* (une heure avant l'action) que pour recevoir le digne prix de sa perfidie.

L'amant de *Françoise*, fut trouvé percé de coups, dans le porche de la maison de sa maîtresse, sur les cadavres de

trois de ſes camarades, contre leſquels il en avoit défendu l'entrée; & cette aimable fille, après avoir été témoin de ſes exploits & de ſa mort, ne ſurvécut que peu de jours à la perte d'un amant ſi digne de ſes regrets.

Quant au pauvre *Roſe*, dont le zele, l'intelligence & la fidélité ſembloient devoir lui mériter la récompenſe la plus éclatante; il n'en put jamais obtenir d'autres de la part du Cardinal *Mazarin*, qui gouvernoit alors la France, que celles qu'il avoit toujours coutume de promettre dans les plus grands dangers, mais qu'il n'effectua preſque jamais.

N. B. C'eſt de la fille cadette de ce même *Roſe*, & ſœur de la belle *Françoiſe*, morte en 1722, âgée de quatre-vingt-quatre ans; c'eſt de la Dame Marquiſe de *Rouville*, de ſes deux fils, l'un Brigadier des Armées du Roi, Colonel-Lieutenant du Régiment de la *Reine*; l'autre Abbé-Baron d'*Andres*; de ſes deux filles, l'une Comteſſe d'*Eſoges*, l'autre, Marquiſe d'*Henneveux*; de la Dame *du Corroy*, Lieutenante de Roi d'*Ardres*, fille unique du

rave *Taſſennecourt*, tous décédés dans un ge très-avancé, que Mr. *Mallet de Breſ-ne*, Lieutenant civil de *Calais*, mon beau-rere, mort il y a environ vingt ans, a re-cueilli toutes les circonſtances d'un évé-nement dont la mémoire, ſi honorable aux habitans de la ville d'*Ardres*, m'a paru très-digne d'être conſervée.

Epitaphe de l'Officier de Rambures, *Amant de* Françoiſe Roſe.

Damon eſt inhumé ſur ce funeſte bord.
Phîlis brûla pour lui d'une flame amou-reuſe.
Jaloux de ſon bonheur, *Mars* termina ſon ſort.
Quelle fut la plus glorieuſe,
Ou de ſa vie, ou de ſa mort?

Pour égayer l'imagination de *Myladi*, que cette hiſtoire a peut-être attriſtée, il me tombe ſous la main quelques anecdo-tes de ſon propre pays, & qu'elle ignore d'autant plus probablement, qu'après avoir été élevée en France, notre littérature m'a paru lui être beaucoup plus familiere que celle des Anglois.

La Veuve du vieux SIMON.

CETTE Veuve, encore auſſi jeune qu'aimable, après avoir long-temps regretté ſon viel époux, avoit pouſſé la tendreſſe conjugale au point d'avoir fait ſculpter en bois la ſtatue du bon-homme, qu'elle plaçoit réguliérement chaque nuit dans ſon lit, à côté d'elle.

Un jeune-homme, de ſes voiſins, depuis long-temps auſſi paſſionnément qu'inutilement amoureux de la Veuve, inſtruit enfin de la nature du rival qu'il avoit à combattre, avoit obtenu à force de promeſſes & de préſens, de la ſuivante de la Dame, qu'il pût remplacer, ne fût-ce que pour une nuit, cette bienheureuſe ſtatue.

Le lendemain, cette fille en entrant le matin chez ſa maîtreſſe, & ſuivant l'uſage de la maiſon, lui ayant demandé ce qu'elle ſouhaitoit avoir à dîner?... Un bon potage, lui dit la Veuve, un gros dindon, un gigot & du fruit. Mais, Madame, repliqua la ſoubrette, on ne doit aller au bois que

dans l'après dînée, & il en faut passablement pour tant de plats ?... Allez, & laissez-moi en paix (s'écria la veuve.) Si le bois vous manque, le vieux *Simon* est dans mon anti-chambre.

Regrets d'un Pendard.

Un Ministre Anglican, qui conduisoit un voleur à *Tyburn*, (*) lui demandoit s'il n'étoit pas bien repentant des vols qui le conduisoient au gibet?... Hélas ! oui, lui dit ce dernier : mais bien plus encore de ce qu'ils n'aient pas été assez considérables pour me mettre en état de corrompre mes Juges.

L'ECUEIL DU BRAVE,

CONTE,

Imité du Docteur SWIFT.

Perrette, un jour, à grands coups de bâton,
Prioit *Martin* de vuider la maison ;

(*) C'est la Gréve de Londres.

Et le ſoudart, en traverſant la rue,
De ſes voiſins ameutoit la cohue.
Eh quoi, l'ami! lui dirent trois d'entre eux,
En ricannant : un époux valeureux,
Souffre, en public, ſi rude pénitence?...
Plus aiſément, que votre impertinence,
Répond *Martin*; qui, ſoudain, à la fois,
Flamberge au poing les attaquant tous trois,
Leur fit ſentir ce que valoit ſa lame,
En vrai *Céſar*... Mais, quel en fut le prix?...
Notre *Céſar*, en rentrant au logis,
Fut, de nouveau, bâtonné par ſa femme!

Le Voyageur ingénieux.

Un voyageur, tranſi de froid, en deſcendant dans une auberge du Comté de *Kent*, & trouvant la ſeule cheminée de la maiſon ſi remplie de monde, qu'il ne pouvoit en approcher ; demande à l'Hôte ſi les huîtres du pays étoient bonnes? —Excellentes, Monſieur! — Portez-en donc, bien vîte, une cloyere à mon cheval.—A votre cheval, dites-vous? — Sans doute. Allez; faites ce que je dis.

L'Hôte obéit, en haussant les épaules, & tous les assistans le suivent, en riant aux dépens du voyageur, qui alors se chauffe à son aise.

Je vous le disois bien, s'écria l'Hôte, en revenant; je l'aurois gagé sur ma tête!... Le cheval n'en veut pas.

Eh bien, dit le voyageur, qui n'avoit plus froid, il faut donc que je les mange.

Le nouveau SAMSON.

Quelques amis étoient à la taverne & ne cherchoient qu'à rire; lorsqu'un homme de leur connoissance, nommé *Samson*, passa sous leur fenêtre. Bon! s'écria l'un d'entre eux, nous pouvons maintenant braver tous les Connétables de Londres, ainsi que les Baillifs: avec *Samson*, nous craignons peu de pareils *Philistins*.

Sans doute, répondit *Samson*, pourvû que l'un de vous me prête une mâchoire.

A quelque choſe, malheur eſt bon.

Deux amis, qui depuis long-temps ne s'étoient vus, s'étant rencontrés dans le Parc de *Saint James*. Comment te portes-tu? dis l'un — Pas trop bien; car depuis que je ne t'ai vû, je me ſuis aviſé de prendre femme. — Bonne nouvelle, mon ami! — Bonne? Pas trop. La dot étoit pourtant de deux mille guinées. — Eh bien! cela conſole. — Non pas abſolument, car les moutons que j'en avois achetés, ſont tous morts, de la clavelée. —Cela eſt, en vérité bien fâcheux! — Pas ſi fâcheux, car la vente de leur peau m'a rapporté de quoi mettre à la loterie, où j'ai gagné dix mille écus.—Te voilà donc remis ſur pied? — Pas tout-à-fait, car la maiſon où j'avois dépoſé mon argent, vient d'être conſumée par les flammes. — Oh! pour le coup, Voilà, ce qui s'appelle, un grand malheur! — Pas ſi grand que tu le penſes... car ma femme & la maiſon ont eu le même ſort.

Demande raiſonnable.

Je conſens à tous vos deſirs (diſoit une jeune perſonne, à ſon amant) pourvû que vous me donniez ce que vous n'avez pas, ce que jamais vous ne pouvez avoir, & ce que vous pouvez pourtant me donner.

Que lui demandoit-elle?... Un époux.

Pour le coup, *Myladi*, je crois cette Lettre aſſez longue, peut-être même beaucoup trop. Mais j'ai voulu vous obéir, au riſque de vous ennuyer. Daignez, du moins, me ſavoir gré du ſacrifice.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE II.

J'APPRENS, avec plaiſir, que ma derniere Lettre n'a pas ennuyé *Myladi*. En voici donc une ſeconde, & plaiſe au ciel qu'elle ait le même ſort!

Le Comédien reconnoiſſant.

Mr. *Quin*, bon Comédien Anglois, étoit d'un caractère dont la ſingularité a long-temps égayé les converſations de Londres.

Mr. *Tompſon*, Gentil-homme Ecoſſois, connu par ſon Poëme des *Saiſons*, par ſa Tragédie de *Tancréde & Sigiſmonde*, [*] & par d'autres Ouvrages eſtimables, n'étoit rien moins que riche, à ſon arrivée dans cette Capitale, & ſe trouvoit ſouvent dans

(*) Que j'ai traduite en proſe, & qui a été miſe au Théatre François, avec ſuccès, par M. *Saurin*, de l'Académie Françoiſe.

lans le cas d'être peu sûr de son dîné. Les dettes, qu'il s'étoit vû obligé de con-racter alors, lui furent long-temps onéreu-s; & son Poëme *des Saisons* commençoit peine à faire quelque bruit, lorsqu'un ıcien créancier, plus allerte que les autres, qui jugeoit la circonstance favorable pour re payé, fit arrêter & emprisonner le ɔëte.

Mr. *Quin*, qui avoit autant de goût que bonne littérature, instruit de l'infortune *Tompson*, vole à l'instant chez le *Bail-*, où le Poëte étoit gardé, en attendant 'il payât ou donnât caution solvable, & emande à le voir en particulier.

Mon nom (lui dit-il, en entrant) vous peut-être plus connu que mon talent?... eſt *Quin*, qui a l'honneur de vous par-, qui vous demande celui de souper avec us; & qui présume assez de vos bontés ur avoir pris la liberté de commander le ɔas chez le moins mauvais traiteur du artier.

Le Poëte, enchanté de la politesse, des ns propos & du bon cœur de cet aima-Comédien, accepte sans façon ses of-s; & après avoir passé trois heures avec

lui, ose enfin lui demander par quel endroit un jeune Auteur Ecossois, & dont le nom étoit à peine connu dans Londres, avoit pû mériter qu'un homme aussi célebre & aussi généralement fêté que Mr *Quin*, vînt si généreusement le déterrer chez un *Baillif* & le consoler ainsi dans sa disgrace?

Vous ignorez tout ce que je vous dois, (lui dit Mr. *Quin*) j'allois mourir, d'une maladie de langueur, lorsque j'ai lu votre Poëme *des Saisons*, & le vrai plaisir qu'il m'a fait, m'a depuis un mois rendu à la vie. Vous étiez, en conséquence, sur mon testament pour cent livres sterlin, que je vous dois bien plus légitimement que ce que j'ai payé au Docteur ***. Mais, réflexion faite, & attendu le cas où vous vous trouvez maintenant; j'ai cru qu'il valloit mieux vous payer ce legs de mon vivant, que d'en donner la peine à mon exécuteur testamentaire.

Le Comédien, après cette explication, embrasse tendrement l'Auteur, lui demande son amitié, l'invite à dîner chez lui le lendemain, glisse sur la table un billet de banque de cent livres sterlin (*), & disparoît,

(*) Environ 2400 livres.

ſans laiſſer à Mr. *Tompſon* le temps de lui répondre.

LE JUGEMENT EQUITABLE,

ALLEGORIE.

*A M. L. C. D. St. F***.*

Aux Cieux, vaquoit je ne ſais quel emploi,
Valant, je ne ſais quelle ſomme;
Qui conſiſtoit, j'ignore en quoi,
Mais qui faiſoit vivre ſon homme.
La Renommée en ſonne le tocſin :
La terre, auſſitôt, d'encens fume;
Il n'eſt chapelle où ne s'allume
Cierge, chandelle ou lampe.... Enfin,
L'Olympe n'a rien de divin,
Qui n'ait l'oreille, à toute heure, aſſourdie
Par l'importune pſalmodie,
Par les antiennes & les vœux,
De ſes dévots, riches & gueux :
(Car le riche, ſur-tout, n'a jamais trop
pour vivre,
Et jamais n'eſt aſſez heureux!)

De ce concours, *Jupiter* voit s'enſuivre,
De toutes parts brigues & factions.

Dieux, demi-Dieux, quart de Dieux, la
Déeſſe
Du premier rang juſqu'à la moindre eſ-
pece;
Juſqu'à la *Duégne* enfin des hautes régions,
Tout eſt en l'air, tout cabale, tout jure
Que nul des Protégés n'a les perfections
Qui brillent dans ſa *Créature*.

Du ſot éclat que l'affaire cauſoit,
Jupiter d'abord s'amuſoit.
Mais bientôt, laſſé du manége,
Dont l'excédoit le céleſte Collége:
Paix là! (dit-il) que vos Cliens, demain,
Sans encenſoir, & titre en main,
Paroiſſent à mon audience:
L'œil prévenu, voit par-tout l'évidence;
L'œil ſage, en veut être certain.

Chacun ſe tait... Le lendemain, la troupe
Des candidats, leſte, l'eſpoir en poupe,
Et de ſes vœux déja tenant le prix,
Arrive en foule au céleſte pourpris.

Le Dieu paroît, les écoute. Tous prô-
nent,
Et ſans rougir, les titres qu'ils ſe don-
nent:
Tant vrais que faux, nuls ne ſont ou-
bliés..

Titres obſcurs, ou déja trop payés!
(Leur dit le maître du tonnerre)
Croit-on duper, ici comme ſur terre?
En impoſer, ainſi qu'aux autres Dieux,
A l'œil qui toiſe & la terre & les Cieux?...
Si vous pouvez, Meſſieurs, allez mieux faire.

Il dit. Son ſouffle a déja diſperſé,
Déja comme atômes pouſſé
Loin de ſon trône & loin de ſa préſence,
Ce tas d'êtres ſans conſiſtance.

Un ſeul reſte, & lui ſemble au parvis attaché.
De ſa modeſte contenance,
Le Dieu des Dieux ſurpris, touché,
L'appelle. Que veux-tu, (dit-il) mortel?... Avance.
Quel eſt ton protecteur? — Perſonne. — Pourquoi donc? —
Je ſuis humble. — J'entens. — Et ſans intrigue. — Bon!...
Travaille-tu? — Beaucoup. — Réuſſis-tu? — Que ſais-je!...
J'aime à bien faire. — Viens: c'eſt moi, qui te protége.

Imitation d'un ancien Conte, ou Fabliau, intitulé le CONVOITOX, *& l'*ENVIEUX, *extrait d'un manuſcrit de* Saint Germain-des-Prés, *N° 1330.*

Au temps jadis, deux voyageurs, l'un fort envieux, l'autre fort convoiteux, (*) ſe rencontrerent un jour en chemin, & ne tarderent pas à pénétrer mutuellement toute la méchanceté de leur caractere. La crainte des voleurs entretint pourtant leur intelligence, juſqu'au moment où le chemin, qui ſe partageoit en deux, fit naître entre eux l'inquiétude, au point que ni

(*) Un Convoiteux (dit M. de *Barbazan*) eſt un homme qui ſouhaite avec ardeur, déſordonnément; & la convoitiſe a toujours été miſe au nombre des vices, parce qu'elle s'entend d'une ardeur criminelle de poſſéder des biens & de parvenir à ſes fins, à quelque prix que ce puiſſe être. Il regrette, ainſi que nous, qu'un mot ſi expreſſif ne ſoit plus employé dans la langue, ſans avoir été remplacé par un autre.

l'un ni l'autre ne vouloit adhérer à l'avis de ſon compagnon ſur celui qu'il convenoit de choiſir.

Non loin delà, étoit une Chapelle, dédiée à *Saint Martin*; & nos voyageurs laſſés de conteſter, ſe déterminerent enfin à prendre le Saint pour arbitre de leur différent.

Eh bien, j'y conſens, (dit à leur grand étonnement une voix, qui partoit du fond de la Chapelle.) Et pour preuve du bien que je vous veux à tous deux, j'exige, avant que je prononce, que l'un de vous forme un ſouhait, & je m'engage à le remplir dans l'inſtant même. Qu'il donne donc libre & pleine carriere à ſes deſirs; & quelques biens, quelques talens, quelques honneurs qu'il puiſſe ſouhaiter; ſoyez ſûrs qu'il les obtiendra. Soyez pourtant également certains, que celui qui n'aura rien ſouhaité, aura le double de ce qu'aura obtenu l'autre. Ainſi, Meſſieurs, arrangez-vous en conſéquence.

La fin de ce diſcours fut bien moins agréable pour eux, que ne l'avoit été le commencement. Quoi! diſoit intérieurement l'envieux, je pourrois former un ſouhait,

dont l'effet ne ſeroit autre que de rendre cet homme une fois plus riche, ou plus heureux que moi ? .... Nenni, nenni, Monſieur le Saint: n'y comptez pas; j'en mourrois de douleur.

Le convoiteux, qui faiſoit tout bas le même monologue, après avoir vainement preſſé ſon camarade de ſouhaiter quelque choſe de bon, & ſûr de ne pouvoir rien obtenir de lui par la douceur; tire ſa dague du fourreau, l'attaque, & le menace de la mort, s'il ne forme un ſouhait dans l'inſtant même.

Arrête ! ..... J'y conſens, (s'écrie l'envieux.) Mais pour que mon ſouhait ſoit plus mûrement refléchi, renferme ton poignard, & mets entre nous deux, au moins trente pas de diſtance.

A la bonne-heure! (dit le convoiteux, enchanté de ſa victoire) Mais parle vîte; il ſe fait tard : ſinon, tu n'as plus qu'un moment à vivre.

Grand *Saint Martin* ! s'écria l'autre, (dès qu'il ſe crut en ſûreté) daigne entendre ma voix! & dans l'inſtant, me rendre borgne.

Le vœu fut exaucé, dans la minute. L'en-

vieux ſe trouva borgne, & jouit du plaiſir de voir ſon camarade aveugle.

A une jeune Perſonne, qui vouloit que l'Auteur lui apprît à faire des Vers.

Vous voulez apprendre à rimer,
Et daignez me choiſir pour maître ?...
Pour peu que vous ſachiez aimer,
Charmante *Eglé*, je veux bien l'être.

Voici la premiere leçon,
Qu'amour donne à ſes écolieres:
Si le cœur eſt votre *Apollon*,
Vous remplacerez *Desboullieres*.

L'eſprit, ſouvent, parle au hazard;
La voix du cœur eſt toujours ſûre.
Les régles ſont filles de l'Art,
Et l'Art eſt fils de la Nature.

N'écoutez que le ſentiment ;
Son eſſor eſt toujours ſublime.
Si vous aimez bien votre amant,
Vous ne chercherez point la rime.

L'eſprit fait de fades chanſons,
Lorſque la vanité l'inſpire.
Ovide étoit ſûr de ſes ſons,
Lorſque ſon cœur montoit ſa lyre.

Suivez donc, chériſſez la loi
De ce guide aimable & ſuprême.
Quand vous aimerez comme moi,
Eglé... vous rimerez de même.

HACHO,

Tradition Lapponne.

Hacho, ancien Roi de la Lapponie, étoit dans ſa jeuneſſe, le plus renommé de

Guerriers du Nord. Ses merveilleux exploits se lisent, dit-on, encore aujourd'hui, sur une colonne de pierre-à-fusil, parmi les rochers de *Hanga*, & sont chantés sur les harpes des Lappons, autour des feux qu'ils allument la nuit, dans leurs fêtes solemnelles. Il poussa l'intrépidité au point de tenter le dangereux passage de lac *Vether*, vis-à-vis de l'isle de *Wizard*; de descendre seul dans l'affreux & vaste souterrein, où un Magicien étoit renfermé & lié par le corps depuis plus de dix siecles, & déchiffra les caracteres Celtiques gravés sur sa massue d'airain. Sa vue étoit, disent-ils, si perçante, que d'un coup d'œil il émoussoit les fleches de ses ennemis. Dès l'âge de douze ans, il avoit entrepris de porter un vase d'airain d'un poids prodigieux, pendant une heure entiere, en présence de tous les Guerriers qui se trouvoient alors dans le château du Roi son ayeul.

Hacbo n'étoit pas moins célebre par sa prudence que par sa force : deux de ses maximes sont encore dans la bouche de tous les Lappons. Pour exprimer la vigilance de l'Etre suprême, il avoit coutume

de dire, que *le verrouil d'*ODIN (*) étoit toujours mis à ſa porte. Pour prouver que la condition de la vie la plus heureuſe n'eſt pas toujours la plus aſſurée, il diſoit à ſes amis: *quand vous paſſez ſur une glace auſſi douce qu'unie ; craignez l'abîme qu'elle couvre* !

Ses compatriotes s'étant, un jour, déterminés à quitter leurs forêts glacées, pour chercher un climat plus doux; *Hacho* eut l'adreſſe de les retenir, & en même temps de les conſoler, en leur diſant: que les peuples Orientaux, malgré la fertilité de leurs terres, étoient moins heureux qu'eux. Vos nuits, ajoutoit-il, ſont du moins auſſi tranquilles, que paiſibles, vous dormez tant qu'il vous plaît; tandis que leur ſommeil ne ceſſe d'être interrompu par le bruit effrayant, que produiſent néceſſairement ſur leur tête, tous les préparatifs du lever du Soleil. Sa tempérance & l'auſtérité de ſes mœurs, étoient ſes principales vertus. Il s'étoit interdit, par conſéquent, les liqueurs fortes, ſi recherchées & ſi chéries dans les Pays ſeptentrionaux; couchoit réguliérement, tout

(*) Divinité des anciens *Scandinaves*.

armé, avec ſa lance dans ſes bras, & auroit rejetté la hache d'arme la plus ſûre, pour peu que la poignée eut été décorée du plus ſimple ornement. Il ne perſévéra cependant pas dans ce juſte mépris du luxe: tant il eſt difficile de n'y pas céder tôt ou tard!

Un ſoir, après la chaſſe du *Gulos*, ou chien ſauvage, s'étant égaré dans une vaſte forêt, ſans avoir rencontré pendant le jour de quoi ſe rafraîchir; le hazard lui fit trouver, dans le trou d'un ſapin, quelques rayons de miel, & le beſoin le força d'en goûter. Ce mets lui ayant paru admirable, il ne put s'en raſſaſier; & depuis cet inſtànt, ſa table en fut abondamment pourvue. Mais ſon palais, qui par degrés ſe raffina, ne tarda pas à devenir trop délicat pour ne pas dédaigner les anciens & groſſiers alimens dont lui-même, ainſi que ſes ayeux, s'étoient juſques-là contentés. Ses jardins, où les plus beaux fruits mûriſſoient & tomboient en pourriture, ſans qu'il daignât s'en appercevoir, furent alors plus ſoigneuſement cultivés, & ſuffiſoient à peine au luxe recherché de ſes deſſerts. Ces mêmes fruits, qu'il ne tarda pas à trouver trop

rafraîchiſſans, lui rendirent bientôt le vin néceſſaire; & l'uſage qu'il en fit, en produiſit inſenſiblement l'abus. Sa façon de vivre, en un mot, dégénéra au point qu'on brûloit dans ſes appartemens tous les parfums & les bois les plus rares, & que ſon héaume (au grand étonnement de ſes ſujets!) fut décoré de dents de Poiſſons & de Rhennes. L'indolence, en un mot, & l'amour outré du bien-être, éteignirent enfin en lui tout ſentiment de gloire & de vertus militaires.

Hacho étoit ainſi plongé dans la molleſſe, lorſqu'un Courtiſan, très-effrayé, vint un matin lui annoncer que la nuit précédente, un oiſeau de mauvais augure avoit bû l'huile de la lampe éternelle du Temple d'*Odin*; & qu'un autre meſſager lui apprit, que le Roi de *Norvège*, avec une armée formidable, étoit entré dans ſes Etats.

Hacho, déja frappé des ſiniſtres préſages de la nuit, & depuis long-temps énervé par le luxe, ſortit alors de ſa voluptueuſe léthargie, eſſaya de ranimer en lui quelques étincelles de ſon ancienne valeur, & courut à la rencontre de ſon ennemi.

Les deux armées ſe trouverent en préſence, dans la forêt où le pauvre *Hacho* s'étoit ci-devant égaré à la chaſſe; & le hazard voulut que ſon adverſaire lui propoſât, pour épargner le ſang de leurs ſujets, de terminer leurs différents par un combat ſingulier, préciſément à l'endroit même où ſon rival de gloire avoit trouvé les rayons de miel dont il s'étoit nourri.

Hacho, toujours également brave, mais déja trop affoibli par le poids de ſes armes, après avoir combattu quelques inſtans, fut terraſſé par le Norvégien; & avant que le vainqueur, conformément à la loi du combat, lui abbatît la tête, prononça ce diſcours, que les Lappons modernes répetent chaque jour à leurs enfans: l'homme adonné au vice, doit dater ſa perte du jour où il a cédé, pour la premiere fois, à la tentation. Avec quelle juſtice, je me vois aujourd'hui la victime de ma foibleſſe, dans le lieu même où j'ai cédé au funeſte attrait qui m'a détourné des voies de l'innocence de mes mœurs! C'eſt le miel que j'ai goûté, dans cette forêt, & non le bras du tyran de *Norvége*, qui vient de vaincre *Hacho!*

ÉTRENNES *d'un vieux* GAULOIS, *à tout ce qu'il aimoit.*

Pourquoi, quand l'an ſe renouvelle,
Tout n'eſt-il pas renouvellé ?
Pourquoi, comme la jeune *Eglé*,
Que chaque matin rend plus belle,
Le retour du mois de *Janus*,
Aux ſots, aux ſages, à chaque être,
Depuis l'eſclave juſqu'au maître,
Loin d'apporter un an de plus,
Ne fait-il pas plutôt renaître
Tous les inſtans qu'on a perdus ?

Ah ! ſi ce jour qu'on fête encore,
Avec le retour du ſoleil,
Chez les peuples où naît l'Aurore;
Si ce grand jour, à mon réveil,
Me rendoit digne de ma *Flore*!
Si ſeulement, (car dans les vœux,
Il faut un peu de modeſtie,)
Si ſeulement un luſtre ou deux
Par lui s'effaçoient de ma vie;
Ciel! que je me croirois heureux!
Avec quelle chaleur, quel zele,
A l'amour comme à l'amitié,

Mon âme de tout temps fidelle,
Plus vigoureuſe de moitié,
En ce jour exprimeroit-elle
Tout ce qu'elle aime à reſſentir,
Sans regret & ſans repentir,
Pour mes amis & pour la Belle,
Par qui mon bonheur fut comblé!....
Pourquoi, quand l'an ſe renouvelle,
Tout n'eſt-il pas renouvellé!

Avec quel raviſſant délire,
Moins à mon âge, & plus à moi,
En bon ſujet, tout à ſon Roi,
Fier d'être né ſous ſon empire,
Joignant la trompette à la lyre,
N'aurois-je pas ôſé tenter
Ce que les *Pirons*, les *Voltaires* (*),
Et maintes Muſes plus vulgaires,
Bien mieux que moi ſavent chanter?

Mais la trop récente mémoire
D'un luſtre complet de tourmens,
Pour m'en promettre quelque gloire,
A trop affoibli mes accens.
Virgile, en célébrant *Auguſte*,
N'éprouvoit pas mêmes langueurs;
Et la voix foible, quoique juſte,

(*) Noms d'anciens & excellens *Bardes*, renouvellés dans ce ſiecle ci.

Ne brilla jamais dans les *chœurs*.
Auſſi la mienne chante-t-elle,
Très-bas, & d'un ton déſolé:
Mon Roi, mes amis, & ma Belle!
Pourquoi, quand l'an ſe renouvelle,
Tout n'eſt-il pas renouvellé?

ANECDOTE,

Concernant HENRI IV.

Quelques jours avant la bataille d'*Ivri*, *Henri IV*, arrivant un ſoir, *incognitò*, à *Alençon*, avec peu de ſuite, deſcendit chez un Officier dont il faiſoit beaucoup de cas, & qui par hazard étoit abſent. La femme de ce Gentilhomme, qui ne connoiſſoit pas le Roi, le reçut avec politeſſe: c'eſt-à-dire, comme quelqu'un dont l'extérieur prévenoit fort, & qui d'ailleurs ſe diſoit ami de ſon mari.

Cependant, vers le ſoir, le Roi croyant appercevoir quelques marques d'inquiétude ſur le viſage de ſon Hôteſſe: Qu'eſt-ce donc, lui dit-il, Madame? Vous cauſerois-je ici quelque eſpece d'embarras? A

meſure que la nuit vient, je vous trouve plus rêveuſe!.... Parlez-moi librement, & ſoyez sûre que mon intention n'eſt pas de vous gêner en rien.

Monſieur, lui dit la Dame, je vous avouerai franchement ce qui peut avoir quelque droit de me rendre inquiette. C'eſt aujourd'hui Jeudi; & pour peu que vous connoiſſiez la Province, vous ne ſerez point étonné de la peine où je ſuis, pour pouvoir, auſſi bien que je le voudrois, vous donner à ſouper! j'ai vainement fait parcourir la Ville entiere; on n'y trouve exactement rien, & vous m'en voyez déſolée!... Un ſeul de mes voiſins, dit avoir à ſon croc une excellente dinde graſſe; mais il ne veut, dit-il, me la céder que ſous condition d'en venir avec nous manger ſa part; & cette condition me ſemble d'autant plus dure, que cet homme n'eſt autre choſe qu'une eſpece de petit marchand parvenu, que je n'oſerois admettre à votre table!... mais qui pourtant tient ſi fort à ſa dinde, que c'eſt à ce prix ſeulement qu'il conſent de s'en détâcher.

Cet homme, dit le Roi, me ſemble drôle, & doit être un bon compagnon. —

Oui, Monſieur; c'eſt le plaiſant du quartier, honnête homme, d'ailleurs, bon François, très-zélé Royaliſte, & fort bien dans ſes affaires.—Oh! Madame, qu'il vienne: jamais je n'eus tant d'appétit; & dût-il nous ennuyer un peu, ſon plat mérite des égards; & il vaut encore mieux ſouper avec lui, que de ne point ſouper du tout.

Le Bourgeois, au comble de ſes vœux, arrive avec ſa dinde; & tandis qu'elle rotiſſoit, montra toute ſa bonne humeur, tint les propos les plus naïfs & les plus gais, raconta les hiſtoires ſcandaleuſes de la Ville, aſſaiſonna ſes récits de ſaillies auſſi vives que plaiſantes, amuſa enfin ſi bien le Roi, que ce Prince, quoique mourant de faim, attendit le ſoupé ſans impatience.

La franche gaieté de cet homme, quoiqu'il ne perdît pas un coup de dent, ſe ſoutint, augmenta même encore tant que dura le repas. Le bon *Henri* rioit juſqu'aux larmes; & plus le Roi rioit, plus le joyeux convive étoit à l'aiſe, redoubloit de bonne humeur, ſoutint enfin ſon rôle juſqu'au moment où le Roi quitta la table.

Le bourgeois, alors, tombant tout-à-coup aux pieds du Monarque: Pardon, Sire!

(s'écria-t-il) Pardon!... Mais quelque ſoit mon ſort, ce jour n'en ſera pas moins le plus beau de ma vie. J'avois vû paſſer votre Majeſté; lorſqu'elle eſt arrivée ici; j'étois aſſez heureux pour la connoître; je me ſuis gardé d'en parler, même à Madame, ſurtout lorſque j'ai vû qu'elle ignoroit d'avoir chez elle notre Grand Roi. Encore un coup, Sire, pardon! je n'avois d'autre eſpoir que celui d'amuſer quelques inſtans votre Majeſté; & ſi j'ai réuſſi, je mourrai déſormais content!

La Dame, en ce moment, étoit également aux pieds du Prince, qui les fit relever avec cette bonté qui fut toujours la bâſe de ſon caractere, ainſi que de celui de ſes auguſtes Deſcendans.

Nenni, Sire! nenni! s'écria l'homme à la dinde, en s'obſtinant à demeurer à genoux: je reſterai comme je ſuis, juſqu'à ce que mon digne maître ait daigné m'entendre encore un inſtant.

Eh bien, parle donc, lui dit le Monarque, vraîment ravi de cette ſcene.

Sire, reprit cet homme, en prenant l'air & le ton le plus grave: la gloire de mon Roi m'eſt chere; je ne ſaurois penſer, qu'a-

vec douleur, combien elle auroit à ſouffrir, d'avoir eu ce ſoir à ſa table, un faquin tel que moi.... Et je ne vois qu'un ſeul moyen de prévenir un tel malheur!

Et quel eſt-il? lui dit *Henri*.—De m'accorder, tout au plutôt, des lettres de nobleſſe. — A toi! — Pourquoi non, Sire? quoique né très-bourgeois, je ſuis François, j'aime mon Roi, je porte un cœur de Gentilhomme. Eh! que faut-il de plus, pour l'être? — A la bonne heure, mon ami! Mais quelles armes prendrois-tu?— Ma dinde, *Sire* : elle m'a fait aujourd'hui trop d'honneur, pour que j'en cherche jamais d'autres.

Ventre-ſaint-gris! s'écria le Monarque, en éclatant de rire, il a raiſon... Eh bien, l'ami, tu ſeras Gentilhomme; & porteras ta dinde, *en Pal*.

Depuis cette époque, ſoit que ce particulier fût déja aſſez opulent, ſoit que par la ſuite il le ſoit devenu davantage; il eſt notoire qu'il acheta, dans les environs d'*Alençon*, une Terre, qui a été érigée en Châtellenie, ſous ſon nom, qu'il ne voulut jamais changer. On prétend même que ſes deſcendants la poſſedent encore,

& portent les mêmes armes qu'*Henri IV* donna à leur auteur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

JE croyois ma ſeconde Lettre moins amuſante, que la premiere. Mais *Myladi* daigne me raſſurer, & prétend, quelque nourri qu'il ſoit, mettre mon Porte-feuille *à ſec* ? La menace eſt terrible, ſur-tout pour un pareſſeux !... Que faire, en pareil cas ? Se réſigner ; mais ſous condition que *Myladi*, dont le goût m'eſt connu, me promette, à ſon tour, de me dire très-nettement l'impreſſion que chacun des différens morceaux, que j'ai l'honneur de lui envoyer, aura faite ſur elle. J'y gagnerai d'autant plus, que la plupart de ces petits ouvrages qui, lorſqu'ils me ſont échappés, m'avoient amuſé moi-même, pourroient n'avoir eu d'autre mérite à mes yeux, que celui de la nouveauté, & qu'il vaudroit mieux les ſupprimer, que de riſquer d'en ennuyer autrui. C'eſt donc uniquement dans l'eſpérance que *Myladi* fera droit à ma requête, & ſur-tout pour lui obéir, que je vais rentrer en matiere.

TRAIT

TRAIT HISTORIQUE, REMARQUABLE.

Traduction libre de l'Anglois de M. Groſſe, *dans ſon voyage des* Indes Orientales.

Un habitant des bords du *Gange*, avoit une très-belle femme, qu'il aimoit tendrement & dont il étoit également aimé. Un matin, que ſuivant ſa coutume, elle alloit puiſer de l'eau au fleuve; un des principaux Officiers du Grand Mogol, que le hazard avoit conduit ſur cette route, épris de la beauté de l'Indienne, & cédant à l'impétuoſité des ſentimens qu'elle lui inſpiroit, deſcend tout-à-coup de cheval, la met en travers ſur la ſelle, y remonte lui-même, & peu ſenſible aux cris de cette infortunée, diſparoît avec ſa proie.

Gango [c'eſt le nom de l'époux] ne la voyant point revenir, court aux bords du fleuve, la cherche vainement, & après avoir paſſé le jour entier ſans en apprendre de nouvelles, revient le ſoir chez lui,

dans l'eſpoir de l'y retrouver. On peut juger de ſa douleur, lorſqu'il vit cet eſpoir trompé!

Après l'avoir attendue quelques jours, le chagrin s'empare de ſon ame, au point que peu ſenſible à la perte de ſa fortune, il prend l'habit de *Gioghis* (*), jure de ne rentrer dans ſa maiſon que lorſqu'il aura retrouvé ſon épouſe, & ſe met en route, au hazard.

Tandis qu'il parcouroit les vaſtes Etats du Mogol, le raviſſeur qui, dès ſon arrivée à l'une de ſes maiſons de campagne, avec *Dyrné*, [c'eſt le nom de la femme.] en avoit d'abord obtenu tout ce que n'avoit pas craint d'arracher la violence, & qui depuis en avoit même eû deux enfans, crut enfin pouvoir ſe relâcher ſur la rigueur des précautions qu'il employoit pour prévenir la fuite de la Dame, & la rendre inacceſſible à toutes les recherches. Sa complaiſance pour *Dyrné*, qu'il aimoit tendrement, s'étoit même accrue au point de lui permettre de ſe promener quelquefois ſeule dans ſes jardins.

(*) Eſpece de Religieux-errans, dans le Mogol.

Un jour, qu'elle y rêvoit à ſon malheur, & qu'elle regrettoit un époux dont la tendreſſe lui étoit connue; la voix d'un mendiant qui, au-dehors des murs, imploroit la charité des paſſans, frappa tout-à-coup ſon oreille; & *Dyrné*, après l'avoir écoutée plus attentivement, ne douta plus que ce ne fût celle de ſon mari. Alors, cédant à la vivacité du ſentiment qui l'emportoit, elle vole à la porte qui donnoit ſur la campagne, & à travers le trou de la ſerrure, appelle à grands cris le mendiant par ſon nom. Celui-ci, également frappé des accens d'une voix qui lui étoit toujours préſente, accourt en tremblant vers la porte; & les deux époux ſont bientôt convaincus de la réalité du hazard qui les fait ſi heureuſement ſe rencontrer.

Dyrné ſe hâta de raconter à *Gango* ſon aventure, lui peignit toute l'innocence de ſa conduite, toute ſa tendreſſe pour lui, tout ce qu'elle avoit ſouffert, combien elle gémiſſoit de ſon eſclavage; & finit par le ſupplier de l'aider à briſer les fers qui s'oppoſoient à leur réunion.

A ce récit cruel, l'époux n'eut qu'une objection à faire. Il rappella, en pleurant,

à *Dyrné*, les loix auſſi rigoureuſes qu'inviolables de leur religion, qui, après ce que la femme avoit, quoique involontairement éprouvé de la part du raviſſeur, ne leur permettoit plus de vivre enſemble comme époux, ni même d'avoir à l'avenir entre eux aucune eſpece de commerce.

Quelle ſituation que celle de ces deux infortunés, également amoureux l'un de l'autre, également déſeſpérés de n'entrevoir aucun moyen de lever les obſtacles qui s'oppoſoient à leurs deſirs!

Après s'être long-temps conſultés; après beaucoup de larmes répandues; l'épouſe, tout-à-coup, ſe rappella que le fameux temple de *Jaggernant*, où le Grand-Prêtre du Mogol faiſoit ſa réſidence, n'étoit qu'à deux journées delà. Vas-y (s'écria-t-elle) cher époux! vas conſulter l'Oracle de nos Dieux: peut-être que l'humanité pourra lui inſpirer quelqu'adouciſſement à notre ſort; quelques conditions, au moyen deſquelles il nous ſera permis de reſſerrer de nouveau nos liens!... Quant à moi, cher *Gango*, duſſé-je, pour me revoir à toi, être expoſée aux plus affreux tourmens; cours, vole, & ſur-tout ne crains pas de

me les annoncer; car je ſuis prête à les ſubir, pour te prouver & ma tendreſſe & ma fidélité.

Gango, pénétré d'admiration pour ſa femme, entreprit le voyage, d'où il revint quelques jours après avec la réponſe du Prêtre; & la pâleur de ſon viſage ſuffiſoit pour annoncer le trouble de ſon ame.

Tu peux me ſuivre, [dit-il à *Dyrné*] mais le Grand-Prêtre exige que tu lui amenes les deux enfans dont le raviſſeur t'a fait mere. — Mes enfans!... Ciel! quel eſt ſon deſſein? — Je l'ignore. Il le faut cependant, ou pour jamais nous ſommes ſéparés. Mais que crains-tu pour ces enfans? Doivent-ils t'être chers? Fruits de la violence, dois-tu les regarder comme les tiens? — Ah! quelqu'odieux qu'ils puiſſent m'être, dans ce ſens, en ſuis-je moins leur mere? & puis-je me réſoudre à les livrer moi-même au ſort que peut leur préparer le Grand-Prêtre? — Il le faut, dis-je, ou je te dis un éternel adieu.

Gango s'éloignoit, en effet, lorſque *Dyrné* épouvantée le rappella; & après un long & douloureux combat entre l'amour ma-

ternel & celui qu'elle avoit pour ſon époux : Promets-moi, du moins, (lui dit-elle, en ſanglottant) de joindre tes inſtances aux miennes, pour obtenir qu'on faſſe grace à ces deux pauvres innocens !... Si tu m'aimes, *Gango*, conçois les horribles terreurs que la nature, quoique malgré moi, doit inſpirer à la plus tendre & la moins coupable des meres !

Gango promit tout ce qu'elle voulut. *Dyrné*, le lendemain, ſe ſauva de chez le raviſſeur avec ſes deux enfans, & ſuivit ſon époux au Temple de *Jaggernant*, où tous les deux furent préſentés au Grand-Prêtre.

Il n'eſt qu'un ſeul moyen (leur dit-il) de vous réunir l'un & l'autre, ſans ſcandaliſer le public, par conſéquent ſans irriter les Dieux. *Dyrné*, votre innocence eſt dans le cas de pouvoir être ſoupçonnée, quand vous ſeule nous l'atteſtez ? La preuve en doit être publique... Et la ſeule que votre époux, que nous-mêmes puiſſions admettre en pareil cas ; c'eſt qu'oubliant, en faveur de l'amour & de l'honneur, tout ce que vous croyez devoir à la nature, vous immoliez vous-même & publiquement,

les enfans que votre malheur a fait naître.

Dyrné, terraſſée & mourante aux pieds du Grand-Prêtre, embraſſoit en vain ſon époux; *Gango* joignoit tout auſſi vainement ſes larmes à celles de ſon épouſe, pour ſupplier le Prêtre d'adoucir la rigueur de ce funeſte jugement.

Il faut du moins une victime aux Dieux (s'écria le Pontife) en adreſſant la parole à *Dyrné*. Que ce ſoit l'un des deux enfans, à votre choix; ou conſentez vous-même à ſubir le ſupplice deſtiné pour les épouſes infidelles.

Gango! [s'écrie-t-elle, en ſe relevant, avec horreur] aurois-tu ſoupçonné ma foi?. —Non! ma chere *Dyrné*; non! je ne vis jamais en toi que la plus fidelle & la plus tendre des épouſes.—En ce cas, dit-elle, (en reprenant un air ſerain) je puis donc accorder la nature & l'amour. Embraſſe-moi, cher époux, prens en pitié ces malheureux enfans; ſonge qu'ils ſont de ta *Dyrné*; ſois déſormais leur père... Et moi, qu'on me mene à la mort.

Le lendemain, malgré les pleurs & les inſtances de *Gango*, *Dyrné*, dans le lugubre & pompeux appareil d'une cérémonie

auſſi religieuſe que ſolemnelle, & accompagnée de tout le Collége des Prêtres, monta d'un pas auſſi ferme que noble ſur un échaffaud tendu de blanc, (*) & deſtiné pour ſon ſupplice.

Gango, retenu par des Prêtres, jettoit des cris dont tous les cœurs étoient briſés. Déja les yeux de ſon épouſe étoient couverts d'un très-riche bandeau; déja *Dyrné*, ſans chanceller, tendoit la tête à l'exécuteur; le glaive étoit levé, le coup fatal alloit partir... C'en eſt aſſez! (s'écria le Pontife) les Dieux & la juſtice ſont contens, les hommes doivent l'être. *Dyrné*, le Ciel te rend à ton époux: la pureté de ta vertu te rend digne de lui, & ſon amour le rend digne de toi. Allez, & retournez chez vous. Le Souverain, que j'inſtruirai de tout ce que vous méritez, ſe chargera de vous venger & de vous rendre heureux.

(*) C'eſt le deuil du Mogol.

TRÈS-HUMBLE REQUÊTE

D'un petit Poëte, à un grand Protecteur.

Seigneur, lorſqu'à votre lever,
L'intérêt me force à me rendre;
Jamais je ne puis achever
Ce que vous ne pouvez entendre,
Dites-vous, que le lendemain?

Le lendemain, dès le matin,
Quand de nouveau je me préſente;
Un Suiſſe, d'un air aſſorti
A la voix la plus repouſſante,
Me dit, *Monſeigneur eſt ſorti.*

Je reviens; même politeſſe!...
Je vois pourtant entrer, ſortir
De chez vous, gens de toute eſpéce,
Et je brûle de démentir
Le *Cerbère* de votre Alteſſe....
Mais c'eſt pour moi, preſque un Seigneur.

Plaiſe donc à mon Protecteur,
Se tenir pour dit, qu'un Poëte,

Soit bon, soit mauvais, aujourd'hui,
A son lever, ainsi que lui,
Se verroit une Cour complette,
S'il en vouloit risquer l'ennui.
Mais, fidele à mon étiquette,
Que ma très-servante *Nanette*,
Qui hait les gens de tous métiers,
Portant mines de créanciers,
Et qui de loin sent leur requête,
A l'aide d'un mensonge honnête,
M'en délivre très-volontiers:
Non pourtant sans que la cohorte,
Lasse enfin de bloquer ma porte,
En s'en allant, faute de mieux,
Ne nous donne au diable tous deux.

Mais il en est de plus tenaces,
Dont les clameurs & les menaces,
Souvent me font transir d'effroi,
Lorsqu'ils arrivent jusqu'à moi,
Et que je crois voir sur leurs traces,
Pour m'escorter, en grand arroi,
Vers certains lieux, honnis des Graces,
Certains plats serviteurs du Roi!

Or, Seigneur, de deux choses l'une:
Ou de leur visite importune,
Daignez m'affranchir, dès ce jour.
Ou si vos brillantes promesses,
Ne sont, au fond, que gentillesses,

Et pure eau-bénite de cour...
Pour rédimer cette injuſtice,
Et pour aſſurer le repos
De qui vous prônez les travaux;
Donnez-moi, du moins, votre Suiſſe.

MORALITÉ,

Traduite librement de l'Anglois, de SIR BEAUMONT.

Deux vieux amis vivoient enſemble, au fond d'une Province. Mr. *Brigman*, le plus âgé des deux, étoit preſqu'auſſi célebre par ſa taciturnité, que le *Spectateur Anglois* (*) même. *Oui* & *non*, étoient les mots qui lui plaiſoient le plus. Du reſte, il vivoit avec ſes voiſins dans la meilleure intelligence, & paſſoit tranquillement ſa vie avec un revenu qui ſuffiſoit abondamment à ſes beſoins.

Son ami, Mr. *Johnſon*, avoit été beau-

(*) Excellent Ouvrage périodique, de M.M. *Addiſſon*, *Stéele* & autres.

coup plus riche; mais ſon penchant à la ſatyre lui avoit ſuſcité tant d'ennemis, tant de querelles & de procès, que ſa fortune en avoit beaucoup ſouffert.

Un ſoir, d'hiver, étant tous deux auprès du feu, Mr. *Johnſon*, après avoir amplement médit de toutes ſes connoiſſances, à plus de trois lieues à la ronde, ſans que ſon ami ſe fût ſeulement mis en devoir de lui répondre. Parbleu! (s'écria tout-à-coup le Satyrique) je ne vois pas ce qui m'oblige à faire conſtamment, auprès de vous, tous les frais de la converſation?... Voyons, du moins, à votre tour, ce que vous me direz de tels & tels?... Ce ſont les ſeuls de nos voiſins dont je n'ai point encore parlé, quelqu'abondante que ſoit la matiere; & je ſuis curieux de vous entendre ſur leur compte.

Mr. *Brigman*, ſans rien répondre, continuoit de fumer ſa pipe.

Oh! cela n'eſt plus ſoutenable; j'aimerois autant vivre ſeul!... Mr. *Brigman*, fumoit toujours.

Eh, de grace, mon vieil ami! dis-moi, ne fût-ce qu'en deux mots, ce que tu penſes du ridicule & mauſſade voiſin, qui nous

eſt arrivé depuis trois jours?.... Après cela, tais-toi, *Brigman*, auſſi long-temps qu'il te plaira.

Brigman, alors, ayant vuidé ſa pipe : Mr. *Johnſon*, [lui dit-il gravement] j'ai beaucoup réfléchi ſur les défauts que l'on reproche ſouvent aux hommes ; mais je prononce rarement ſur ce qui peut les toucher de trop près. Auſſi, quelques méchans qu'ils ſoient, jamais ils ne m'ont offenſé. Faites de même, mon ami... vous les croirez beaucoup moins haïſſables.

L'AMOUR VAINQUEUR DES PARQUES.

CANTATE. (*)

Triſtes Divinités, Parques impitoyables,
Filles d'*Erébe* & de la Nuit!
En faveur de l'objet qui vers vous me conduit,

(*) Qui a été miſe en muſique, par le Marquis de *Braſſac*.

Pour la premiere fois, ceſſez d'être implacables ;
Et ſongez qu'aux enfers triomphantes des Cieux,
Vous auriez plus d'encens que tous les autres Dieux,
Si vous n'étiez inéxorables!

Envain le malheureux *Philene*,
Croyoit ſauver l'objet de ſes tendres ardeurs;
La Parque inſenſible à ſes pleurs,
Alloit trancher les jours de la jeune *Climene*....
„ Dieu, que j'implore, arrête ſes fureurs!
„ Amour, pare les coups de la Parque cruelle:
„ Toi ſeul, peux combattre contre elle!

L'amour l'entend, partage ſes tranſports,
S'arme, fend l'air, & deſcend chez les morts.

Son flambeau le guide,
Il chaſſe la nuit;
Le Nocher avide,
Voit, d'un œil timide,
L'éclat qui le ſuit;
La pâle *Euménide*,
Friſſonne & s'enfuit.

Son pouvoir ſuprême,
Embellit ces lieux ;
Le *Tartare* même,
Ceſſe d'être affreux.
Pluton en ſoupire,
D'amour & d'effroi,
Et dans ſon empire,
Reconnoît un Roi.

Déja le fils de *Cythérée*,
Voit la caverne révérée,
Où le ſort des humains
Eſt commis, par les Dieux, à trois barbares mains.
„ Arrêtez, Parques inhumaines,
„ Et reſpectez les jours que vous alliez trancher !
„ Si les pleurs d'un amant ne peuvent „ vous toucher,
„ L'Amour prend pitié de ſes peines..
„ Parques, obéiſſez, ou tremblez! .. A ces mots,
Le fatal ciſeau tombe..... Hélas! (dit *Atropos*)
Cédons, mes ſœurs, ceſſons d'être inflexibles :
N'irritons point l'Amour par nos refus.
Si pour quelques mortels, il nous rendoit ſenſibles,
Il nous en coûteroit bien plus!

Vous, qui vers l'amoureux rivage,
Portez vos desirs les plus doux,
Amans, ne craignez point l'orage,
Si l'Amour vogue avec vous.

Les Aquilons & la tempête,
Lorsqu'ils grondent dans ce séjour,
Ne font qu'embellir la conquête,
Que vous prépare l'Amour!

EXEMPLE SINGULIER,

De Justice Turque.

Un Marchand mercier, de *Smyrne*, avoit un fils, qui, après avoir profité du peu d'éducation que permet le pays, étoit parvenu au poste de *Naïb*, c'est-à-dire, de Lieutenant du *Cadi*, & dont le principal devoir étoit de veiller sur les poids & mesures dont les marchands usent dans le commerce.

Un jour, que cet Officier faisoit sa ronde ordinaire, certains voisins du vieux mercier, qui connoissoient depuis long-temps

ſon peu de bonne foi dans le négoce, l'avertirent de ſe précautionner contre cette viſite, & de ſonger à bien cacher, ou à changer ſes poids & ſes meſures.

Mais le vieux pécheur, comptant que le *Naïb*, étant ſon fils, n'oſeroit l'expoſer à l'ignominie d'un affront public; loin de profiter de l'avis, ſe contenta d'en rire, & attendit tranquillement cet Officier, à la porte de ſa boutique.

Le *Naïb*, qui connoiſſoit depuis long-temps ce que ſavoit faire ſon pere, & qui l'avoit en vain plus d'une fois averti de changer de conduite, avoit enfin pris le parti d'en faire un exemple.

Bon-homme, [lui dit-il, gravement,] apportez nous vos balances & vos poids: il faut qu'ils ſoient, publiquement, examinés.

Le vieux Mercier, en riant de nouveau, pria ſon fils de paſſer outre, & de venir, à ſon retour, dîner chez lui.

Non, lui dit, fiérement, l'Officier; voyons, d'abord, ſi vous êtes en regle... Soldats, que l'on m'apporte ici, dans le moment, ſes poids & ſes balances.

Le pere, après avoir vû briſer tous ſes effets, reconnus frauduleux, croyoit en être

quitte, & paroiſſoit déja s'en conſoler; lorſque le *Naïb* le condamna non-ſeulement à cinquante *piaſtres* d'amende, mais à recevoir autant de coups de bâton ſur la plante des pieds. Ce qui, malgré les cris & les prieres du vieillard, fut à l'inſtant exécuté.

Le fils, alors, deſcendant de cheval, & ſe précipitant aux pieds du Marchand: mon pere! [lui dit-il, en pleurant] j'ai rempli mon devoir envers mon Dieu, envers mon Souverain, mon pays & l'emploi que j'occupe. Permettez, maintenant, que je rende, en gémiſſant, ce que je dois à la nature!... La juſtice, (continua-t-il) eſt aveugle; c'eſt la main de Dieu ſur la terre: elle méconnoît les parens. Vous l'aviez offenſée cette juſtice; un autre vous en eût puni. Je ſuis fâché que ce ſoit moi; mais mon devoir étoit ma loi ſuprême. Soyez plus juſte, à l'avenir; & loin de le blâmer, plaignez un fils que vous avez forcé d'être ſi cruel envers vous.

Le Sultan, informé de cette aventure, éleva cet Officier au poſte de *Cadi*; d'où, par degrés, il parvint à la dignité de *Vi-*

ſir, que perſonne (dit-on) n'a jamais mieux remplie que lui.

A un CŒUR *vacant.*

Noté N°. 1.

Vous avez un cœur à louer;
Vous ne ſauriez vous en défendre,
Jeune *Iris*, & j'oſe avouer,
Combien je brûle d'y prétendre.

J'aurois ſoin de le bien meubler,
Ce cœur que j'aime; & je vous jure,
Que je pourrois y raſſembler,
Les plus beaux dons de la nature.

Les jeux, les grâces & les ris,
Formeroient la tapiſſerie.
Le lit ſeroit d'un plus grand prix;
Deſirs ſeroient ſa broderie.

Pour le ſurplus, tendres ſoupirs,
Doux tranſports, amoureux délires;

Et pour rideaux à nos plaiſirs,
Les feux diſcrets que tu m'inſpires.

Mais j'aurois tort, je le ſens bien,
De trop groſſir mon inventaire :
Les meubles ſont comptés pour rien,
Si l'Hôte n'a le don de plaire.

Pour caution, j'ai des amis,
Beaucoup d'ardeur, un peu d'aiſance.
Et du bail, quel que ſoit le prix;
J'offre au moins deux termes, d'avance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE IV.

Myladi [dit-elle] a gagé, & m'a mis de moitié dans ſa gageure? il s'agit de deux exemplaires de la belle édition de *Fielding* [*], l'un pour elle, l'autre pour moi... & pour nous faire gagner, il ne s'agit, de ma part, que de lui envoyer, d'ici à la fin du mois, deux autres Lettres dans le goût de celles que j'ai eu l'honneur de lui écrire en dernier lieu?

Je ſens tout ce que la propoſition de *Myladi*, a de délicat & d'obligeant pour ſon ſerviteur; & duſſé-je n'avoir aucune eſpéce d'intérêt perſonnel à la gageure, elle a ſans doute dû s'attendre à tout ce qui pourroit dépendre de moi, pour la mettre dans le cas de ne la point perdre.

La voilà donc, à cet égard, bien ſûre de ſon fait; puiſqu'à quelque prix que ce ſoit, elle aura les deux Lettres. Mais quant

(*) Auteur de *Tom Jones*, de *Joſeph Andrews*, d'*Emilia*, & autres bons Romans Anglois.

à leur valeur, c'eſt probablement autre choſe ; & je crains bien que *Myladi* ne riſque un peu de ſe voir accuſée de n'avoir pas gagné, ce qu'on appelle, tout-à-fait de *bon-jeu*! Reproche qui, par contre-coup, ne peut manquer de retomber ſur moi, & dont je crois preſque déja ſentir toute la juſtice.

Mais c'eſt du moins un nouveau ſacrifice de ma part; & *Myladi* ſait, dès long-temps, qu'ils ne me coûtent rien, dès qu'il s'agit de répondre à ſes vœux, de quelque genre que ce ſoit.

Il ne faut déſeſpérer de rien.

ANECDOTE MODERNE.

Après une victoire ſignalée, un Souverain du Nord faiſoit donner des ſecours aux bleſſés qui reſpiroient encore ; lorſqu'un homme, en habit de ſimple ſoldat, s'écria tout-à-coup, en ſe jettant aux pieds du Monarque : Sire! daignez entendre un malheureux, que le déſeſpoir encourage, & force d'implorer votre juſtice.

Le Prince, auſſi frappé de cette aventure, que de ce qu'il remarquoit de noble dans la phyſionomie de cet homme, lui ordonna de ſe lever & de lui dire franchement, quel étoit l'objet de ſes plaintes.

Sire, dit-il, elles ſont d'un genre à ne pouvoir être expoſées en auſſi peu de mots que ce moment ſemble me le preſcrire... Et ſur-tout, ſi publiquement.

Qu'on le conduiſe dans ma tente, dit le Monarque; à mon retour, je l'entendrai.

Parlez (lui dit, une heure après, le Prince) nous ſommes ſeuls; ne craignez rien, ſi vos plaintes ſont juſtes, & ſi vous m'en donnez la preuve.

Sire! (s'écria l'étranger) vous voyez le mortel le plus malheureux; & d'autant plus, que je me vois forcé, après avoir quitté les drapeaux de mon Souverain, de venir demander juſtice à ſon plus cruel ennemi.... Mais votre temps eſt précieux; je ſupprime mes plaintes.

Mon nom, quoique connu & peut-être reſpecté dans ma patrie, n'eſt probablement pas aſſez célebre pour être parvenu juſqu'à votre Majeſté. Mes ancêtres me l'ont tranſmis avec honneur, & je tâchois

de le porter de même, lorſque l'ambition des Souverains porta juſques dans ma patrie les horreurs de la guerre. Le devoir m'ordonnoit de la défendre, & j'eus lieu de m'en applaudir. Mais, au milieu de mes ſuccès, j'éprouvai bientôt que le bonheur & les plaiſirs n'ont qu'un inſtant que ſuivent des ſiecles de peines!...

L'étranger, alors, s'arrêta, pour donner cours aux larmes & aux ſanglots qui l'étouffoient; puis, il reprit ainſi:

Lorſque les troupes de votre Majeſté entrerent dans mon pays, il y a environ ſix mois, ma mauvaiſe étoile voulut qu'un de leurs détachemens vînt s'établir dans mon château, où tout ce que j'avois de précieux devint leur proie. C'eſt le moindre de mes regrets; je partageois la calamité générale: mes pleurs, hélas! ont une cauſe bien plus déplorable... L'hymen avoit à peine couronné tous mes vœux, & la beauté de ma jeune épouſe eut le pouvoir d'impoſer du reſpect aux plus licencieux de vos ſoldats. Il n'en fut pas de même de leur chef. Le barbare, ſourd à ſes cris, touché ſeulement de ſes charmes, la fit, quoique mourante, enlever & conduire à ſon

ſon camp, où tout ce qu'elle a dû ſouffrir ne ſauroit offrir à mes yeux que le tableau le plus déſeſpérant.

Le moment où j'en fus informé, me fit oublier tous mes devoirs; je n'en connus plus qu'un, & quittai dans l'inſtant mon ſervice : l'idée que mon épouſe étoit peut-être encore vivante, ne me laiſſa que le deſir de pouvoir l'arracher à mon ennemi. A la faveur de cet uniforme, je pénétrai juſques dans votre camp, où j'appris que celui que j'avois dévoué à ma vengeance, avoit été forcé, à ſon arrivée ici, de remettre ſa proie au Général de votre armée.

J'entrevis un rayon d'eſpoir ! Et quoique celui de pouvoir pénétrer juſqu'à elle me fût alors preſqu'interdit; je crus qu'un homme de ce nom, & honoré de votre eſtime, ne pouvoit qu'être vertueux. C'en fut aſſez pour me calmer au point de m'engager à retourner au poſte, d'où l'amour & le déſeſpoir m'avoient arraché.

Mon Général avoit quelques bontés pour moi; je lui fis part de mon malheur, & j'attendis avec la plus mortelle impatience le retour d'un trompette qu'il dépêcha dans le moment, pour réclamer la Dame dont

il envoyoit le ſignalement le plus clair & le plus circonſtancié. Mais que devinrent mes eſpérances, lorſque j'appris, par la réponſe de votre Général, qu'il ne ſe trouvoit dans ſon camp aucune femme qui reſſemblât à celle que le mien réclamoit!... Aveuglé par mon déſeſpoir, rien ne m'eût empêché d'aller poignarder le raviſſeur, dût-il être à la tête de ſon armée; ſi l'idée que ma chere *Théodora* n'en ſeroit que d'autant plus expoſée à d'autres horreurs, & peut-être ſacrifiée à la vengeance de vos troupes, ne m'eût tout-à-coup retenu.

Le Ciel daigna ſans doute m'éclairer, puiſqu'il m'inſpira le deſſein de recourir à la juſtice d'un Monarque qui, tout ennemi qu'il eſt du mien, n'en eſt, ainſi que je le vois, pas moins ſenſible aux maux de ſes ſemblables.

Je repris mon premier déguiſement. Je fus reçus dans votre armée, en qualité de déſerteur, la nuit qui précéda votre victoire; j'y combattis pour vous, non pas contre les gens de mon pays, (rien n'eût pû m'y réſoudre) mais contre certains Alliés, que je crois n'être entrés dans cette guerre que pour des intérêts qui ne ſont pas tout-à fait les vôtres.

Telle eſt, grand Roi ! ma déplorable hiſtoire... Je vous vois attendri... J'attends tout de votre juſtice.

Levez-vous, (lui dit le Monarque) & jugez, par ceci, du malheur des Souverains, toujours comptables des excès de leurs ſujets; comme ſi c'étoit peu de l'être, déja, de leurs propres foibleſſes !...

Allez, (dit-il, en parlant bas, à un Officier) portez cet ordre au Général... Soldats, que l'on garde cet étranger, & qu'on le traite avec tous les égards que je crois lui être dûs.

Le Général, qui arriva, le lendemain; après avoir rendu compte au Roi de la ſituation de ſon armée, fut conduit inſenſiblement par ce Prince vers l'endroit où il avoit fait placer l'étranger.

J'ai toujours deſiré, (dit-il) & nul ne le ſait mieux que vous, que les ſujets des Souverains qui m'ont forcé à cette guerre, n'en fuſſent les victimes qu'autant qu'on ne pourroit les épargner; qu'on reſpectât les foibles, les perſonnes âgées, les enfans & les femmes. Il eſt cruel, pour moi, d'avoir été mal obéi ! de voir la dévaſtation tracer la marche de mes troupes, & les

clameurs des malheureux invoquer contre moi le Ciel!... Mais si je tardois plus long-temps à punir, je deviendrois le seul coupable; & vous en conviendrez, sans doute?

Les yeux & le ton du Monarque, inspiroient la terreur, & glaçoient tous les assistans.

Dites-moi, donc, [poursuivit-il] avouez, dis-je, sans détour, quel est le sort d'une jeune & belle captive, qu'un de vos Officiers amena dans votre camp, le jour même que vous entrâtes dans le pays où vous êtes encore? Celle, en un mot, que le Général ennemi vous fit en vain redemander?

Cette question, aussi terrible qu'imprévue, intimida le Général, au point qu'il resta sans parole.

Répondez, (lui dit le Monarque) & gardez-vous d'ajouter le mensonge au crime!

Ah, Sire! (s'écria le Général, en tombant à ses pieds) j'avoue, en gémissant, ma faute... Faites-moi périr, dans l'instant... Mais ne m'accablez pas de ce courroux, que je ne puis plus long-temps soutenir.—

Qu'eſt devenue cette femme? — Elle eſt ici. — Où? — Dans ma tente, & toujours digne de l'époux qu'elle regrette... Je l'aimois trop, pour ceſſer de la reſpecter. — Gardes, qu'on me l'amene: c'eſt à ſa bouche ſeule, à devoiler la vérité... Je n'en veux croire qu'elle.

La Dame, en arrivant, embraſſa les genoux du Prince.

Tout ce que la beauté, ſur-tout dans ſa fleur, a d'éclat; tout ce que la douceur & les grâces ont de touchant, d'intéreſſant dans les yeux & dans le maintien; tout ce que le ſexe, en un mot, peut raſſembler d'attraits, unis à la fraîcheur de la jeuneſſe, frapperent aſſez le Monarque, pour lui faire éprouver que tout ſon héroïſme étoit trop foible en cet inſtant, pour lui permettre d'oublier qu'il étoit homme.

Mais, revenant tout-à-coup à lui-même, & d'un ton fait pour raſſurer la tremblante *Théodora*: Madame, (lui dit-il) Je voudrois apprendre de vous, comment vous fûtes enlevée & conduite dans le camp du Général de mon armée, & la façon dont il vous a traitée depuis l'inſtant que vous fûtes ſa priſonniere? Si quelqu'ombre de

violence a pû bleſſer votre délicateſſe & ce qu'on doit à votre ſexe, ainſi qu'à votre rang; il faut me l'avouer, Madame, avec la certitude d'être crue & vengée par un Souverain, qui ſe croiroit indigne de ce titre, s'il étoit moins ſenſible à vos malheurs.

Grand Roi! (lui dit la Dame, en ſoupirant) je ſens le prix de vos bontés comme celui de vos momens, & j'abrégerai mon récit.

Je fus arrachée de chez moi, par un jeune Officier de votre armée. Il me conduiſit juſqu'au camp, où je n'eus à me défendre que de la baſſeſſe de ſes offres. Votre Général, informé de ce que ma ſituation avoit d'affreux, me ſauva de ces humiliations. Depuis ce jour, je n'eus à me plaindre de rien, que des maux que la guerre entraîne; de m'être vue enlevée à un époux que j'adorois, dont la mort fera toujours couler mes pleurs & de me croire, pour jamais, au pouvoir, de mes ennemis.—

Depuis quel temps, Madame, avez-vous perdu votre époux? Et quelle preuve avez-vous, de ſa mort?—Hélas, Sire!

le jour même que votre Général daigna me soustraire aux violences dont j'étois menacée; mon premier soin, dès qu'il me l'eut permis, fut d'informer par écrit mon époux de tout ce que j'avois souffert, de l'asyle, où je gemissois, & des secours que j'attendois de lui. Mais on m'apprit, bientôt, que le lendemain de mon enlevement, il avoit été tué dans un détachement qu'il commandoit... Jugez, Sire, de ma douleur & de mon désespoir! — Je me flatte, du moins, que vos douleurs, n'ont d'autres motifs que cette perte? & que mon Général?... — Je n'ai, Sire, qu'à me louer de ses égards pour moi : ses attentions & ses soins, ont surpassés mes espérances. Mais rien, désormais, ne m'attache à la vie; & tout ce que j'attends de vos bontés, c'est une escorte qui puisse me conduire, en sûreté, dans le plus prochain monastere. — Croyez, que mon desir le plus sincere, est de vous rendre heureuse, & que peut-être, je le puis... Mais pourquoi vous enterrer ainsi, vivante? Est-ce pour vous soustraire aux persécutions du Général? Auroit-il abusé de son pouvoir? Seriez-vous assez généreuse, pour vouloir me le cacher? —

Non, Sire, non! Ce ſeroit, de ma part, interpréter ſiniſtrement ce qui, dans lui, ne fut qu'une foibleſſe involontaire; puiſque ſes propoſitions n'ont jamais été qu'honorables. Mais, Sire, mon époux, mon époux ſeul, tout mort qu'il eſt, ſera toujours l'idôle de mon cœur! — Raſſurez-vous, conſolez-vous, Madame; des vertus telles que les vôtres, doivent toucher, doivent intéreſſer pour vous le Ciel même. Votre mari pourroit n'être point mort. Dans la confuſion, dans les déſordres que produit la guerre, il arrive ſouvent des événemens plus étranges. —Ah, Sire! ah, Ciel! que voulez-vous ici me faire entendre?... Non, vous ne parlez pas en vain! Et ce propos, & l'air dont vous le prononcez, font renaître mes eſpérances.... Hélas! faudra-t-il périr avec elles?— Ne ceſſez jamais d'eſpérer, Madame. Je vais vous envoyer quelqu'un, que vous en croirez mieux que moi.

Le Monarque, en ſortant de ſa tente, & s'adreſſant à l'époux, dont tout marquoit l'impatience & les terreurs : entrez, (lui dit-il) & jugez par vous-même de ce

que réſerve le Ciel aux vertus qui lui plaiſent.

Delà, [s'adreſſant au Général :] j'ai tremblé pour vous, mon ami! Mais votre procès eſt jugé. Vous avez été foible; c'eſt le partage de l'humanité. L'objet, d'ailleurs, juſtifioit votre foibleſſe ; & vous n'avez pas ceſſez d'être noble, ni d'agir en conſéquence. C'eſt un bonheur & pour vous & pour moi; car, quoique vous me ſoyez cher, tout votre ſang, je vous le jure, eût à peine expié ce crime... Mais craignez, mon ami, d'accorder trop à cette dangereuſe paſſion! Sa violence énerve l'ame, & la détourne, par degrés, de l'amour des vertus, qui peuvent ſeules l'ennoblir. Défiez-vous donc de l'amour!... Songez, ſur-tout, qu'il eſt peu fait pour le cœur d'un ſoldat.

Le Général ſe retira, tout en larmes; & le Roi, s'adreſſant aux Courtiſans qui l'entourroient : un être, ſans défauts, [leur dit-il] ne ſeroit pas un homme; & l'indulgence eſt due à la foibleſſe, quand la tentation eſt au-deſſus des forces ordinaires de l'humanité.

Dans cet inſtant, les deux époux, proſ-

ternés & dans les bras l'un de l'autre, exprimoient tout l'excès de leur reconnoissance à leur auguſte Bienfaiteur.

Levez-vous, amis, (leur dit-il) & ſoyez déſormais heureux. Je vous ai réunis; c'eſt un plaiſir que vous me procurez; & je le reconnois, en vous offrant tout ce que vous croirez pouvoir me demander avec juſtice.

O le meilleur des Rois! (s'écria l'époux) mon ame eſt ſatisfaite. Je ne demande au Ciel, que de récompenſer, comme il le doit, la bonté d'un Monarque auſſi juſte que enſible!

Mais je ne dois pas oublier, (repliqua le Prince) que vos Terres ſont dévaſtées, & votre Château pillé par mes ſoldats. J'ignore à quoi peuvent monter ces pertes. En attendant, prenez toujours ceci, (dit-il) en leur remettant un ſac, rempli d'or. Priez que la guerre ceſſe; & ſouvenez-vous toujours que parmi les Rois, vous avez un ami.

MORALITÉ.

Un Philoſophe, très-moderne,
Non de ceux qui portent lanterne,
Comme un Cynique d'autre fois,
Mais quoique franc, moins diſcourtois;
Un jour, interrogé ſur cette différence
Des jugemens qu'on voit porter en France,
Au grand comme au petit, ſouvent, ſur même cas?....
Amis, dit-il, ne vous étonnez pas,
Quelle que ſoit leur vue ou leur ſcience,
De les trouver à toute heure en défaut:
L'un voit tout de trop bas, & l'autre de trop haut.

L'AFFLICTION RAISONNABLE.

Près de *Lubin* mourant,
Alix ſe lamentoit.
Lubin, en ſoupirant,
Son épouſe imitoit;
Et le Curé, tout bas,
Diſoit, au lieu d'antienne:

„ *Lubin* craint le trepas;
„ *Alix*, qu'il n'en revienne.

Le généreux CARDINAL.

Une femme, peu riche, après avoir entendu célébrer la générosité du fameux Cardinal *Farnèse*, parut un jour à son audience, accompagnée de sa fille, jeune beauté, de dix-sept ans au plus. Le Prélat, qui, à travers la foule des supplians, distingua l'air honnête des deux femmes, & sur-tout les grâces ingénues de la jeune personne; s'approcha d'elles, & d'un ton fait pour les encourager, leur demanda ce qu'elles exigeoient de lui?

La mere, avec confusion, lui dit, très-bas, que des malheurs accumulés & trop longs à lui raconter, venoient de la réduire au point de se voir dans le cas d'être chassée d'un médiocre logement qu'elle occupoit dans un Fauxbourg avec sa fille; à moins qu'elle ne fermât les yeux sur les desirs que cette jeune personne avoit inspirés à leur hôte; & que, moyennant cinq

ſequins, ſon Eminence pouvoit rendre à toutes deux & la vie & l'honneur.

Le Cardinal, touché de la vertu naïve de la mere & des grâces modeſtes de la fille, écrivit ſur le champ un billet, qu'il dit à la premiere de porter à ſon Intendant; & les exhorta, l'une & l'autre, à conſerver des ſentimens qui leur aſſuroient pour l'avenir toute ſa bienveillance.

La pauvre femme, au comble de la joie, après lui avoir exprimé, de ſon mieux, ſa reconnoiſſance, alla porter à l'Intendant le billet qu'elle avoit reçu. Sur quoi celui-ci, après lui avoir compté cinquante *ſequins*, renferma la cédule dans un carton.

Vous vous trompez, Monſieur, (lui dit cette femme, à la vue de tout cet argent...) il ne me faut que cinq *ſequins*; je n'en ai pas demandé davantage à Monſeigneur.—

Voyez, Madame, le billet en porte cinquante.—En ce cas-là, Monſieur, c'eſt Monſeigneur qui s'eſt trompé. — Nenni, je connois trop mon maître. Emportez votre argent; je ne veux pas riſquer de lui déplaire.

Pour terminer cette altercation, l'on

convint de s'en rapporter à la déciſion du Cardinal; qui, en reprenant le billet, en fit un autre de cinq cens *ſequins*. Vous avez tous les deux raiſons, (dit-il) je m'étois, en effet, trompé : le procédé de Madame, le prouve... Allez, Madame; allez payer & quitter au plutôt votre hôte; ſatisfaites vos créanciers, (car on en a toujours!) & du ſurplus, mariez votre fille.

ÉPITRE A M. D***.

Sur la ſingularité de ſon caractere.

Toi, qui ſais vivre pour toi-même,
Moins que pour celle dont le cœur
Te fait jouir du bien ſuprême,
De n'envier d'autre bonheur
Que de l'aimer comme elle t'aime!
Qui, riche de tes propres fonds,
Et pouvant l'être plus encore,
Lorſque du couchant à l'aurore,
Et des Môres juſqu'aux Lappons,
Par ta magique ſignature,
Réaliſes des millions,
Que des Muſes les nourriçons,

Ne virent jamais qu'en peinture!...
Qui, vrai favori des neuf-Sœurs,
Et ſans connoître leurs caprices,
Sans t'enivrer de leurs délices,
N'en goûtes que mieux les faveurs,
Et ſur le bord des précipices,
Où tombent tant de fiers novices,
Ne cueillis jamais que des fleurs!

Dis-moi, *Damis*, par quel prodige,
A peine achevant ton printemps,
Tu pus échapper au preſtige
Des *Hochets* nombreux & brillans,
Qui même au déclin de leurs ans,
Amuſent tant d'êtres futiles,
Vrais fléaux des Cours & des Villes,
Où pullulant comme reptiles,
Ils les peuplent de vieux enfans?

Comment, au ſein de l'abondance,
Des plaiſirs, de la liberté,
Jeune, gai, ſans extravagance,
Aimable ſans fatuité,
Aux charmes de la volupté,
Tu ſais allier la décence?
Et d'un plaiſir, toujours goûté,
Sans craindre la ſatiété,
Voir chaque jour la renaiſſance,
Sans qu'il en coûte à ta ſanté?

Par quel pouvoir, sûr de leur plaire,
(Car tout *Créjus*, a des amis!)
Esquivas-tu ces beaux Marquis,
Ces Caillettes à cheveux gris,
Tous ces Etourneaux érudits,
Qu'enivre & dont se rit *Voltaire?*
Tous ces Abbés, ambrés, fleuris,
Dont l'alcôve de nos *Lays*,
Est la chaire & le séminaire;
Qui, par escouades, dans Paris,
Sans chaleur & sans coloris,
Peignent si doctement sur verre;
Et portant *Bayle*, pour bréviaire,
Par de vieux Dogmes récrépits,
Que prend pour nouveaux le vulgaire,
Enchantent tant de faux esprits?

Avec ce rare caractere,
Si peu fait pour ce siecle-ci,
Des autres vrai *Dictionnaire;*
Où malgré notre œil téméraire,
Rien ne se voit qu'en raccourci;
Où nul n'est prôné, que celui
Qui, s'enrichissant de nos pertes,
Nous vend de minces découvertes,
Qu'on fit deux mille ans avant lui;
Où l'imperceptible Pygmée,
Sans nom, sans vertus, sans talens,
Sous l'ombre de ces faux géans

Nourri d'extatique fumée,
Croit partager le grain d'encens,
Qu'offre à ces fantômes brillans,
Une factice renommée ?

Avec ce ſolide bon-ſens,
Ces mœurs, cette franchiſe antique;
Comment de nos froids élégans,
De nos dédaigneux Vers-luiſans,
Bravant la mordante critique,
Oſes-tu riſquer, à leurs yeux,
D'offrir un être plus gothique,
Que ne furent leurs triſayeux ?

C'eſt là, pour moi, je le confeſſe,
Le comble de l'étonnement!.....
Quoi! ſans déguiſer ta foibleſſe,
Solide ami, fidele amant,
Tu crois pouvoir, impunément,
Quand l'infortuné t'intéreſſe,
Avouer ce plat ſentiment?...

Lorſqu'ainſi mon ami s'affiche;
Lorſqu'il craint ſi peu d'égayer
Gens de tout rang, de tout métier,
Dont il fait les vertus en friche;
J'ai du moins droit de m'écrier:
„ Ah! que tu fais bien d'être riche.

L'AMOUR ET LA JALOUSIE,

CONTE *à la Grecque.*

L'AMOUR, exilé de l'*Olympe*, cherchoit quelqu'un qui voulût voyager avec lui, ſur la Terre. Mais les Dieux, également mécontens de ſes procédés, ſe refuſerent tous à ſa demande.

Il en porta ſes plaintes à *Junon*, qui en fut d'autant plus ravie, qu'elle cherchoit depuis long-temps l'occaſion de ſe venger particuliérement de tous les tours qu'il lui avoit joués; ſur-tout, de s'être vue, en dernier lieu, privée par lui de ce fameux *Argus*, qui veilloit jour & nuit pour elle, ſur la conduite de ſon trop infidele époux.

Sur quoi, la Déeſſe, feignant d'entrer dans les peines du petit Dieu, s'offrit avec empreſſement à lui trouver une compagne aimable; & l'*Amour*, ſatisfait, ne ſongea plus qu'à ſe diſpoſer à partir.

Junon, dès le jour même, (car le lendemain, déplut toujours à la vengeance)

Junon, dis-je, vole aux Enfers, cherche la *Jalouſie*, & friſſonne d'horreur, en pénétrant juſques dans l'antre obſcur, qui lui ſert de retraite. Mille oiſeaux, de ſiniſtre augure, environnent le monſtre, en bourdonnant des ſons mal articulés ſur ſa tête. A ſes côtés, ſont les *Soucis*, qu'irrirent la Mélancolie; & les Soupçons, hériſſés de ſtilets aigus, percent à chaque inſtant ſon cœur.

Junon, les yeux preſque fermés, lui fait part de ſon noir projet. Préparez-vous, mon amie, (ajouta-t-elle, affectueuſement) diſpoſez-vous à ſervir ma vengeance. Je vais vous rendre, auſſi jeune qu'aimable; & ſous l'aſpect le plus intéreſſant, vous préſenter à mon ennemi, en qualité de ſa compagne de voyage. Vous ſentez que mon but, eſt de le rendre odieux aux mortels; & que nul autre mieux que vous, ne peut en pareil cas remplir mes vœux?

L'épouſe du maître des Dieux, vouloit être obéie. Et la *Jalouſie*, enchantée de pouvoir, en ſe livrant à ſes propres fureurs, faire ſa cour à cette redoutable Souveraine, conſentit à une métamorphoſe, où *Junon* s'épargna ſi peu, que tout l'O-

lympe méconnut la nouvelle Divinité. *Jupiter* seul, que son épouse avoit souvent mis dans le cas, (sous quelque forme que la *Jalousie* parût) de ne pouvoir prendre le change, ne put s'empêcher de sourire, en regardant sa femme : mais pour ne point risquer à la fâcher, crut devoir se prêter à son ressentiment contre l'*Amour* ; sauf à réparer, lorsqu'il en seroit temps, tous les maux qu'elle alloit causer aux humains.

L'*Amour*, qui n'y voit pas si clair, trouva sa compagne charmante, ne connut d'autre sentiment que la reconnoissance ; & en imprimant le plus tendre baiser sur la main de sa bienfaitrice, fit passer dans le cœur de la Déesse un trait de flamme, si brûlant, que *Jupiter* ne tarda pas d'en reconnoître des effets qui l'étonnerent.

L'*Amour*, en partant avec son acolyte, & parcourant des yeux le globe où l'*Olympe* le reléguoit, lui laissa le choix du pays par lequel ils devoient commencer leur voyage. Elle préféra l'Italie, en lui vantant la beauté du climat ; & l'*Amour* s'y laissa conduire.

Allons ! (dit-il, gaiement) & commençons par achever de rendre heureux les

habitans de ces belles Contrées : je veux, à force de bienfaits, me rendre cher à tous les cœurs; que ce peuple m'adore ; qu'il m'éleve par-tout des temples, & que l'injuſte *Olympe* ſoit jaloux de l'éclat de ma gloire.

C'eſt bien penſé, (lui dit ſa compagne) & pour y parvenir, & plus ſûrement & plûtôt; lancez par-tout, lancez abondamment vos traits.

L'*Amour*, alors, d'un bras auſſi infatigable que ſûr, frappe de toutes parts, & ſe ſoumet indiſtinctement tous les cœurs. Mais l'infernale Déeſſe, avoit ſoufflé dans ſon carquois; & bientôt à la vive & tendre intelligence qui regnoit entre les amans, ſuccédérent les noirs ſoupçons, toutes les fureurs de la jalouſie; & au lieu de chanter l'amour, tous les cœurs déchirés le maudirent.

Ce Dieu, ſurpris, examine attentivement ſes traits, croit que *Vulcain* l'a trompé, & va conſulter ſa compagne.

Quittons ces lieux, (dit-elle, bruſquement.) Ces peuples, je le vois, ſont indignes de vos bienfaits... Portons nos pas vers l'*Ibérie*.

L'*Amour* n'y fut pas plus heureux; & se hâta de voler, vers l'*Asie*. Mais le souffle empoisonné de sa compagne, y répandit encore de plus grands maux; & ce Dieu, loin de se voir adoré, vit en tous lieux détester sa puissance.

Piqué d'avoir fait tant d'ingrats, il projettoit d'abandonner la terre; lorsque le Souverain des Dieux, sensible aux malheurs des humains, rappella l'*Amour* dans l'*Olympe*, & lui fit part de la trahison de *Junon*.

L'*Amour*, confus, pleura; & pria *Jupiter* de réparer les maux qu'il avoit faits aux pauvres mortels.

Je ne le puis entiérement, vous le savez? [répondit l'époux de *Junon*] mais je puis, en la punissant, adoucir le sort des humains... & voici mon secret.

Tandis que, seul, vous occupiez la *Jalousie*, & que *Junon* ne pouvoit éclairer mes pas, il m'est née une fille, aussi douce, aussi tendre qu'aimable, & que j'ai cru devoir nommer la *Sensibilité*. C'est elle seule, mon enfant, qui peut retablir votre empire, par celui qu'elle aura sur les cœurs dignes de connoître l'*Amour*. Qu'elle soit

déſormais votre compagne; & vous vous en trouverez bien.

NYRCÉ, (*)

OU

LA NOUVELLE SILVIE.

Romance.

Notée N°. II.

Au déclin du plus beau jour,
Lindor, au fond d'un boccage,
De la mere de l'amour,
Croit voir la vivante image.
Il ſe cache, à l'inſtant,
Sous un épais feuillage,
Et voudroit, en voyant,
Voir encor davantage.

Que de charmes, que d'attraits,
Frappent ſon cœur & ſa vue!....

(*) Cette Romance étoit connue, trois ans avant que M. *Poinſinet* eût donné ſon Opéra de *Théonis*; & a été miſe en muſique, par M. *Monſigny*.

C'eſt *Vénus*, ce ſont ſes traits,
Ou c'eſt *Flore*, preſque nue!
Il s'efforce, en tremblant,
D'écarter le feuillage,
Et voudroit, en voyant,
Voir encore davantage.

La beauté qu'il admiroit,
A *Diane* conſacrée,
Loin de tout œil indiſcret,
Au ſommeil étoit livrée.
Echappé de ſes doigts,
Son arc eſt ſur la roſe,
Et c'eſt ſur ſon carquois,
Que ſa tête repoſe.

Tandis que l'heureux berger
Cede au feu qui le dévore,
Bientôt un zéphir léger,
L'accroît & l'irrite encore!
Il ne peut, cependant,
Qu'admirer & ſe taire:
L'amour le plus ardent,
Eſt le moins téméraire.

Ce Dieu qui, sur le bosquet,
A dessein, planoit sans doute,
Aborde, d'un vol discret,
La Nymphe qui le redoute;
Lui laisse son carquois,
Pour celui qu'il lui vole,
Accroît l'ombre du bois;
Puis, en riant, s'envole.

L'Amour touche à peine aux cieux,
Que la *Nymphe* trop sévere,
Tout-à-coup, ouvrant les yeux,
Voit *Lindor* sur la fougere;
Et dit, en rougissant:
Le trait que je te lance,
D'un mortel insolent,
Sera la récompense.

Nyrcé le croit expirant...
Mais *Lindor*, sur la cruelle,
En fixant un œil mourant:
Vous n'en êtes pas moins belle,

(Dit-il) & de ce trait,
Si mon sort doit dépendre;
Je mourrois satisfait,
De pouvoir vous le rendre! —

Quoi, traître! même, en mourant,
Ta bouche encor me menace?...
Ce dard, plus sûr, plus perçant,
Va confondre ton audace.
Le trait part... & l'amant,
Beaucoup plus tendre encore,
Bénit, en soupirant,
La Nymphe qu'il adore.

„ Mes dards sont-ils émoussés?
„ Mon bras est-il sans puissance?...
„ Voyons, sous mes doigts, pressés,
„ S'ils ont trahi ma vengeance?...
Mais un trait la piqua...
Tendre Amour, Dieu suprême!
Nyrcé rêve... Et déja,
Nyrcé n'est plus la même!

Nyrcé veut fuir ce séjour;

Déja ſes genoux fléchiſſent
Nyrcé veut plaire, à ſon tour,
Et ſes beaux yeux s'attendriſſent....
„ Quels ſentimens nouveaux!
„ Quelle métamorphoſe!
Nyrcé, diſant ces mots,
Retombe ſur la roſe.

Le vif & tendre berger,
A la ſecourir s'empreſſe;
Brûlant de la ſoulager,
Tombe aux pieds de la Déeſſe;
Peint ſi bien, à ſes yeux,
Le ſeul mal qui les tue,
Que ſenſible à ſes feux,
La Déeſſe eſt vaincue.

Moralité.

Nymphes, qui bravez le Dieu,
Par qui ſeul vous êtes belles;
Songez, qu'il ſe fait un jeu,
De vaincre les plus rebelles.
Lorſque votre ſommeil,

Prépare ſa victoire,
Souvent votre réveil,
Met le comble à ſa gloire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE V.

SI cette Lettre arrive à temps, le gain de la gageure eſt aſſuré à Myladi. Mais je crains bien qu'un long accès de la goutte la plus cruelle, & qui pis eſt, que ma derniere Lettre, quoique d'une aſſez belle longueur, ne la mette dans le cas d'eſſuyer, relativement au pari, plus d'une eſpece de chicanne. Quoi qu'il en ſoit, je fais, à peine encore convaleſcent, partir au plutôt celle-ci, & j'en attendrai le ſuccès avec autant d'impatience que j'aurai toujours de plaiſir à prouver à Mylady mon très-reſpectueux attachement.

Tout a ſon terme, & méme le malheur.

HISTORIETTE ANGLOISE.

Le Lord *Sidney*, avec une fortune brillante, un eſprit cultivé, des mœurs, on ne

ſauroit plus douces, & une figure diſtinguée, quoique très-ſérieux, n'en étoit que d'autant plus intéreſſant. On voyoit difficilement, ſans en être ſurpris, cette fleur de jeuneſſe embellir une raiſon prématurée : car il avoit au plus vingt ans, & l'on ne parloit à Londres que du ſage & beau *Sidney*, qui, avec un goût décidé pour la ſolitude, n'avoit de paſſion que pour la chaſſe & les plaiſirs de la campagne.

Un jour, qu'excédé de fatigue & de chaleur, il erroit dans une forêt, à quelques lieues de cette Capitale; une maiſon, qu'il ne comptoit pas y trouver, dont la porte étoit ouverte, & dont les dehors lui plaiſoient, lui fit tout-à-coup prendre le parti de demander à s'y repoſer quelques inſtans. Cet aſyle étoit auſſi propre que riant dans ſa ſimplicité. Mais ce qui le ſurprit, ce fut d'y voir des livres de tous genres, & ſur-tout de Philoſophie, avec tous les inſtrumens deſtinés aux ſciences, & même à la muſique.

Un vieillard, encore aſſez frais, quoique mélancolique, & dont la vue inſpiroit le reſpect, ſe promenoit dans le jardin, & vint à ſa rencontre.

Jeune inconnu [dit-il, en l'abordant] que cherchez-vous ici? Si c'eſt la fraîcheur & le repos, après un exercice violent; vous voyez ma demeure, & vous pouvez en diſpoſer.

Sidney, après quelques propos qui lui montroient, dans ſon hôte, un homme auſſi inſtruit que bien né, fit la même impreſſion ſur le vieillard, & tous les deux ſe trouverent bientôt à l'aiſe.

J'ignorois [lui dit le jeune Lord] que dans un endroit ſi déſert, je duſſe rencontrer un ſage. Apprendrai je, du moins, à qui je dois un accueil ſi flatteur, & d'où naiſſent les nuages qui ſemblent obſcurcir la ſérénité de votre ame? Je ſuis jeune, étranger pour vous; mais je ſais reſpecter l'âge & la vertu.

Hélas! (répondit le vieillard,) moins je cache mes maux, & plus (ſans pourtant oſer y compter) j'eſpere encore y trouver enfin quelque remede! Mais ce motif me détermine pourtant moins que la ſenſibilité qu'annonce votre caractere, & tout ce que je vois de vous.

J'atteignois, à peine, votre âge, (continua-t-il) lorſque j'épouſai Miſs *Murray*. Elle étoit belle & vertueuſe; ainſi que moi,

peu riche, mais d'un sang aussi noble que le mien. Notre tendresse étoit égale : la conformité de nos mœurs & de nos sentimens, le même goût pour la vertu, nous procuroient les jours les plus heureux. Trois enfans furent les fruits de notre union. Les deux aînés servirent leur Patrie, ainsi que moi, avec honneur, dans nos dernieres guerres; & ma fille, par ses grâces & ses sentimens, ajoutoit encore à notre félicité... Hélas! pensois-je, alors, que je dusse éprouver la plus affreuse destinée?... L'un de mes fils périt dans les combats, l'autre de maladie ; & la mort, peu de temps après, me priva de leur mere.

Accablé par tant de revers, je fus longtemps hors d'état de songer à l'éducation de ma fille, reste unique & précieux de ce que j'avois eu de plus cher au monde!... Mais que dis-je, malheureux? Je devois souffrir encore plus... Cette fille, que j'adorois, qui s'en étoit rendue si digne, & qui me consoloit...

Quoi! [s'écria *Sidney*] quoi, l'auriez-vous aussi perdue?... O sort! quels coups réserves-tu donc aux méchans?

Je commençois, à peine, à respirer,

reprit, en ſanglottant, le vieillard; retiré dans cette forêt, l'étude & quelques talens agréables, dont ma *Sophie* étoit l'objet, une vie obſcure, mais libre, commençoient à calmer l'amertume de mes douleurs. Mais le malheur & la perverſité des hommes, m'ont pourſuivi juſqu'en ces lieux. Ma ſœur, dont la demeure eſt aſſez voiſine d'ici, & chez qui ma *Sophie* alloit ſouvent paſſer quelques jours; ma ſœur, dis-je, il y a trois mois, vint un ſoir m'apprendre, qu'ayant été forcée de la laiſſer ſeule au logis, pour deux heures, au plus; à ſon retour, elle ne l'y avoit pas retrouvée; & que, malgré les informations qu'elle avoit faites, on ignoroit abſolument ce qu'elle pouvoit être devenue.

Jugez, Mylord, de mon état! Concevez-en toute l'horreur, lorſqu'après les recherches les plus vaines, il me fut, pour ainſi dire, démontré, que *Sophie* étoit à jamais perdue pour moi....

Sidney ne répondit à ce recit, que par ſes larmes; &, voyant arriver la nuit: Je vous quitte, avec regret, [dit-il, en embraſſant le vieillard] mais en vous aſſurant que je brûle de vous ſervir. Qu'un de mes

oncles a le plus grand crédit, qu'il m'aime, & saura l'employer, pour bientôt me mettre en état de vous prouver combien vos malheurs m'intéressent.

Ce jeune homme, aussi ardent que vertueux, n'eut effectivement rien de plus pressé, en revenant à Londres, que d'aller faire à Mylord D***, son oncle, le tableau le plus touchant des infortunes du vieillard. Mais fut fort étonné de voir, qu'à mesure qu'il avançoit dans son récit, Mylord D*** sembloit rêver & changer de visage.

Quoi! mon oncle, [s'écria-t-il] le sort de cette fille infortunée vous seroit-il connu?

L'oncle, dont le trouble augmentoit toujours, regardoit *Sidney*, sans pouvoir lui répondre.

Ah, Mylord! (poursuivit *Sidney*, en se jettant à ses pieds) parlez, de grace! & faites que je sois assez heureux, pour aller, dès demain, rendre la vie au plus noble & au plus intéressant des hommes.

Oui, vous irez, [lui dit, en soupirant, l'oncle] vous irez consoler ce respectable infortuné; je vous suivrai moi-même, une

heure après, pour lui parler de ſa *Sophie*, & le raſſurer ſur ſon ſort... Laiſſez-moi, maintenant, j'ai des arrangemens à prendre; & ſoyez ſûr de ma parole.

Sidney, ravi, & ſans chercher à pénétrer l'obſcurité de ce myſtere, vola le lendemain chez Sir *Manly*, [c'étoit le nom du ſolitaire] & n'eut, en l'abordant, que la force de l'embraſſer.

A la joie qui brilloit dans ſes yeux : ah, Mylord! (s'écria le vieillard) je ne ſais quel preſſentiment me dit, que vous m'allez rendre la vie.

Sidney alors lui raconta, mais par degrés & pour ne pas trop l'émouvoir, tout ce qui s'étoit paſſé entre ſon oncle & lui-même; & finiſſoit, à peine, ſon récit, lorſque le bruit d'une voiture annonça l'arrivée du Lord.

Sir *Manly*, [lui dit Mylord D***, d'un air confus] quand je viens mettre fin à vos malheurs, daignerez-vous m'entendre, & pardonnerez-vous à celui qui les a cauſés?

Ah, Mylord! (s'écria, en tremblant, le tendre pere) ah! ſi ma fille... eſt digne encore?...

Arrêtez! [repliqua le Lord] & gardez-vous de ſoupçonner ſa vertu... Daignez m'entendre, & ne pas m'interrompre.

Le hazard me fit voir, un jour, cette beauté, dont j'ignorois que vous fuſſiez le pere. Elle étoit dans un parc, avec ſa tante; & l'amour qu'elle m'inſpira, me troubla ſi fort la raiſon, que, n'ayant pû le ſurmonter, je m'oubliai aſſez pour vouloir m'en aſſurer l'objet, à quelque prix que ce pût être. Hélas! je fus trop bien ſervi... Votre fille fut enlevée, un jour qu'elle étoit ſeule dans ce parc. On la conduiſit chez ma ſœur, dont mon extrême paſſion avoit excité la pitié; & depuis cet inſtant, elle n'en eſt jamais ſortie. Mais, pour vous mettre dans le cas de mieux juger de ma franchiſe, ainſi que de mon repentir; ſachez, [quoique j'en rougiſſe à vos yeux!] qu'après l'avoir vue inſenſible à mes préſens, à mes offres, à mes tranſports, ainſi qu'au déſeſpoir que m'inſpiroit l'auſtérité de ſa vertu; honteux enfin d'un rôle, ſi peu fait pour moi, mais ſans pouvoir vaincre ma paſſion; je me déterminai à lui offrir ma fortune & ma main, ſans avoir pû, juſqu'à préſent,

éteindre dans ſon cœur les ſentimens que lui avoit inſpirés ma violence. J'allois même, (& ma ſœur, Lady ***, dont les mœurs, ainſi que le nom vous ſont probablement connus, pourra vous le certifier) j'allois, en triomphant de ma foibleſſe, chercher les moyens de vous renvoyer votre fille, ſans riſquer d'éprouver trop votre reſſentiment; lorſque j'appris, par mon neveu combien j'avois eu le malheur d'ajouter à votre infortune... Ainſi, Monſieur, je ne tenterai pas de m'excuſer: c'eſt à votre aimable *Sophie*, c'eſt à Myladi *** à vous rendre plus ſûr de mes procédés, & de la vérité de mes remords. Elles vont arriver dans le moment; vous pourrez les interroger, dans mon abſence; & ſi, comme j'ai droit de l'eſpérer, mon récit vous eſt confirmé, je ſerai moins coupable à ſes yeux; j'oſerai ſupplier Sir *Manly* de vouloir bien me pardonner, en engageant la charmante *Sophie* à recevoir la main de mon neveu, avec les titres que je lui offrois, accompagnés de toute ma fortune.

Milord! [s'écria le pere éperdu] vous avez été foible... & vous étiez puiſſant... Vous avouez vos torts.... Vous cherchez

à les réparer.... Pourrois-je encore, vous haïr?

Le vieillard articuloit, avec peine, ces mots, lorſque *Sophie* & Myladi parurent; & c'eſt au lecteur à ſentir tout ce qu'eut d'intéreſſant cette entrevue.

Nous dirons ſeulement que *Sophie*, après avoir rendu juſtice au vieux Lord, & pénétrée de la généroſité de ſes offres, en parut encore plus belle. Que la mélancolie de *Sidney*, qui ne partoit probablement que du beſoin d'aimer, ſe tourna bientôt en ſentimens dignes de cette aimable fille; & qu'un heureux hymen ne tarda pas à couronner les feux, que mutuellement ils s'inſpirerent.

CONFESSION SINCERE

à M. Ch. J. D. F.

Ami, tel eſt notre deſtin;
Tout paſſe, dans la vie!
Quand je quittai le Dieu du vin,
Je brûlai pour *Silvie.*
Les Muſes même, trop ſouvent,

Ont reçu mon hommage.
Je les redoute maintenant :
Mais en ſuis-je plus ſage ?

Tu te trompes, ſi tu le crois;
Et la ſageſſe auſtere,
Vainement fait parler des droits,
Que le deſir fait taire.
Le cœur eſt fait pour le plaiſir,
Il eſt jeune à tout âge.
Interdiſez-lui le deſir,
Quel ſera ſon uſage ?

Eſpoir de ſuccès & d'honneurs,
Séduiſante manie !
Phoſphores brillans, mais trompeurs,
Laiſſez en paix ma vie !
Contre vous je combats en vain,
Quand la gloire vous guide.
Mais plus l'eſprit ſe trouve plein,
Et plus le cœur eſt vuide.

Froid & redoutable poiſon,
D'un cœur tendre & ſenſible;

Tyran, qu'on appelle Raiſon,
Que ton joug eſt pénible!...
Lorſque ſous la loi des deſirs,
Je béniſſois mes chaînes,
Je ne comptois que mes plaiſirs:
Tu calcules mes peines.

Grand Dieu! que n'ai-je point tenté,
Pour terminer la guerre,
Qui, toujours à la volupté,
Rend le devoir contraire?...
Quelle honte pour toi, *Raiſon!*
Pour moi, chûte fatale:
J'oubliois tout, juſqu'à ton nom,
Aux pieds de ta rivale.

TRADITION DANOISE,

Sur la Maiſon de Falinſperk.

Le Nord a ſes origines fabuleuſes & ſes traditions populaires ſur les grandes Maiſons, comme tous les autres pays. (*)

(*) *Pluſieurs grandes Maiſons ont une Fable pour leur origine, & cela ſeul marqueroit leur*

Il n'y avoit pas long-temps (dit une ancienne Chronique) qu'un Comte de *Falinſperk* avoit épouſé une des plus belles femmes de Danemark; lorſqu'une nuit qu'elle dormoit auprès de ſon époux, elle ſe ſentit réveiller par un grand bruit. La Dame, n'étoit point peureuſe; elle ouvrit ſes rideaux, & vit entrer dans ſa chambre une petite femme, qui n'avoit au plus qu'une coudée de haut; mais d'une beauté merveilleuſe, & qui tenoit un flambeau à la main. Elle crut, d'abord, que c'étoit un ſonge; mais elle ſe trouva bientôt trop éveillée, pour demeurer long-temps dans cette erreur. La petite femme s'approcha de ſon lit, & la ſurprit ſi fort, que la Comteſſe ne ſongea pas même à réveiller ſon mari.

Ne vous troublez point (lui dit la naine) loin de penſer à vous faire aucun mal, je vous annonce une grande fortune pour les enfans que vous aurez, ſi vous êtes

---

antiquité. Celle de Luſignan, *& de* Saſſenage, *en Dauphiné, ſe vantent d'être deſcendues de* Mélusine. *Un Recueil de ces origines romaneſques, pourroit être fort amuſant.*

aſſez courageuſe pour m'accorder la grace que j'attends de vous.

Ce compliment ne raſſura pas entiérement la Comteſſe. Mais la petite femme, s'étant approchée de plus près, lui parla ſi affectueuſement, qu'elle la mit en état d'écouter avec plus d'attention les propoſitions qu'elle avoit à lui faire. Si vous voulez remplir (ajouta-t-elle) ce que je vous preſcrirai, ſans y manquer en aucun point, votre bonheur futur eſt aſſuré... Suivez-moi, maintenant; & gardez-vous, ſur-tout, de rien manger de tout ce qu'on pourra vous préſenter! On vous offrira de quoi tenter l'ame la moins intéreſſée... Refuſez tout, & ne prenez rien que de moi.

La Comteſſe, perſuadée par la naine, & n'imaginant pas que cette aimable créature eût pû former quelque mauvais deſſein, ſe leva le plus doucement qu'elle put, prit une robe, & ſortit à la lueur du flambeau que portoit la naine.

Après avoir traverſé, en moins de rien, de longs & vaſtes ſouterreins; qu'on juge de l'étonnement de la Comteſſe, en entrant dans un appartement, où l'or, les pierreries & un grand nombre de lumieres,

formoient un jour très-éclatant, & en ſe voyant accueillie par un grand nombre de perſonnes de la taille de ſa conductrice; leſquelles, après lui avoir fait traverſer les plus riches appartemens, l'introduiſirent dans une chambre, à lit, dont ſes yeux ne pouvoient ſoutenir l'éclat.

Un joli nain, qu'elle jugea, par ſa figure diſtinguée & ſon habillement, être le Souverain de ce petit peuple, fit quelques pas au-devant d'elle, la reçut avec dignité, la mena vers le lit, & lui montra la Reine, qui (dit-il) avoit beſoin du ſecours de la Comteſſe, pour mettre au monde ſon premier enfant.

Autre embarras pour la Comteſſe, qui n'en avoit pas encore eu!... Il fallut pourtant obéir. Le hazard la ſervit bien; & la naiſſance d'un garçon combla bientôt le Roi, la Reine & leur petite Cour de la joie la plus vive.

Après avoir accablé la Comteſſe de complimens qui exprimoient toute l'importance du ſervice qu'elle avoit rendu, on la conduiſit dans un ſallon, dont la magnificence étoit égale à tout ce qu'elle avoit déja vû; & où l'on ſervit une collation,

dans laquelle tout ce qu'on peut imaginer de plus délicieux ſe trouvoit raſſemblé. Mais quelques inſtances qu'on lui fît, elle refuſa de manger. On lui offrit alors les bijoux les plus précieux. Mais la Dame ſe reſſouvint des leçons de ſa conductrice, & demanda pour toute grace qu'on lui permît de retourner auprès de ſon époux.

Après l'avoir remiſe dans ſa chambre, où ſon mari dormoit encore, la naine lui tint, à-peu-près ce diſcours:

Vous avez rendu un ſi grand ſervice à notre petit Royaume, que jamais nous ne l'oublierons. Et pour vous le prouver; commencez par prendre ceci, (dit-elle) en lui donnant un petit ſac, brodé d'argent. Vous n'y voyez que trois rouleaux de bois; mais, à votre réveil, ils ſeront convertis en or... Mettez-les, ſous votre chevet. Racontez votre aventure à votre époux; mais ſongez, tous les deux, à la tenir toujours ſecrette. De l'un de ces rouleaux, faites faire un hareng, de l'autre des jettons, & du troiſieme une quenouille. Vous aurez trois garçons, qui formeront un jour trois branches dans la Maiſon de *Falinſperk*. Le poſſeſſeur du hareng deviendra fameux dans

la guerre, ainſi que tous ſes deſcendans; celui qui aura les jettons, poſſédera les premiers emplois de l'Etat, ainſi que ſa poſtérité; & la quenouille portera l'abondance, tant en biens qu'en ſucceſſeurs, dans la branche qui la conſervera. Après ces mots, la naine diſparut.

La Comteſſe, qui d'abord avoit eu de la peine à ſe rendormir, ſe réveilla pourtant avant ſon mari, & lui raconta ſon aventure, qu'il prit pour un rêve, & dont il rit beaucoup. Mais à la vue des trois rouleaux, qui réellement étoient d'or, il crut ne rien riſquer en exécutant de point en point ce que la naine avoit dit à ſa femme.

Il en eut, en effet, trois enfans, qui tous les trois (dit la Chronique) tant qu'ils ont conſervé cette eſpece de Taliſman dans leur maiſon, ont eu les deſtinées qui leur avoient été prédites. Ceux de la branche des jettons, prétendent même encore (à ce qu'on aſſure aujourd'hui) qu'un Roi de Danemarck leur en ayant un jour demandé un; celui qui le donna ſentit, au même inſtant, un mouvement auſſi ſubit que douloureux, dans les entrailles.

LÉONORE D'URGEL,

Romance hiſtorique.

Notée N°. III.

Dans les jardins d'un Roi d'Afrique,
Un eſclave, arroſant des fleurs,
Chantoit, ſur un ton pathétique,
Ces mots qu'interrompoient ſes pleurs:

„ Triſte & ſenſible *Léonore*,
„ Hélas! toujours ſourd à tes vœux,
„ Le Ciel peut-il long-temps encore
„ Prolonger tes jours malheureux?

„ Fille de ce Héros célebre,
„ *Raymond* (*), dont le bras ſi long-
„ temps,

(*) Raymond II, *Comte de* Barcelonne, *qui remporta de grandes victoires ſur les Sarraſins, en* 1003 & 1010.

„ Garantit les rives de l'*Ebre*
„ De la fureur des Muſulmans ;

„ A peine un illuſtre hymenée,
„ A Don *Sanche* uniſſoit ton ſort ;
„ Que d'une fleche empoiſonée,
„ On t'apprend qu'il attend la mort.

„ Tu cours au lieu où le carnage
„ Duroit encor depuis deux jours...
„ *Barcelonne* étoit au pillage,
„ Et la flâme embrâſoit ſes tours!

„ Alors, pour dérober ta fuite,
„ A des barbares ennemis ;
„ D'un jeune Maure de ta ſuite,
„ Tu prens la forme & les habits.

„ Heureuſe, au ſein de la miſere,
„ Si dans ton funeſte avenir,
„ D'un tendre époux, d'un digne pere,
„ Le Ciel t'ôtoit le ſouvenir!

C'eſt ainſi, qu'exprimant ſa peine,
Cet eſclave attendoit la nuit;
Lorſque, d'une grotte prochaine,
Quelqu'un ſort, le fixe, & s'enfuit.

Le lendemain, avant l'aurore,
Le jeune eſclave infortuné,
Par un des Gardes du Roi Maure,
Dans le Palais eſt amené.

A peine au Palais ils arrivent,
Que trois femmes, d'un air ſoumis,
De la part du Roi, lui preſcrivent
De changer de forme & d'habits.

On ſait ſon ſexe & ſon hiſtoire.
Le Roi lui deſtine ſa main;
Et l'aſſociant à ſa gloire,
Prétend la venger du deſtin.

„ Si mon ſort eſt connu du maître,
„ Dont ici je ſubis la loi,
(Répond l'eſclave) „ il doit connoître
„ Ce qu'il peut attendre de moi.

„ Si ma douloureuſe imprudence,
„ Hier, me trahit à ſes yeux;
„ Mes ſentimens & ma naiſſance,
„ Ne dûrent point flatter ſes vœux.

„ Jamais, quoique dans l'eſclavage,
„ Son pouvoir ne m'avilira;
„ Et s'il oſoit en faire uſage,
„ Ce poignard m'en garantira.

„ Objet de ma flâme éternelle,
„ Sans toi le jour m'eſt un fardeau,
„ Cher époux!.. Je te ſuis fidelle;
„ Je le ſerai juſqu'au tombeau.

Un bruit ſoudain ſe fait entendre....
Au vif éclat qui l'éblouit,
(Spectacle fait pour la ſurprendre!)
La captive s'évanouit.

Mais, à la vie enfin rendue,
(O ciel! ce ſont là de tes coups.)
Quel objet vient frapper ſa vue?...
C'eſt *Don Sanche*!... C'eſt ſon époux!

De leurs tranſports, de leur ivreſſe,
On ne tente point le tableau.
Les cœurs que leur ſort intéreſſe,
Se le peindront beaucoup plus beau.

„ Toi, qui ſeule occupois mon âme,
(Diſoit l'époux) „ Je te pleurois!
„ Seul & digne objet de ma flâme,
„ Depuis dix ans, je te cherchois!

„ C'eſt par ce Roi, dont la puiſſance,
„ Dont la cour frappe ici tes yeux,
„ Par ſa noble reconnoiſſance,
„ Que je te retrouve en ces lieux.

„ J'eus le bonheur, ſans le connoître,
„ De ſauver ſes jours, autrefois;
„ Et c'eſt plus un ami qu'un maître,
„ Que dans l'Afrique je revois.

„ C'eſt lui qui, témoin de ma peine...
Arrêtez, (s'écria le Roi,)
Je veux qu'une ſi belle chaîne
Se reſſerre aujourd'hui par moi.

Vous parlerez, dans *Barcelonne*,
Des maux qu'éprouverent vos feux.
Je l'ai conquiſe, & vous la donne...
Allez-y faire des heureux.

L'ORGUEILLEUX CORRIGÉ.

Traduction libre de l'Anglois.

Au milieu de ce vaſte Océan, vulgairement appellé la *Mer du Sud*, eſt une iſle connue ſous le nom d'*Iſle de Salomon*, & environnée de pluſieurs autres, beaucoup moins conſidérables.

Un Seigneur de cette Iſle principale, après avoir oublié qu'il ne devoit ſa nobleſſe qu'aux grandes actions de ſon ayeul, croyoit ne pouvoir mieux ſe diſtinguer de ſes égaux, que par l'orgueil & la fatuité, & traitoit ſes inférieurs de la façon la plus mépriſante. La mer baignoit les murs de ſon château, la chaſſe étoit ſon occupation favorite, & jamais homme n'en avoit été plus jaloux, ni ne s'étoit rendu plus redoutable à ſes voiſins.

Un pauvre payſan, propriétaire d'un petit terrein marécageux, où croiſſoient uniquement le ſaule & l'oſier, qu'il employoit à différens ouvrages de vannerie,

dont il tiroit ſa ſubſiſtance, étoit voiſin de ce Seigneur ; & ce dernier, que le patrimoine du Vannier gênoit, à ce qu'il croyoit, dans ſa chaſſe, avoit voulu, plus d'une fois, le lui ravir, ou le forcer de le lui céder à vil prix. Piqué enfin de la réſiſtance d'un miſérable, aſſez téméraire, pour ne pas condeſcendre aux deſirs d'un être ſi ſupérieur, il profita d'un vent impétueux, pour faire conſumer dans une nuit, tout l'héritage & la fortune du pauvre homme.

Le Vannier, ruiné, ſe plaignit de l'oppreſſion qu'il avoit ſoufferte, dans des termes plus conformes à l'excès de ſon affliction, qu'au reſpect dû au rang de l'oppreſſeur, & n'en recueillit d'autres fruits que le traitement le plus barbare.

Il ne reſtoit d'autre reſſource à cet infortuné, que celle d'implorer la juſtice du Souverain : il ſe détermina à le tenter.

Le Seigneur crut juſtifier ſa violence, en alléguant le peu d'égards qu'avoit eu le Vannier pour ce qui pouvoit plaire à un perſonnage de ſon rang.

Eh! quels égards, (s'écria le Monarque indigné) quelles prérogatives étoient dûes à votre ayeul, jadis porteur de bois

dans le Palais de mes ancêtres, avant que ſon courage & ſa fidélité lui euſſent mérité l'honneur d'être tiré de cet état, que vous mépriſez aujourd'hui?.... Sa nobleſſe, pourtant, étoit plus eſtimable que la vôtre. C'étoit celle de l'ame & non pas de la naiſſance; celle du mérite réel & non pas du hazard. Je ſuis fâché de voir dans mes Etats un Noble, aſſez vil, pour n'avoir pas ſenti que le bien-être & les autres attributs de ſon rang, ne lui ont été tranſmis que pour l'encourager à en mériter de plus grands encore.

Et toi, Vannier, [continua le Souverain] ignorois-tu que je vivois? Ignorois-tu que je hais l'injuſtice? Et n'es-tu pas auſſi coupable que lui, d'en avoir pû douter?... Votre châtiment, à tous deux, fera connoître à mes ſujets, que mon devoir eſt de les protéger... Qu'on les dépouille, l'un & l'autre, & qu'ils ſoient tranſportés dans l'Iſle des *Sauvages*.

Le côté de l'Iſle, où ils furent mis à terre, étoit bas, fangeux, & aſſez couvert de ſaules, pour que le Seigneur conçût l'eſpérance de ſe ſouſtraire à la vue de ſon compagnon d'infortune, que dans ſa diſ-

grace même, il regardoit comme indigne de lui. Mais les lanternes du vaiſſeau avoient jetté l'allarme parmi les Sauvages, qui, en parcourant l'Iſle, ne tarderent pas à rencontrer les deux exilés ſous les ſaules, & ſe mirent en devoir de les lier, pour les immoler à leurs Dieux.

Le Noble, alors, ſentit, pour la premiere fois, combien la ſupériorité du rang étoit imaginaire. La honte de ſa nudité, le froid auquel il étoit ſi peu fait, l'approche de ces fiers Sauvages, leurs heurlemens & leur aſpect terrible, le peu d'eſpoir de calmer leur férocité; tant de motifs, également preſſans, l'épouvanterent de façon, qu'oubliant les idées de grandeur, dont il s'étoit ſi long-temps enivré, il courut, en tremblant, ſe cacher derriere l'infortuné compagnon de ſa diſgrace.

Le Vannier, au contraire, à qui la médiocrité de ſa fortune avoit rendu la nudité familiere; qu'une vie, auſſi dure que pénible, avoit accoutumé à moins redouter la mort, & à qui ſon art, qu'il ſavoit inconnu aux Sauvages, pouvoit lui mériter leur bienveillance; le Vannier, dis-je, prit, à l'inſtant, le ſeul parti qui pouvoit

le ſauver. Il regarda, ſans émotion, les Inſulaires, abattit des branches d'oſier, en fit une couronne, & alla reſpectueuſement la placer ſur la tête de celui qu'il jugeoit être leur Chef.

Son eſpoir ne fut point trompé. Cet ornement plut au barbare, ainſi qu'à ceux qui le ſuivoient; & le Vannier ſe mit à travailler avec tant de vivacité pour ceux qui ſembloient en deſirer une ſemblable, que ces barbares, après avoir danſé en rond autour de lui, l'inviterent, par des geſtes très-expreſſifs, à les ſuivre dans leurs cabanes. Quant à ſon compagnon, qui pendant ce ſpectacle étoit reſté tremblant & à genoux; les Sauvages, qui ne voyoient en lui qu'un pareſſeux, qui ne pouvoit leur être utile, avoient déja les bras levés pour l'aſſommer; lorſque le Vannier, touché de tout ce que cet infortuné Seigneur avoit déja ſouffert, intercéda pour lui, & parvint à obtenir ſa grace.

Après trois mois de ſéjour dans cette Iſle, pendant leſquels le ci-devant Seigneur, en qualité d'apprentif du Vannier, s'étoit inſenſiblement réſigné à ſon ſort, & n'avoit eu qu'à ſe louer de l'humanité de ſon maî-

tre : „ J'étois bien condamnable (lui dit-
„ il, un jour, en ſoupirant) d'avoir ſi
„ peu ſû diſtinguer les dons de la nature
„ d'avec ceux que nous ne devons qu'au
„ hazard! Les uns ſont auſſi ſolides qu'u-
„ tiles, & les autres preſque toujours
„ auſſi périſſables qu'imaginaires. Je rou-
„ gis maintenant, en gémiſſant, quand je
„ compare la bonté de votre caractere,
„ à l'orgueilleuſe férocité de celui dont je
„ faiſois gloire.... Ah! digne ami, que
„ j'ai connu trop tard; ah! ſi le Ciel, ſa-
„ tisfait de mon repentir, me rendoit un
„ jour ma fortune : hélas! en la parta-
„ geant avec vous, je ne croirois jamais
„ m'être acquitté de ce que je vous dois.

Le Roi, quelque temps après, les ayant rappellés de leur exil; la premiere action que fit le Noble, en rentrant dans ſes biens, fut de tenir parole à ſon bienfaiteur.

Depuis ce jour, lorſqu'un homme puiſſant n'a que le rang & les exploits de ſes ayeux, pour juſtifier ſon orgueilleuſe oiſiveté; le Monarque s'écrie, & le peuple répéte en chœur : *Qu'on le mene au Vannier.*

A Madame TOCQUÉ, (*) *qui demandoit à M. D. L. P... un Exemplaire de* Tom Jones, *ou l'*Enfant trouvé, *pour M.* PIRON.

C'eſt *Piron* qui deſire, & *Tocqué* qui demande,
Pour ſon ami l'*Enfant trouvé*?...
C'eſt bien pour mon Anglois un bonheur achevé,
Car *Vénus* embellit la plus légere offrande!
Mais ſi mon libertin trouve grace à leurs yeux;
Ce bonheur pour lui, quoique extrême,
Sera bien moins délicieux,
Que le plaiſir que j'en aurai moi-même.

ACTE DE JUSTICE.

Piron, dis-tu, penſe à l'Académie?...
Eh bien, tant mieux; j'y penſe auſſi.—

(*) Femme du célebre Peintre.

Quoi! ton aîné, ton maître, ton ami ?
Quoi! ce *Piron*, dont la Muse applaudie,
Toujours fidelle à cet aimable Auteur,
Jamais encor n'assoupit le Lecteur;
Tu le voudrois, au sommet du Parnasse,
Précéder? — Oui; pour lui céder...

La Place.

LA RÉSIGNATION.

Billet allégorique, à M. l'Abbé Ch***.

J'ai perdu mon amant (disoit un jour, *Clarice.*)
Je l'ai perdu! l'espoir me flatte en vain.
J'ai dû sa conquête au caprice,
Et son inconstance au dédain.
Mais dois-je le blâmer, ou me rendre justice?...
Pour m'assurer de ses soins assidus,
Qu'avois-je? Un cœur... Oui, mais un cœur novice,
Peu de beauté, point d'artifice,
Beaucoup d'amour, & rien de plus!
Il aime ailleurs; il trouve mieux, sans doute;

Tout me le dit!... Eh bien, quoiqu'il
m'en coûte,
Etouffons des soupirs que je dois lui cacher;
La plainte, rarement, nous ramene un volage.
S'il a raison, il nous fuit davantage.
S'il a tort... Pourquoi le fâcher?

Volage Abbé, si ce système,
Peut s'appliquer à l'amitié;
Verras-tu, sans quelque pitié,
Que ton ami pense de même?

A deux envieux de la valeur & des talens du feu Capitaine Thurot.

Vous, dont notre crédulité
Epargna trop long-temps l'oisive vanité;
Qui, jaloux de *Thurot*, & blessés de sa
gloire,
Osez, après sa mort, obscurcir sa mémoire!
Pourquoi vous prévaloir de vos titres
altiers,
S'il fut digne, en effet, du sang qui vous
fit naître?...

Allez vieillir, en paix, dans vos triſtes
foyers;
Et ſans vous avilir, en rongeant ſes lau-
riers;
Pour fronder un Héros, allez apprendre
à l'être.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE VI.

Fielding m'a toujours fait trop de plaisir, soit en lisant ses ouvrages, soit en tâchant d'imiter en François son *Tom Jones*, & cet Auteur, vraiment original, me sera toujours trop cher, pour que je puisse n'être pas sensible à la belle édition que Myladi vient de m'en envoyer. Je crois même ne pouvoir mieux le lui prouver, ni me rendre plus digne des observations qu'elle me promet sur ce qui compose les dernieres lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire, qu'en prenant assez sur ma paresse & sur mes travaux actuels, pour lui faire encore hommage de celle-ci. C'est du moins, autant qu'il est en moi, lui marquer ma reconnoissance, le desir que j'ai de l'amuser, & celui de profiter d'autant plus des observations que j'aimerai bien sincérement à devoir à la sûreté & à la délicatesse de son goût.

Graces au Mercure de France !

HISTORIETTE.

Deux Freres, qui vivoient en Province & qui s'aimoient beaucoup, avoient logé long-temps enſemble avec leurs femmes, qui ne s'aimoient guères. Tous les deux s'appelloient *Gaſpard* ; & pour les diſtinguer, on appelloit l'aîné le *Philoſophe* : non pas qu'il le fût en effet, mais parce qu'il en avoit l'air. Chacun d'eux n'avoit qu'un enfant, *Gaſpard* un fils, & le *Philoſophe* une fille. Le cadet, après avoir très-bien ſervi pendant la guerre de 1688, & avoir long-temps deſiré le gouvernement d'une petite Citadelle, étoit enfin parvenu à l'obtenir ; & ſa ſeule peine, en allant en prendre poſſeſſion, avoit été de ſe voir obligé de ſe ſéparer de ſon frere.

Cet événement avoit produit un effet bien différent ſur ſon fils & ſur ſa niece, dont l'un avoit dix ans, l'autre ſept, qui ne s'étoient jamais quittés, ſe voyoient à

tous les inſtans, s'aimoient, non avec paſſion, (le ſeul bien qui manque à cet âge) mais avec une naïveté auſſi charmante que l'étoit leur figure. Ils n'avoient connu la douleur qu'au moment qui les avoit ſéparés, & leurs adieux avoient ſi bien attendris tous les amis de la maiſon, que M. *le Gouverneur*, malgré l'ivreſſe de ſa nouvelle dignité, en avoit même été touché. Il faut cependant avouer, qu'après huit ans d'abſence, un ſentiment d'abord ſi vif s'étoit tellement affoibli, chez les jeunes gens, que le ſouvenir ſeul, lorſque le hazard le rappelloit à leur eſprit, en plaiſoit encore à leur cœur.

Pendant ce temps, la fille du *Philoſophe*, que nous appellerons *Sophie*, avoit acquis tout ce que la nature & l'art ont jamais réuni d'attraits, de grâces & de talens, à la beauté la plus frappante. Sa fortune, d'ailleurs, devoit être conſidérable; & ſon pere, à qui le Gouverneur & ſon fils, malgré l'abſence & l'éloignement, n'avoient pas ceſſés d'être chers, avoit toujours marqué quelque deſirs de marier *Sophie* à ſon neveu. Mais l'antipatie de ſon

épouſe pour ſa belle ſœur, en avoit écarté l'idée.

A force de ſe tourmenter pour trouver à ſa fille un parti qui convînt mieux à ſon ambition, la dame enfin crut l'avoir rencontré dans le fils de la Baronne d'*Ornac*, qui habitoit un vieux château, à quelques lieues de la Ville où demeuroit Mr. *Gaſpard*.

Cette Baronne, dont les affaires n'étoient pas autant arrangées que le croyoit la mere de *Sophie*, n'avoit eu garde de ſe refuſer aux avances de cette Dame; & pour parer aux informations que pourroit faire le mari, lui remit, un jour, des papiers, ſur leſquels elle le prioit de vouloir bien lui dire ſon avis.

Mr. *Gaſpard* trouva dans ces papiers, que d'une branche de la maiſon d'*Ornac*, établie, depuis deux ſiecles, dans le Comté de *Foix*, il ne reſtoit qu'un vieillard de quatre-vingts ans, jadis mortellement brouillé avec le feu Baron d'*Ornac*; mais dont les terres, très-titrées, au défaut d'enfans mâles, étoient ſubſtituées à ce Baron & à ſon fils. On ſent qu'après s'être aſſuré de l'authenticité de ces actes,

le *Philoſophe* ne déſapprouva plus un mariage ſi avantageux pour ſa fille, & qu'on ne tarda pas long-temps à voir arriver le fils de la Baronne.

Sophie, qui ne le trouvoit point aimable, & qui n'avoit pas tort, avoit cependant ſi fort à ſouffrir du caractere de ſa mere, & entendoit ſi ſouvent répéter combien elle ſeroit heureuſe avec un homme de ce rang & de cette opulence, que ſans l'aimer ni le haïr, elle étoit diſpoſée à céder aux vœux du Baron. On choiſit même, pour la nôce, une maiſon de campagne, aſſez jolie, qu'avoit Mr. *Gaſpard*, où l'on ſe rendit huit jours auparavant, & où tous les conviés ſe livroient à la joie, excepté le Baron, qui paſſoit régulièrement cinq à ſix heures dans ſa chambre. La géométrie, (diſoit ſa mere) étoit ſa paſſion la plus chérie; il excelloit également dans la muſique, & il falloit bien paſſer quelque choſe à un jeune Seigneur que les ſciences ne pouvoient que rendre plus utile à l'Etat & plus reſpectable pour ſes égaux, ſans pourtant qu'il en fût moins aimable!

Cependant le jeune *Gaſpard*, le fils du

Gouverneur, achevoit à Paris ſes exercices, & s'y amuſoit beaucoup.

Le pere de *Sophie* qui, (ainſi que nous l'avons déja dit) conſervoit un foible pour lui, deſira qu'il fût de la nôce; & ſon épouſe y conſentit d'autant plus aiſément, que les parens de ce jeune homme, piqués de ce qu'on leur avoit fait un myſtere de ce mariage, avoient mandés que l'état de leur ſanté ne leur permettoit pas de s'y rendre.

Le neveu fut donc mandé ſeul, & arriva chez ſon oncle, au moment où ſa tante l'attendoit le moins.

La joie des domeſtiques, qui pour la plupart l'avoient connus dans ſon jeune âge, annonça dans l'inſtant ſon arrivée; & l'air de bonté qui brilloit dans ſes yeux, joint aux grâces de ſa figure, leur faiſoit regretter que ce ne fut pas lui qui dût être leur jeune maître.

Madame *Gaſpard* ne le reconnut pas d'abord. Ce fut le *Philoſophe*, qui le premier s'écria: ah, Ciel! c'eſt mon neveu... *Sophie* étoit immobile d'étonnement; & le jeune homme, en s'approchant d'elle, après avoir embraſſé les *grands-parens*,

fut tellement frappé de ſa beauté, qu'à peine oſa-t il l'embraſſer auſſi. Il ſe remit pourtant, à la faveur des queſtions multipliées de Madame *Gaſpard* & de la Baronne, ſur les nouvelles de Paris, ſur les aventures du jour, ainſi que ſur les ſpectacles & les modes les plus courues.

Le jeune *Gaſpard* s'exprimoit avec une facilité & une élégance qu'on ſentoit, mais dont on ne s'appercevoit qu'à peine, tant elle lui étoit naturelle. Vivement frappé par les objets, il les peignoit de même; toujours occupé des perſonnes, jamais de lui, ne ſongeant à plaire que parce que les autres lui plaiſoient; animé dans ſon action, dans ſon air, dans l'expreſſion de ſes idées, il avoit ce genre d'étourderie ſi rare & ſi aimable, dans laquelle il n'entre ni fatuité ni ſottiſe, qui n'eſt que le feu de l'eſprit & de l'âge, l'effet d'un caractere ſimple & facile, d'un cœur ſenſible & d'une gaieté vraie. Sa figure n'étoit pas moins ſéduiſante que ſes propos: il avoit l'air frais, des couleurs vives, une phyſionomie heureuſe, tout le brillant de la jeuneſſe & une taille agréable, quoique moins haute que celle de M. le Baron.

Dans un inſtant de la converſation, où il ne s'étoit point trouvé d'accord avec ce Gentilhomme ſur je ne ſais quel fait: voilà mon garant, dit-il, en lui montrant le *Mercure* du mois, qui prouvoit ce qu'il avançoit. Mais Mr. le Baron, loin de ſe tenir pour battu, & en citant ſon *la Bruyere*, traita cet Ouvrage périodique avec le plus profond mépris.

Pardon, Monſieur! (s'écria le jeune homme, avec une vivacité charmante) Je défendrai, contre vous, le *Mercure*, dont je connois pourtant tous les défauts; mais qui m'inſtruit, que j'aime & qui, preſque toujours, eſt auſſi amuſant que varié.

Le Baron ne repliqua, qu'avec un air de ſupériorité qui déplut au jeune homme; & *Gaſpard* ne s'en conſola qu'en regardant *Sophie* aſſez tendrement pour déplaire à Madame *Gaſpard*, déja piquée du peu de déférence qu'il avoit pour les ſentimens de Mr. le Baron.

Cependant le neveu feuilletoit toujours ſon *Mercure*; & en jettant les yeux ſur l'article des Sciences: oh, Mr. le Baron! (s'écria-t-il) voici cependant du ſolide,

& de quoi vous raccommoder avec cet Ouvrage frivole.... Ce n'eſt pas moins qu'un problême d'algébre.

D'algébre! [s'écria la Baronne] de l'algébre dans un *Mercure?*... C'eſt juſtement ce qu'il faut à mon fils.

Ah ! Monſieur eſt algébriſte ; (interrompit *Gaſpard*) je ne m'en étois point douté.

Et vous l'êtes, apparemment? (dit, en ricannant, la Baronne) — Non ; mais je m'en occupe quelquefois.

Vous? (dit la tante, en hauſſant les épaules) Oh, oui!... Vous m'en avez tout l'air. — Perſonne, au moins, ici, n'en diſputera le titre à mon oncle ; & je le prens pour juge du défi que je propoſe à Mr. le Baron. Allons, Monſieur, travaillons tous les deux, devant ces Dames, à réſoudre le problême dont il s'agit.

Sophie, qui juſques-là n'avoit rien dit, prit alors la parole, offrit de le copier, fit apporter deux petites tables, les plaça chacune dans un coin de l'appartement, monta chez elle, & reparut quelques inſtans après avec le livre & la copie qu'elle en avoit tiré.

Les deux rivaux s'approcherent alors ; le Baron, de l'air le plus indifférent ; *Gaſpard*, les yeux baiſſés, & craignant de n'avoir pour travailler, que le livre & non pas l'écriture de *Sophie* qui, dès lors, avoit fait les plus grands progrès ſur ſon cœur.

Sophie héſita un inſtant, & cette incertitude ajoutoit un nouveau prix au choix qu'elle alloit faire. Elle préſenta très-poliment le livre au Baron, & remit la copie à *Gaſpard*, ſans lui rien dire, & preſque ſans le regarder.

Rempli d'eſpérance & de joie, il courut s'établir dans un coin ; le Baron en fit de même, lut & relut le problême, appuya ſa main ſur ſon front, joua la rêverie ; puis, tout-à-coup, ſe récria contre les fautes d'impreſſion, qui rendoient [diſoit-il] le problême indéchiffrable.

Eh bien, je ſuis moins malheureux (dit, en riant, *Gaſpard*.] Ma couſine, probablement, poſſede à fond l'algébre ; car, à la faveur de ſa copie, voilà notre problême réſolu.

Le Baron, un peu humilié, ſe rejetta ſur les diſtractions qu'avoit excitées dans ſon eſprit la compagnie ; & la Baronne,

en prenant le *Mercure*, & après y avoir cherché l'air noté, préſenta le livre à ſon fils, dans l'eſpérance que la muſique le conſoleroit du petit chagrin que lui avoit occaſionné l'algébre. Mais le Baron trouva l'air auſſi plat que mal fait, & rejetta le livre avec dédain.

Gaſpard, qui ſavoit la muſique, & ne s'en eſtimoit pas davantage, le ramaſſa, chanta l'air avec la voix la plus brillante, & déplut cependant à tout le monde, excepté à ſa couſine.

La converſation tomba enſuite ſur les vers. On eſt un peu prévenu, (dit-il) contre ceux du *Mercure*, & je ne prétends pas que ce ſoit toujours ſans raiſon. La complaiſance, la diſette, la néceſſité de remplir ſeize fois par an cet article, ont ſouvent forcé les auteurs de ce Journal d'être moins rigoureux ſur le choix des piéces. Je pourrois cependant...

Ici, la Baronne ennuyée d'une converſation où ſon cher fils ne brilloit pas, la rompit par un *à propos*, qui rappelloit à Madame *Gaſpard*, qu'à l'arrivée de ſon neveu, on diſcutoit un article important du contrat de mariage de *Sophie* & du Baron,

ron. Le jeune *Gaſpard* ſortit alors, le cœur oppreſſé de triſteſſe, & monta dans l'appartement qui lui étoit deſtiné.

Mais quel fut l'étonnement de la compagnie! lorſqu'un quart d'heure après, on le vit rentrer avec vivacité dans le ſallon...

Madame! (s'écria-t-il, en parlant à ſa tante) ne m'avez-vous pas dit, dans le moment, que le vieux Vicomte d'*Ornac*, ſe trouvoit ſans enfans? Aſſurément, (dit Madame *Gaſpard*) & c'eſt un fait qui ne ſauroit être douteux.

Eh bien, [pourſuivit le jeune homme] jettez les yeux ſur cet article du *Mercure*, où vous verrez qu'on lui donne un fils, qu'il marie à la Comteſſe de *Morſan*.

Un fils? [s'écria, en pâliſſant, la Baronne] Ah, Monſieur! donnez-moi le livre, & tâchons d'éclaircir cette énigme...

Mais, par malheur, le fait n'étoit que trop réel & trop bien circonſtancié. L'ancienne brouillerie de famille, & la mort des deux fils aînés du vieux d'*Ornac*, tués à la bataille de *Nerwinde*, étoient également vrais. Mais la Baronne, ou ignoroit, ou avoit feint d'ignorer que le vieillard, amoureux de ſa poſtérité, s'étoit remarié, & que

c'étoit un fils du ſecond lit dont le mariage ſe trouvoit annoncé dans le *Mercure*.

Furieuſe d'avoir été trompée, la mere de *Sophie* ne voulut plus rien entendre. La Baronne & Monſieur ſon fils prirent congé, dès le ſoir même; & l'heureux *Gaſpard* devint bientôt après l'époux de ſa charmante couſine. Un inſtant leur avoit rendu tout l'amour qu'ils avoient eu ci-devant l'un pour l'autre; & l'on prétend même encore, dans le pays, que chaque fois que le mari ſe rappelloit l'excès de ſon bonheur, il s'écrioit du ton le plus paſſionné : *Grâces au Mercure de France!*

A S. A. S. Monſeigneur le Prince CHARLES DE LORRAINE, *Grand Écuyer de France, &c.*

Prince, cent fois digne de l'être,
Quand même un aveugle deſtin
Dans un rang plus bas t'eût fait naître;
Permets, qu'en ſon ſtyle badin,
Une Muſe timide & vive,
T'adreſſe une Epître plaintive!

Ce mot te ſurprend, je le crois,
Et ces plaintes-ci ſont peut-être,
Les premieres que tu reçois
De quiconque sût te connoître?
Tant mieux! ceci doit m'excuſer.
Muſe, tu n'as plus rien à craindre :
S'il faut des titres pour ſe plaindre,
Il m'en fournit un pour l'oſer?...
Peins-lui donc, avec confiance,
Les tranſports que fit éclater
La plus vive reconnoiſſance,
Depuis qu'il a ſû me flater
De la précieuſe eſpérance,
De daigner un jour t'écouter.
Peins-lui bien mon impatience,
Mes craintes, mes vœux, mon ennui;
Mais cache bien ma défiance,
De me croire oublié de lui!
Dis plutôt, que de ſa promeſſe
J'euſſe plutôt vû les effets,
Si la vertu qui l'intéreſſe
Pour de bien plus dignes objets,
N'avoit craint, par délicateſſe,
De retarder d'autres bienfaits.
Dis-lui, ſur-tout, que le Parnaſſe,
A de vrais droits ſur ſon loiſir;
Qu'en vain j'y poſtule une place,
S'il ne daigne me la choiſir.

Que jamais le tragique Drame, (*)
Dont ma jeuneſſe ourdit la trame,
Plus par inſtinct que par ſavoir,
Au grand jour ne ſe ſera voir,
S'il n'eſt muni de ſon ſuffrage,
Et ſi je n'ai ſon goût pour gage
Du ſuccès qui fait mon eſpoir.
Ajoute enfin, que pour t'entendre,
Quelques quarts d'heure ſuffiront,
Et que de ces inſtans naîtront
D'éternelles graces à rendre.

A M. le Maréchal DE RICHELIEU, (*qui revenoit vainqueur de* Mahon) *à la fin de la premiere repréſentation de la Tragédie d'*Adéle de Ponthieu, *qui n'avoit pû être jouée que par ſes ordres.* (**)

Ton oncle conquit *la Rochelle*,
Combla les arts de bienfaits éclatans.

(*) Véniſe ſauvée.

(**) En ſa qualité de *Premier Gentilhomme de la Chambre*. Il eſt vrai que les Comédiens & ſur-tout l'un d'eux, ne l'ont point pardonné, à l'Auteur quoique la Piece ait réuſſi.

Digne héritier de ſes rares talens,
Tu pris *Minorque*... & fis jouer *Adèle!*

LE DOUBLE MAL-ENTENDU,

CONTE.

Veux-tu cent francs de ce tableau?
S'écrioit l'amateur *Nériſe*.
Ah! dit le Peintre, avec ſurpriſe,
Cent francs!... je conviens qu'il eſt beau.
Reprend l'autre: en veux-tu le double?.
L'argent comptant peut tout ſur nous,
Dit l'Artiſte, en cachant ſon trouble:
Tenez, Monſieur... il eſt à vous.

De trop ou trop peu de paroles,
L'effet peut devenir fatal.
Le tableau valoit deux piſtoles;
Mais tous les deux s'entendoient mal.

COUPLETS *à Mlle.* CLAIRON, *célebre Actrice de la Comédie Françoise; avec deux bouteilles de vin* du Cap, *que l'on avoit envoyées, Pour Bouquet, à l'Auteur.*

Air : *du Cap de Bonne-Espérance.*

Bacchus, à ſon *Erigonne*,
Dit, en riant, l'autre jour:
Je voudrois remplir ta tonne,
D'un vin choiſi par l'Amour.
Endormi, ſous une treille,
A ces mots l'Amour s'éveille,
Et de ſon flambeau, ſoudain,
Fit mûrîr ce jus divin.

Mais l'Amour crie & tempête...
Ce Dieu, jaloux de ſes dons,
Eſt fâché que pour ma fête,
Silene en prît deux flacons.
Amour, calme ta colere,

Je vais les rendre à ta mere!...
Non, dit-il, point de pardon,
Ou fais-les boire à *Clairon.*

ABDALLAH ET BALSORA.

CONTE ORIENTAL,

Tiré d'un Manuscrit Persan.

Le nom d'*Hélim* est, depuis très-long-temps, fameux dans l'Asie; les Persans l'appellent encore aujourd'hui, *Hélim, le grand Médecin.*

Alnareschin, Roi de Perse, sous lequel il vivoit, étoit le plus redoutable tyran qui regna jamais dans ces Contrées. Timide, soupçonneux, dès-là cruel, l'ombre même de la jalousie avoit suffi pour lui faire immoler, au moins, trente de ses femmes & presque autant de ses enfans. Las enfin d'avoir épuisé sa cruauté sur sa propre famille, il fit un jour appeller *Hélim* & lui parla ainsi:

J'ai depuis long-temps admiré ta sagesse, & je veux te prouver toute la confiance

qu'elle m'inſpire. Il ne me reſte que deux fils, qui tous les deux ſont dans l'enfance. Mon deſſein eſt que tu les emmenes chez toi, & que tu les éleves comme ſi tu étois leur pere : c'eſt-à-dire, dans la ſimplicité convenable aux enfans d'un Philoſophe, plus amoureux de la ſcience & des mœurs qui forment le bon citoyen, que des frêles grandeurs de ce bas monde. Je crois ce ſeul moyen capable de prévenir, pendant le reſte de mes jours, les vœux ambitieux que pourroient former mes enfans.

Ta volonté, [lui dit *Hélim*, en frappant la terre de ſon front] eſt une loi pour ton eſclave.

Il emmena les deux Princes chez lui, & n'eut d'autre ſoin que celui de les élever dans l'étude des ſciences & de la vertu. Ils aimoient & reſpectoient *Hélim*, comme leur pere; & leurs progrès furent ſi rapides, que dès l'âge de vingt ans, toute la littérature & les connoiſſances de l'Orient leur étoient devenues familieres.

L'aîné s'appelloit *Ibrahim*, le plus jeune *Abdallah*; & l'amitié qui les uniſſoit étoit ſi tendre, que l'on dit encore aujourd'hui,

en parlant de deux vrais amis : ils ſont unis comme *Ibrahim* & *Abdallah*.

Hélim n'avoit d'autre enfant qu'une fille, dont l'ame étoit auſſi belle que le corps. L'éducation qu'il lui avoit donnée, la rendoit la perſonne la plus accomplie de ſon ſiécle; & les Princes converſoient ſi ſouvent avec elle, qu'*Abdallah* l'aima bientôt au point qu'il croyoit ne pas vivre lorſqu'il étoit abſent de ſa chere *Balſora*.

Le bruit que faiſoit ſa beauté étoit tellement répandu qu'il parvint bientôt aux oreilles du Roi, qui, ſous prétexte d'une viſite aux Princes ſes fils, n'eut pas de peine à ſatisfaire la curioſité que lui inſpiroit cette jeune merveille.

La vivacité des ſentimens qu'il conçut pour elle fut ſi vive & ſi ſubite que, dès le lendemain, il fit appeller *Hélim*, lui dit qu'il vouloit récompenſer ſes fideles ſervices, & qu'en conſéquence il avoit réſolu d'élever ſa fille au trône. *Hélim*, trop inſtruit du ſort funeſte des premieres épouſes d'*Alnareſchin*, & à qui les ſentimens d'*Abdallah*, pour ſa fille, n'étoient pas abſolument inconnus: Puiſſe le ciel, (s'écria-t-il) ne pas permettre que l'auguſte

ſang des *Califes* s'aviliſe au point de s'unir à celui d'un Médecin, déja trop honoré d'être l'eſclave d'un tel Maître !

Mais le Monarque étoit trop amoureux, pour que rien pût le retenir. *Balſora* lui fut amenée, & parut à ſes yeux comme l'une des Vierges du Paradis de ſon Prophète. Cependant cette aimable fille, trop foible pour les différens ſentimens dont elle étoit ſaiſie, tomba tout-à-coup aux pieds de ce Prince, & ſe trouva mal, au point de faire craindre pour ſes jours.

Hélim, alors, voulut en vain retenir ſa douleur. Après l'avoir fait revenir de ſa défaillance, il repréſenta au Monarque, qu'un honneur, ſi peu attendu, étoit trop grand pour que *Balſora* pût tout-à-coup en ſoutenir l'éclat. Mais que s'il daignoit lui permettre de la remener chez lui, il ſe chargeoit de la préparer, par degré, à ſe rendre digne de tant de graces.

Balſora, de retour chez ſon pere, & livrée toute entiere à la douleur d'avoir bientôt à pleurer ſon cher *Abdallah*, tomba effectivement malade.

Alnareſchin envoyoit couriers ſur cou-

riers ſavoir de ſes nouvelles, & malheur à ceux qui n'en rapportoient que d'affligeantes! Ses inquiétudes redoublerent même de façon, qu'*Hélim* tremblant également du ſort qui menaçoit ſa fille, ſoit que les progrès de la maladie continuaſſent, ſoit qu'il parvînt à lui rendre la ſanté; n'entrevit plus d'autre reſſource que celle de la diſpoſer à prendre une potion, dont l'effet devoit être de la faire croire morte pendant quelques heures, & d'aller, avec tous les dehors d'un pere affligé, faire part à ſon Roi de ce funeſte événement.

Ce prince, qui ne permettoit guères aux ſentimens d'humanité d'affecter trop ſon ame, ſe conſola bientôt de cette perte; & ſa vanité ſeule l'engagea à dire au Médecin, que puiſque *Balſora* avoit été deſtinée à l'honneur de partager ſon lit, ſon intention étoit qu'elle fût inhumée au *Palais noir*, parmi celles de ſes femmes qui depuis peu l'avoient précédée.

Cependant *Abdallah*, à qui l'on n'avoit pû cacher l'amour du Roi pour *Balſora*, ni la réſolution que ce Monarque avoit priſe de l'épouſer, n'en avoit pas été moins affligé qu'elle; & les effets de ſa douleur

menaçoient d'être si fâcheux, sur-tout lorsqu'il apprit que son amante n'étoit plus; que le bon Médecin, quelques jours après la prétendue mort de sa fille, crut ne pouvoir sauver le jeune Prince, qu'en lui donnant la même potion que *Balsora* avoit prise.

Il est d'usage, en Perse, de porter sans pompe & pendant la nuit, les corps de la famille du Souverain, dans les tombeaux du *Palais noir*; & c'est toujours au premier Médecin qu'est confié le gouvernement de ce Palais, éclairé nuit & jour par deux cens lampes les plus riches, & gardé par cent négres chargés d'en défendre l'entrée à tout autre qu'au Gouverneur.

Hélim, après y avoir fait porter le corps de sa fille, & l'avoir rappellée à la vie, fit transporter au même endroit celui du jeune Prince; & chargea *Balsora* d'être attentive au moment où la potion qu'avoit prise *Abdallah*, cesseroit de le tenir endormi.

Abdallah n'avoit point été prévenu des desseins secrets du Médecin... Que l'on se peigne sa surprise & tous les transports de sa joie, au premier instant de son réveil!

il ſe croyoit dans le ſéjour des Bienheureux, & ne voyoit dans *Balſora*, qu'une amante empreſſée de ſe réunir à l'objet de toute ſa tendreſſe.

Cette aimable fille ne tarda pas à lui apprendre en quels lieux ils étoient; & ces lieux mêmes, malgré toute l'horreur qu'ils devoient naturellement inſpirer à deux perſonnes de cet âge, leur parurent alors mille fois plus délicieux que ce ſéduiſant Paradis, où *Mahomet* promet tant de félicités aux vrais *Croyans*.

Hélim, que l'on ſuppoſoit occupé de l'embaumement des deux corps, les alloit voir très-fréquemment; & ſa plus grande inquiétude étoit de ne ſavoir comment les retirer d'un aſyle ſi bien gardé.

Il ſe rappella enfin, que le premier jour de la pleine lune du mois *Tirpa*, (*) étoit ſur le point d'arriver. C'eſt une tradition reçue chez les Perſans, que les ames de ceux de la famille Royale qui ont trouvé grace devant le Prophete, ſortent ce jour même du tombeau par la porte d'Orient

(*) *Le mois de Juin.*

du *Palais noir*, pour aller occuper leur place en Paradis. *Hélim*, en conséquence, après avoir tout disposé pour cette nuit, revêtit chacun des deux amans des robes les plus éclatantes, & répandit abondamment sur eux les plus précieux parfums d'Arabie.

Toutes ces dispositions faites, & au moment où la pleine lune commençoit à briller sur le *Palais noir; Hélim* ouvrit sans bruit la porte d'Orient, & la referma de même, dès que les deux amans furent sortis.

A cette apparition, que la lune rendoit d'autant plus brillante; à l'odeur des parfums, qu'exhaloient les deux prétendus phantômes; les négres, postés à quelques pas de là, tomberent la face contre terre, ne se releverent que lorsqu'ils ne furent plus à portée de voir le chemin que les deux amans avoient pris, & raconterent & affirmerent le lendemain ce qu'ils avoient vû. Mais ce récit ne fut regardé par le Roi même, que comme un compliment d'usage, tant pour les morts, que pour les survivans de sa race.

Hélim se hâta de rejoindre les jeunes amans au rendez-vous qu'il leur avoit

donné, & les conduisit à une de ses maisons de campagne, sur le mont *Khacan*, & dont l'air étoit si pur, que le Roi, qui ci-devant s'en étoit bien trouvé, en avoit fait présent au Médecin.

Toujours bien plus amans qu'époux, (car ils étoient devenus tels) le jeune couple y vivoit heureux, depuis dix ans; lorsque le Roi mourut, & qu'*Ibrahim*, qui, après la prétendue mort de son frere, avoit été rappellé à la Cour, monta sur le trône de Perse.

Hélim, alors, ne chercha plus que le moment d'instruire le nouveau Roi d'un événement propre à combler de joie un Prince, dont les sentimens généreux lui étoient connus; & le hazard ne tarda pas à lui en procurer l'occasion.

Ibrahim, après une chasse pénible, séparé de sa suite, accablé de fatigue, & mourant de soif, étant un jour près de *Khacan*, & enchanté de la beauté du lieu, se détermina à aller demander quelques rafraîchissemens à la maison qu'il voyoit au haut de la montagne.

Hélim, qui s'y trouvoit alors, se hâta de voler à sa rencontre, le reçut comme

on peut le préſumer; & le Monarque, à qui les fruits & les différens vins qu'on lui ſervit, parurent plus délicieux que les ſiens propres, ne lui en témoigna pas moins ſon étonnement que ſa ſatisfaction.

C'eſt pourtant le moindre régal, [lui dit *Hélim*] que j'imagine pouvoir, dans ces beaux lieux, offrir à mon maître.... Approchez.... venez, mes enfans! (s'écria-t-il) venez montrer à votre Souverain deux amis qu'il a regrettés, & dont la vue ineſpérée ne peut ſurprendre qu'agréablement un cœur tel que le ſien!...

A ces mots, une porte, qui s'ouvrit, tout-à-coup, offrit aux regards du Monarque étonné, deux perſonnes qui tomberent à ſes pieds, en les mouillant de larmes.

Ah, Ciel! (s'écria-t-il, en les reconnoiſſant tous deux) C'eſt mon frere! c'eſt mon cher *Abdallah*! c'eſt la fille d'*Hélim*! c'eſt la charmante *Balſora*, qui ſortent du tombeau pour me conſoler de leur perte.

Un torrent de larmes inondoit le viſage du Monarque & de nos deux époux; les ſpectateurs, auſſi attendris qu'eux, étoient également muets; & les tranſports des deux freres, ainſi que ceux de *Bal-*

ſora, en préſentant le ſpectacle le plus raviſſant pour *Hélim*, peignoient les divers mouvemens dont leurs cœurs étoient agités.

Hélim enfin termina cette ſcene intéreſſante, en racontant à *Ibrahim* toute l'hiſtoire des deux amans, ainſi que les raiſons qu'il avoit eues de la tenir ſecrette. Le Monarque vouloit partager avec eux ſon Empire; mais, trop ſatisfaits de leur ſort, ils le ſupplierent uniquement de les laiſſer paiſibles poſſeſſeurs de leur montagne, dont ils firent un ſi délicieux ſéjour, qu'on l'appelle encore actuellement, *le jardin de la Perſe*.

Ibrahim, après un regne, auſſi long qu'heureux, étant mort ſans poſtérité, eut pour ſucceſſeur *Abdallah*, fils d'*Abdallah* & de *Balſora*; & c'eſt ce même Prince, qui, ci-après, fixa la réſidence impériale ſur le mont *Khacan*, où l'on admire encore maintenant le Palais favori des Rois de Perſe.

FRÉDÉGONDE ET LANDRI,

ROMANCE HISTORIQUE,

*A Mad. M***.*

Notée N°. IV.

Objet de mes amours,
Vous dont je tiens ma gloire!
Vous, que j'aimai toujours,
Ecoutez cette hiſtoire.
C'eſt celle d'une Reine,
Galante comme vous;
Mais par trop inhumaine,
Envers ſon noble époux.

Chilpéric (*) étoit Roi,
Jeune & plein de vaillance.
L'honneur étoit ſa loi,
Car il regnoit en France.
Sa femme *Frédégonde*,

(*) Il regnoit en 570. Voyez *Mezerai* & les autres Hiſtoriens.

Seul objet de ſes feux,
Etoit l'amour du monde....
Ils étoient trop heureux!

Cet époux ſi chéri,
(Tant que l'aima la belle)
Avoit un favori,
Qu'il avoit cru fidelle.
Mais, épris de la Reine;
Sans remords, ſans effroi,
Il oublia, ſans peine,
Ce qu'il devoit au Roi.

Landri, (c'étoit ſon nom)
Galant, plein de ſoupleſſe,
De plaire avoit le don;
Il plut à ſa maîtreſſe.
Non pas, qu'à la volage
Il parût plus charmant,
Que l'époux qu'elle outrage:
Mais c'étoit un amant.

Au comble de ſes vœux,
Ce couple téméraire,

Couvrit long-temps ſes feux
Des voiles du myſtère.
Le Roi, ſans rien apprendre
De leurs doux paſſe-temps,
N'en étoit pas moins tendre.
Tous trois étoient contens.

Les plaiſirs des amans,
Quoique trop peu durables,
N'en ſont pas moins charmans,
Sur-tout pour les coupables!..
Couple perfide, ſonge
Que ce riant ſommeil,
Ne te peint qu'un menſonge:
Tremble pour le réveil!

Le Prince, au point du jour,
Sans prévoir ſa diſgrace,
S'arrachoit à l'amour,
Pour voler à la chaſſe.
Que d'aſtuce en ce monde!
Comme on trompe les grands!..
Pour voir ſa *Frédégonde*,
Landri prenoit ce temps.

Un matin, que le Roi,
Dans la saison nouvelle,
Chassoit, en grand-arroi:
C'étoit auprès de *Chelle.* (*)
Tout-à-coup, dans la plaine,
Le Ciel se fond en eau...
Le Roi, quoique avec peine,
Regagne le château.

Seul, & d'un pas discret,
(Pour surprendre sa femme)
Par un detour secret,
Le voilà chez la Dame.
Là, d'une main badine,
La frappant sur le dos;
Il veut qu'elle devine,
Qui trouble son repos.

La Reine s'éveilla...
„ Quoi! cher *Landri*, (dit-elle)

(*) *Alors Maison Royale.*

„ Eſt-ce comme cela,
„ Qu'on attaque une belle?...
A ce propos, le Sire,
Frappé, ſaiſi d'horreur,
Bruſquement ſe retire,
La rage dans le cœur.

Landri vient... „ Sauvons-nous!
[Dit, en tremblant, la Reine.]
„ J'ai pris le Roi pour vous;
„ Notre perte eſt certaine.—
Je vous entends, Madame;
Les pleurs ſont ſuperflus:
Vous connoîtrez ma flâme...
Il part... Le Roi n'eſt plus!

MORALITÉ.

Belles, qui fréquentez
Les routes de *Cythère*,
Femmes, qui m'écoutez,
Apprenez à vous taire.
Souvent un cœur trop tendre,
Trahit bien des ſecrets.
A qui vient vous ſurprendre,
Ne répondez jamais.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE VII.

JE ſerois trop ingrat, ſi j'alléguois encore ma pareſſe pour me diſpenſer de donner à *Myladi* des preuves de l'obéiſſance que je lui dois, ſur-tout après les obſervations qu'elle a bien voulu m'envoyer ſur différens morceaux inſérés dans mes dernieres lettres : critiques auſſi juſtes que polies, & où je vois trop à profiter pour ne pas ſoumettre à ſon goût tout ce que je pourrai raſſembler chez moi d'ouvrages de ce genre.

Elle peut donc compter, à l'avenir, tant ſur l'exactitude intéreſſée, que ſur la docilité d'un Auteur peu jaloux, juſqu'ici, de ces productions légeres, échappées en différens temps à ſa plume, ſans autre prétention que celle d'amuſer quelquefois ou ſes amis ou lui-même; mais qui, paſſées au creuſet de l'amitié la plus éclairée, peuvent acquérir un mérite un peu moins frivole.

Sur quoi, j'entre en matiere, en ſuppliant de nouveau *Myladi*, de ne voir en

moi qu'un disciple aveuglément soumis aux instructions de son maître :

En matiere de goût, les femmes sont Docteurs.

Il est des Loix dangereuses.

ANECDOTE HISTORIQUE.

Un ancien Roi de *Crete* haïssoit si fort les ingrats, qu'il fit publier une Loi qui condamnoit à la mort quiconque, à l'avenir, seroit convaincu de l'être, à moins que l'accusateur ne demandât sa grace.

Cette Loi n'avoit point encore eu d'exécution ; lorsque le Monarque, en mourant, laissa le sceptre à son fils, jeune encore, sous l'autorité du Sénat.

Une guerre cruelle, qui duroit depuis long-temps entre les *Crétois* & les *Lesbiens*, ne pouvoit se terminer qu'au désavantage des premiers ; si la valeur & l'expérience de *Tyron*, leur Général, n'eût pas arrêté les progrès de l'ennemi.

Ce grand homme, après avoir long-temps joui de sa gloire, ainsi que de la reconnoissance

connoiſſance des *Crétois*, ne trouvoit dans leur eſprit d'autre compétiteur qu'*Amyntas*, ſon propre fils, jeune guerrier que lui même avoit élevé dans ſon camp, & dont les victoires réitérées commençoient à faire oublier celles qu'avoit remportées ſon pere.

Ce pere, tout grand homme qu'il étoit, avoit le foible de la plupart des perſonnes âgées. Il ne voyoit qu'avec une ſecrete envie, combien la gloire de ſon fils pouvoit nuire à la ſienne; lorſque ce même fils acheva d'aigrir contre lui le vieux Général.

Les *Crétois*, pour mettre fin à cette guerre, avoient raſſemblé une armée formidable; & attendu que leur Iſle étoit attaquée par deux endroits différens, ils avoient cru devoir partager également leurs forces & en confier la conduite à leurs deux Généraux; c'eſt-à-dire, au pere & au fils.

Ce dernier, après avoir détruit totalement l'armée qu'il avoit eu à combattre, étoit venu au ſecours de ſon pere, preſque abandonné par ſes troupes, avoit achevé la défaite des *Lesbiens*; & les acclamations du peuple, au retour de ſes

braves libérateurs, avoient célébré leurs ſuccès. Mais l'éclat d'un ſi beau jour fut bientôt obſcurci par un événement auſſi cruel qu'inattendu.

Par une des plus ſages & des plus anciennes loix de la *Créte*, celui qui, dans une bataille, avoit acquis le plus de gloire à ſon pays, avoit droit d'obtenir du Sénat ce qu'il demanderoit pour récompenſe; & les deux Généraux, (au grand étonnement des ſpectateurs!) ſe préſenterent en même temps au Sénat, pour exiger ce prix de leur valeur.

Je le demande à double titre, [s'écria le pere] vous le devez à mes anciens exploits; vous le devez au pere du Guerrier que j'ai formé, dont la victoire eſt mon ouvrage, & dont vous récueillez les fruits. Ce qui m'étonne, en cet inſtant, c'eſt qu'*Amyntas*, oubliant le peu qu'il ſeroit, s'il ne m'avoit pas eu pour pere, ait oſé concevoir l'idée de me diſputer un prix que j'aurois obtenu depuis long-temps, ſi j'avois été auſſi peu modeſte que lui.

C'eſt juſtement pourquoi je le demande, [interrompit le fils;] c'eſt parce que mon pere eut droit, nombre de fois, de l'ob-

tenir & qu'il ne l'a point exigé, que ce prix devient inutile à sa gloire. Cessez donc, ô mon pere! cessez de ne voir en moi qu'un ingrat, pour n'y voir qu'un jeune Guerrier, que votre expérience & votre valeur ont formé; qui confesse vous devoir tout; & se croiroit bien moins digne de vous s'il ne demandoit pas un prix qui, dans votre fils, jeune encore, ne peut servir que d'aiguillon à son courage; qui, pour tout dire enfin, au lieu d'un libérateur de la *Crête*, au lieu d'un Héros couronné par le Sénat, en donne deux à la patrie!...

Amyntas, en prononçant ces mots, étoit aux genoux de son pere, & les baignoit de larmes.

Le vieux *Tyron*, qui se croyoit offensé, n'en étoit que plus inflexible; & après avoir vû le Sénat accorder le prix à son fils, se retiroit accablé de douleur; lorsqu'*Amyntas*, en courant après lui: arrêtez! (lui dit-il) arrêtez, mon pere!... Sachez, du moins, quel est le but de mon ambition.

Crétois! [s'écria t-il, en leur montrant son pere] voici votre libérateur; voici le

vrai, le ſeul Héros de la patrie !... J'exige, pour tout prix de vous avoir ſervis ſous lui, que l'on éleve, ici même, dans le Sénat, une ſtatue d'or à mon pere.

A ces mots, la ſurpriſe & les applaudiſſemens de l'aſſemblée, éleverent juſqu'aux Cieux la générosité d'*Amyntas*; mais ne firent qu'ajouter à la jalouſie du vieux *Tyron*.

Mon fils, (dit-il, en ſortant du Sénat) eſt le Héros du jour; mes ſervices ſont oubliés; ce peuple ingrat n'a plus d'yeux que pour lui; & l'ambitieux *Amyntas*, en feignant de n'avoir agi que pour ma gloire, m'accable d'autant plus, qu'en l'emportant ſur moi, il ajoute encore à la ſienne... Adieux, cruels! Il ne me reſte plus qu'à m'éloigner, pour jamais, d'un peuple indigne de m'intéreſſer plus long-temps.

Ce ſentiment, quoique injuſte, partoit du caractere de *Tyron*, & s'imprima ſi profondément dans ſon ame, qu'en ſe retirant, dès le jour même, à ſa campagne, il fit défendre à ſon fils de s'offrir jamais à ſes yeux.

Le jeune Général, après avoir en vain tout employé pour le calmer, tomba bien-

tôt dans une mélancolie, assez profonde, pour le rendre insensible aux honneurs dont on l'accabloit chaque jour.

L'éclat, dont il brilloit, avoit pourtant assez touché la sœur du feu Roi, pour la déterminer à lui offrir sa fortune & sa main. Mais *Amyntas*, toujours occupé de sa douleur, & qui venoit d'apprendre que les biens de son pere, dès long-temps engagés pour les dépenses de la guerre, alloient être vendus, ne se détermina à céder aux offres de la Princesse, qu'autant qu'elle daigneroit se soumettre à deux conditions: c'est-à-dire, qu'elle envoyât, [sans qu'*Amyntas* même fût présumé le savoir] les sommes nécessaires pour contenter les créanciers du vieux *Tyron*, & qu'elle promît de garder, sur cette convention, le secret le plus inviolable.

Ces dons furent reçus avec plaisir, comme venant de la Princesse, qu'*Amyntas* alors épousa; mais ne furent envisagés qu'avec horreur, dès que *Tyron* vint, malheureusement, à savoir qu'il ne les devoit qu'à son fils.

Désespéré, de ce qu'il croyoit être une nouvelle humiliation, l'implacable vieillard arrive dans la Capitale, se présente

au Sénat, y fait appeller ſon fils, & demande qu'il ſoit puni, conformément à la loi que le Roi défunt leur avoit fait jurer d'exécuter dans toute ſa rigueur.

Sourd aux cris du Sénat, de ſes amis, de la nature même : Il faut m'entendre, [s'écria-t-il] ou vous rendre tous parjures!... Ce n'eſt point mon fils, c'eſt votre Héros que j'accuſe. Il fut mon fils, tant que docile à mes leçons, il fit, ſous mes drapeaux, l'apprentiſſage de la guerre ; lorſque dans les combats, j'oppoſai tant de fois mon corps aux coups qu'on lui portoit. Il fut encore mon fils, tant que mes exemples & mes leçons le pouvoient mettre en état de s'en paſſer à l'avenir, pour, par degrés, écarter ſon pere & le remplacer dès ſon vivant. Mais il ceſſa de l'être au moment qu'il eſt venu me diſputer, m'enlever, même à vos yeux, le prix de quarante ans de travaux, & de mon ſang tant de fois répandu pour vous... C'eſt un ingrat enfin qui me force à vous demander l'exécution d'une Loi, que vos ſermens ont rendue ſacrée, & qui ſemble n'avoir été faite que pour venger la na-

ture outragée dans la perſonne d'un pere & d'un Général, à qui vous devez la gloire & le ſalut de cet Empire.

Amyntas, auſſi pénétré d'horreur que fatigué d'une vie, que l'aveugle injuſtice de *Tyron* achevoit de lui rendre odieuſe, ſe ſoumit, ſans daigner ſe défendre, à l'arrêt que les Sénateurs gémiſſans vouloient, mais vainement, ſe diſpenſer de porter contre lui.

A peine étoit-il prononcé, que la Princeſſe, toute en larmes, & arrivant dans le Sénat, employa tout ce que l'éloquence du cœur a de plus énergique & de plus attendriſſant, pour réveiller dans celui de *Tyron* les ſentimens qu'il devoit à ſon fils. Mais, convaincue enfin que rien ne pouvoit l'ébranler: Eh bien, tigre! (s'écria-t-elle) il mourra, puiſque tu le veux; puiſque ſon ſang peut ſeul aſſouvir ta rage: mais c'eſt au tien à m'en venger... Sénat! j'accuſe, à mon tour, ce cruel, de la plus noire ingratitude. Sans moi, ſes biens euſſent été vendus; *Tyron* ſeroit dans la miſere; & le lâche, aujourd'hui, veut m'arracher ce que j'ai de plus cher!... Le cri-

me eſt évident, il eſt prouvé.... Sénateurs, j'invoque la Loi.

Amyntas, que ſa propre condamnation avoit rendu inébranlable, ne put entendre, ſans frémir, l'arrêt qu'on ne put ſe diſpenſer de porter contre ſon pere.

Après avoir réfléchi quelques inſtans : Madame, (dit-il, en s'adreſſant à la Princeſſe) vous me forcez, & j'en gémis, de remplir un devoir, dont rien ne peut me diſpenſer... Pardonnez donc à la néceſſité cruelle où vous me réduiſez, de vous reprocher en ces lieux les ſentimens dont vous daignâtes m'honorer. J'y réſiſtai longtemps, vous le ſavez; je ne cédai qu'autant que j'entrevis l'eſpoir, en m'uniſſant à vous, de parvenir un jour à me réunir avec mon pere; & vous jurâtes, ſolemnellement, de ne jamais révéler mon ſecret.... Cette main, cependant, d'où (diſiez-vous) dépendoit votre vie, eſt à peine unie à la vôtre, que ce fatal ſecret eſt violé; & que mon pere, en partant de ſes noirs préjugés contre un fils qu'il croyoit déja trop coupable, arrive, demande ma mort, & vous force à demander la ſienne... Ah, Madame!

n'eſt-ce pas vous, qui nous avez perdus tous deux ?

Cher époux ! tu m'ouvres les yeux, [s'écria la Princeſſe] Oui ! c'eſt mon indiſcrétion, qui me rend coupable envers toi de la plus noire ingratitude... Sénateurs ! la Loi n'excepte perſonne ; & le trépas m'eſt dû, ſi vous condamnez *Amyntas*. Heureuſe, au moins, ſi *Tyron* me peut pardonner, de ne ſurvivre point au déſeſpoir d'avoir cauſé la mort de mon époux !

Tyron, tandis qu'elle parloit, les yeux fixés ſur elle, & ſans paroître s'attendrir, la voyoit mourante à ſes pieds. Le Sénat étoit immobile, & frémiſſoit de ſe voir bientôt obligé de condamner la Princeſſe même à la mort..... Lorſqu'un grand bruit, qui partoit du dehors, attira toute l'attention de l'aſſemblée.

C'étoit *Nyris*, Grande-Prêtreſſe de la *Crète*, qui, ſuivie de douze compagnes, s'écria, en entrant dans la ſalle : Arrêtez, Sénateurs ! Mon Temple touche à ce Palais. Ainſi, de tous les temps, l'ont voulu vos dignes Maîtres : (La Juſtice & la Religion, ne ſauroient être trop voi-

ſines) Et vous ſavez tout l'intérêt que je dois prendre à ce qui ſe paſſe en ces lieux, puiſque votre Général eſt mon pere, qu'*Amyntas* voit en moi ſa ſœur, & que ſon épouſe a droit de m'être chere. Je ſais la Loi, qui paroît vous forcer de les envoyer tous à la mort..... Mais vous croyez-vous bien vraiment aſſujettis à l'accomplir dans toute ſa rigueur? Vous croiriez-vous en effet coupables, (& ſur-tout dans le cas préſent!) d'y chercher quelque exception?

Oui, Madame, nous le ſerions, lui dit, en ſoupirant, celui qui préſidoit à l'aſſemblée.

Eh bien, (s'écria la Prêtreſſe) il faut remplir la loi. Mais ſi vous devez de la reconnoiſſance à vos deux Généraux; ſi vous en devez à la Princeſſe, dont la généroſité ſauva *Tyron* de la miſere; il faut que vous ſoyez punis comme eux... Ainſi, diſpoſez-vous tous à la mort.

Cette concluſion inattendue accabla les Sénateurs, qui tous, intérieurement, ne pouvoient ſe diſſimuler, que leur condamnation ne fût juſte, & déteſtoient l'auteur de ce ſiniſtre événement; lorſque le vieux

Général, en tombant, tout-à coup, dans les bras de la Prêtreſſe : Tu l'emportes, (s'écria-t-il) chere *Nyris*! C'eſt à toi que le Ciel avoit réſervé ce miracle... Je ſens enfin juſqu'où l'amour-propre bleſſé peut nous conduire, & toutes les horreurs dont il m'alloit rendre coupable!.... Mon fils, je te pardonne, & te demande mon pardon : ce ſera ſauver de nouveau notre patrie, que mon fatal reſſentiment alloit priver de ſes plus reſpectables appuis. Pardonne également à ton épouſe ; & qu'à ſon tour, ma fille faſſe grace aux Sénateurs!... Qu'ils ſentent, cependant, combien de maux peut entraîner une loi trop peu réfléchie!

Tyron achevoit à peine ces mots, que les cris du peuple & des grands, applaudirent à ſon diſcours, & que la loi fût pour jamais abrogée.

APOLOGUE

A M. Peſſelier. (*)

Un Poëte fenſé, (l'épithete ſurprend!
Il peut pourtant en être & tu me le fais croire,)
Jadis d'un air indifférent,
Dans *Athenes*, par-tout, voyoit chanter ſa gloire.

Quoi! lui dit-on, l'accueil que l'on fait à tes Vers,
Honore-t-il trop peu ta veine?
Quoi! tant de ſuffrages divers,
Sont-ils de ton ſuccès une preuve incertaine?

Ami, je connois mes défauts,
[Répond le Poëte modeſte:]
Parmi tant d'éloges ſi beaux,
Je ſai peſer les bons; tu peux compter le reſte.

(*) En réponſe à un compliment, en vers, qu'il avoit fait à l'Auteur, ſur le ſuccès de la Tragédie de *Veniſe ſauvée*.

Peſſelier, n'en ſois pas ſurpris;
Sans avoir ſon talent, je ſuis ce Philoſophe.
Hélas! que de gens, dans Paris,
Séduits par la couleur, pardonnent à l'étoffe,
Et ſur la foi d'autrui décident de ſon prix.
Je t'ai plu; quel heureux préſage,
Si je redouble mes travaux!...
Le ſuffrage de mille ſots,
Vaut-il le ſoûrire d'un ſage?

RÉFLEXION,

Sur l'injuſtice des préjugés de nombre de perſonnes, contre les Poëtes.

Qui veut atteindre au ſommet du *Permeſſe*,
N'a plus beſoin de cette docte ivreſſe,
Dont ſe vantoient les enfans de *Ronſard*:
Singes épais des chantres de la Grece,
Sous eux *Pégaſe* a pris plus d'un écart.
Leur fanatiſme aviliſſoit leur art;
Et le mépris des grands & du vulgaire,
De leurs travaux fut le digne ſalaire.
De-là, ſont nés ces ſobriquets honteux,
Dont tout Poëte éprouve l'injuſtice;

Le préjugé, l'ignorante malice,
Prête aux enfans les traits de leurs ayeux.

QUESTION PROPOSÉE

*A la Société Littéraire d'*ARRAS.

Les Statuts de la *Société*, en excluent-ils les femmes? & s'il s'en préſentoit dont les talens leur donnaſſent tout le mérite de certains hommes, la compagnie ne recevroit-elle pas de grands avantages de les avoir pour membres?

RÉPONSE.

Sans doute! Et qui de nous prétendroit le contraire,
Se verroit ſeul de ſon avis,
Quoique la ſcience ait ſon prix:
C'eſt peu de ſavoir, il faut plaire;
Et ſavoir & plaire ſont deux,
Qui différent beaucoup entre eux.
L'un peut être le fruit d'une étude conſtante:
Mais qu'on ſert au public la récolte abondante,

Si ce fruit eſt amer & ſujet aux aigreurs?
Si, loin de rendre l'homme humain, complaiſant, ſage,
Il le rend ſuperbe & ſauvage,
Singulier dans ſes goûts & fantaſque en ſes mœurs?

L'autre eſt le fruit charmant de ce commerce aimable,
Qui décraſſe un Docteur, qui le rend ſociable,
Et qui mûrit toujours chez ce ſexe vanté
Dont le goût délicat ajoute à la beauté.

C'eſt là, que le ſavant cauſtique,
Sans rougir, apprend à céder;
C'eſt là, qu'à ſa bile cynique,
Il ſent que les égards ont droit de commander.

C'eſt pour lui, d'abord, une étude;
Mais il s'y rompt par l'habitude;
Il quitte l'air hautain, taciturne, ou diſtrait;
Il écoute, il répond: s'il a tort, il ſe tait.

Beau ſexe! C'eſt à vous, qu'on doit de tels miracles...
Et vous doutez encor de nos vœux empreſſés?

Aux vôtres, quels qu'ils foient, ne craignez point d'obſtacles ;
Parlez : les miens ſont exaucés.
Du feu de vos regards échauffez notre Muſe :
Le foible *Peliſſon* dut beaucoup à la *Suze*;(*)
Daignez nous en ſervir !... dociles à vos loix,
Nos accens s'uniront à vos touchantes voix.
Duſſent certains Cagots en faire la grimace;
Venez parmi nous prendre place,
En dépit du *qu'en dira-t-on*...
On voit neuf Muſes au Parnaſſe ;
On n'y compte qu'un *Apollon*.

ROMANCE TENDRE.

Notée N°. V.

Triſtes regrets, fortez de ma penſée,
Tout me l'apprend, j'ai perdu mon ami !
Colin m'aimoit, *Colin* m'a délaiſſée :
Raiſon me dit, de l'oublier auſſi.

(*) La Comteſſe *de la Suze*, dont les Poëſies, applaudies ſous le regne de *Louis XIV*, ſont peu lues aujourd'hui.

Plus je l'aimois, plus je ſuis offenſée...
Mais qui, jamais, me plaira comme lui?

Tous nos Bergers, empreſſés à me plaire,
S'offrent ſans ceſſe à calmer mon ennui.
Je puis ravir *Lycidas* à *Glycere*;
Le beau *Cléon* pour moi s'eſt attendri.
Contre un ingrat, tout aigrit ma colere...
Mais qui jamais, me plaira comme lui?

Le grave *Orgon*, l'oracle du Village,
De mes parens a mandié l'appui.
Le fier *Hylas*, ſi riche & ſi volage,
Semble, pour moi, ſe fixer aujourd'hui.
L'ingrat *Colin* n'eſt ni riche, ni ſage...
Mais qui, jamais, me plaira comme lui?

Parmi les pleurs, l'eſpoir & les allarmes,
Mon foible cœur laſſé d'avoir langui,
Pour le combattre eſſaya d'autres armes,
Dont, en ſecret, ce cœur même a gémi.
Du changement on vante, en vain, le charmes...
Jamais amant ne m'a plu comme lui!

A quelque choſe, malheur eſt bon.

HISTORIETTE ANGLOISE(*).

Miſs Dormer étoit le ſeul enfant qu'eût un des plus fameux négocians d'Edimbourg. Elle avoit à peine dix-huit ans, lorſqu'à ſon entrée dans le monde, elle enchanta tous les hommes, & inquietta toutes les femmes. A l'éclat de ſon teint, à la régularité de ſes traits, à l'élégance de ſa taille, *Miſs Dormer* joignoit toutes les grâces & tous les talens qui peuvent naître de l'éducation la plus ſoignée. Pour comble d'agrémens, l'aimable *Miſs* n'en étoit pas plus vaine, & croyoit ne rien devoir qu'à l'indulgence qu'avoient droit d'inſpirer ſon ſexe & ſon âge.

Son pere, reſté veuf depuis dix ans, n'aimant, n'adorant qu'elle, étoit payé du plus tendre retour; lorſqu'un événement inattendu vint troubler la félicité dont ils jouiſſoient l'un & l'autre.

(*) L'Auteur en a fait une Comédie, en deux Actes, ſous le titre de *l'heureuſe Infortune*.

Cet honnête négociant s'étoit depuis deux ans rendu caution d'un ami qui l'avoit obligé. Il se trouva, en conséquence, dans le cas d'acquitter inopinément des créances considérables; & n'avoit plus de ressources que dans un seul vaisseau, dont on vint, quelques jours après, lui annoncer la perte... Son désespoir ne peut être décrit.

Il se rappella cependant qu'un de ses anciens amis, M. *Howard*, (c'étoit son nom) venoit d'arriver à Edimbourg, & le pria de vouloir bien passer chez lui.

Je suis perdu! lui dit *Dormer*, [après lui avoir avoué sa situation.] Et je ne puis l'imputer qu'à moi-même... O mon ami! que deviendra ma fille?... C'est pour elle, mon cher *Howard*, & non pour moi, que je t'appelle ici: je suis indigne de tes soins... Pauvre *Nancy*! quelle chûte pour toi?.... Comment t'annoncer mon malheur & le tien?... Croirois-tu, mon ami, qu'à l'instant même où je te parle, elle est chez Myladi *Rivers*, qui doit ce soir la mener au Spectacle?... Ah! que diront, demain, d'impitoyables créanciers, s'ils la voient aujourd'hui briller de tout l'éclat dont ma tendresse s'est toujours empressée d'orner

ſes charmes ?... Sens-tu, mon cher *Howard*, tout ce qu'elle auroit droit de me reprocher ?... C'eſt, en effet, la plus affreuſe de mes peines, & je ne vois que toi, dont l'amitié puiſſe tenter de la calmer.

Howard, après avoir embraſſé *Dormer*, courut chez Myladi *Rivers*. *Nancy*, couverte de bijoux, & environnée d'adorateurs, alloit monter dans le carroſſe de la Dame. Il la pria, (après l'avoir tirée à part) de vouloir bien le ſuivre chez ſon pere, où des affaires auſſi importantes qu'imprévues exigeoient ſa préſence.

Nancy aimoit trop ſon pere, pour balancer un inſtant. Elle fit ſes excuſes à *Myladi*, & partit avec lui dans un carroſſe de place.

M. *Howard*, chemin faiſant, rêvoit & ne lui diſoit rien. Qu'avez-vous donc, (lui dit-elle) Monſieur ? Je vois des pleurs, que vous cherchez à retenir !... Seroit-il arrivé quelque accident à mon pere ?... Vous ſoupirez !... Ciel qu'avez-vous donc à m'apprendre ?... Ah, Monſieur ! mon pere eſt-il mort ?

Non chere *Miſs*, je vous le jure, & vous me connoiſſez... Mais ſon cœur &

le mien, ſont également déchirés!... Quelqu'un de votre état, aimable *Miſs*, vient de tomber dans la plus affreuſe miſere ; & des raiſons, que vous ſaurez bientôt, nous forcent votre pere & moi de partager ſa peine. Quoi, Monſieur, ce n'eſt que cela? Me voilà raſſurée. Mon pere, je le vois, ne peut ſans doute, en cet inſtant, ſoulager à ſon gré cette infortunée?.... Monſieur, voilà ma bourſe... au beſoin, voilà mes bijoux. — Vos bijoux! quoi donc, vous y tenez ſi peu, Mademoiſelle?.... Ils ſont pourtant bien beaux! — Eh qu'importe, Monſieur?... je m'en détache, ſans regret, dès que c'eſt obliger mon pere.

Enchanté des ſentimens que lui montroit *Nancy*, *Howard* lui peignit tout ce qu'avoit à ſouffrir une famille déſolée, d'un revers de fortune, auſſi peu mérité qu'imprévu... Allez donc, (s'écria de nouveau *Nancy*) prenez cette bourſe & ces bijoux, dont je puis me paſſer ; allez rendre la vie à ces infortunés!... Gardez-vous, cependant, qu'ils puiſſent deviner la main qui ſe plaît à les ſoulager... Ils ſont déja trop malheureux!

Mr. *Howard* ne tint pas à ce dernier trait.

Reprenez votre argent & vos bijoux, (lui dit-il, en ſanglotant) je ne ſaurois plus long-temps vous cacher, que... votre pere...

Ce dernier mot, joint aux preſſentimens que l'embarras, trop marqué, de Mr. *Howard* avoit fait naître en elle, acheva d'éclairer *Nancy*.

O mon pere! (s'écria-t-elle) ô mon pere, que je vous plains!... Allons, Monſieur... volons à ſon ſecours.

Dormer, au moment qu'il entend ſa fille, accourt à ſa rencontre; & ſans pouvoir articuler un mot, la fixe & la preſſe contre ſon ſein. *Nancy* lui rend careſſes pour careſſes, le flatte, le conſole, & lui proteſte que pourvû qu'il ſurvive à ſon malheur, elle eſt déja réſignée à ſon ſort.

Frappé de tant de généroſité, lui qui ſe croyoit ſi coupable envers ſa fille, & qui n'en attendoit que des reproches; ravi de trouver en elle une ame auſſi ferme que tendre, M. *Dormer* ſentit renaître en lui quelque lueur de conſolation.

Retirée enfin dans ſon appartement,

pour ſe livrer plus librement à ſa douleur, *Nancy*, qui, à travers les détails qu'elle avoit entendus, relativement à la ſituation de ſon pere, avoit compris, que Sir *Thomas Stanley* étoit, de tous ſes créanciers, celui qu'il redoutoit le plus; & qui ſavoit, d'ailleurs, combien la probité de ce riche négociant étoit connue: *Nancy*, dis-je, inſpirée par ſon bon génie, & en partant de cette derniere idée; après avoir raſſemblé dans un écrain tout ce qu'elle avoit de bijoux, à elle appartenant de la ſucceſſion de ſon ayeule, fit appeller un caroſſe de place, ſortit du logis, ſans être vue, & laiſſa les deux amis enſemble.

A ſon arrivée chez Sir *Thomas*, un vieux laquais la fit entrer dans un Sallon très-riche, en attendant qu'il pût lui envoyer ſon maître.

Au milieu des différentes idées qui agitoient la jeune *Miſs*, tremblante, avec raiſon, pour le ſuccès de ſa viſite; la porte, en s'ouvrant, tout-à-coup, lui montra un homme d'environ trente ans, de bonne mine & proprement vêtu, qui, ſans l'avoir apperçue, s'approcha d'une

table, y prit ſa canne & ſon épée, & ſe diſpoſoit à ſortir.

Sur quoi *Miſs*, qui jugea n'avoir point été annoncée, imagina qu'il valloit mieux haſarder de s'annoncer elle même, que de riſquer à perdre une occaſion ſi favorable de parler à Sir *Thomas*.

Aſſeyez-vous, lui dit-il, Madame, [en lui préſentant un fauteuil, & en la regardant avec des yeux où ſe peignoit toute l'impreſſion que cet aimable objet faiſoit ſur lui] & daignez me donner vos ordres.

O Sir *Thomas*! (repliqua-t-elle, d'un ton auſſi timide qu'intéreſſant) ces mots ne ſont pas faits pour une ſuppliante, qui ne veut qu'intéreſſer votre pitié, en faveur du meilleur & du plus infortuné des peres, prêt à ſuccomber au malheur, ſi votre généreuſe main refuſe de le ſecourir.

Nancy, alors, les yeux baignés de larmes, & plus belle encore en pleurant, lui fit tout le détail du déſaſtre de ſa famille.

M. *Stanley*, aſſis à côté d'elle, après l'avoir écoutée avec toute l'attention qu'inſpire cette eſpece d'intérêt, que nuls ſoupçons n'ont droit d'affoiblir, l'interrogea aſſez

assez long-temps, pour donner lieu à l'aimable affligée de lui dévoiler toutes les beautés d'une ame dont il étoit, au moins, aussi frappé que de celles du corps ; & finit par l'assurer que, dès le lendemain matin, il iroit consoler le pere d'une fille dont il seroit toujours jaloux de mériter plus essentiellement la bienveillance.

Transportée de sa réussite, Miss *Dormer*, en se levant, alloit tomber aux pieds de son bienfaiteur, qui, pour la prévenir, pensa lui-même tomber à ceux de la jeune personne.

Permettez du moins, Monsieur, lui dit-elle, (en laissant échapper un regard, où la vérité du sentiment qui l'animoit, se peignoit avec énergie) souffrez que je remette dans vos mains cette cassette, où tout ce qui nous reste est renfermé!... Et plût au Ciel, qu'elle valût mille fois davantage! nous vous coûterions moins, & n'en serions pas moins vos obligés.

Non, Madame [s'écria-t-il, avec l'émotion la plus marquée] non, Madame! plus il est beau que vous me l'offriez, plus il seroit affreux que j'acceptasse, & de vos mains, sur-tout, un pareil gage!... Al-

lez, Madame, allez rendre la vie à votre pere; je ſuis trop heureux d'avoir connu la plus reſpectable des femmes.

Miſs *Dormer*, à ſon retour, ne parla de rien à ſon pere. Son bonheur lui ſembloit ſi grand, qu'elle doutoit de ſa réalité, & qu'il falloit le lendemain pour l'en convaincre. Quiconque a connu l'infortune, en ſera peu ſurpris, ainſi que de l'impatience avec laquelle elle attendit le jour ſuivant.

Ce fut à-peu-près vers onze heures, qu'un grand coup frappé à la porte du logis, la fit courir à la fenêtre de la rue; d'où elle reconnut & vit entrer celui après l'arrivée duquel elle aſpiroit depuis le point du jour.

Monſieur, dit le Gentilhomme, (en entrant dans le cabinet de M. *Dormer*) je viens, avec plaiſir, vous confirmer tout ce que je promis hier, à la plus charmante & à la plus généreuſe des filles. Mon oncle, Sir *Thomas Stanley*, ravi de la nobleſſe de ſon procédé, ſe charge, ainſi que moi, de faire honneur à tous vos engagemens; & ſe propoſe même, au cas que vous y conſentiez, de vous aſſocier à ſon commerce.

Qu'on ſe mette à la place de l'affligé Négociant, & qu'on juge de ſa ſurpriſe !... Monſieur, dit-il, [avec le plus grand embarras] j'ignorois, en vérité, que ma fille vous fût connue... Et ſi votre oncle étoit moins eſtimé, je pourrois ſoupçonner... que mon malheur...

Ah Ciel ! (interrompit M. *Stanley*) Quoi ! Miſs *Dormer* ne vous a donc pas informé de ce qu'elle m'apprit hier, en croyant le dire à mon oncle ?... Ah, Monſieur, que vous me raviſſez ! Son action eſt mille fois plus belle encore.

Sir *John Stanley* raconta alors à Mr. *Dormer* tout ce qui lui étoit arrivé, la veille, chez ſon oncle ; la façon dont par l'étourderie du domeſtique, (qui probablement avoit oublié d'annoncer Miſs *Dormer*) lui, Sir *John*, avoit profité de l'erreur de *Nancy*, pour entendre le récit des malheurs de ſa famille ; tout l'attendriſſement dont elle l'avoit pénétré ; les promeſſes qu'il lui avoit faites, & qu'il venoit réaliſer de la part de Sir *Thomas*, à qui, dès le ſoir même, il avoit raconté cette intéreſſante aventure ; tout le plaiſir enfin qu'il reſſentoit de pouvoir être utile au di-

gne pere d'une fille pour qui ſon oncle, ainſi que lui-même, avoit conçu les ſentimens de la plus haute admiration.

Sir *John* eût pû, ſans riſquer d'être interrompu, parler encore long temps : M. *Dormer*, que mille eſpeces de ſentimens agitoient à la fois, n'en pouvoit exprimer aucun, que par ſes geſtes. Mais lorſque Sir *John*, en continuant ſon récit, vint à parler de l'écrain qui renfermoit les bijoux que *Miſs* avoit cru offrir à Sir *Thomas*... Ah, Monſieur! (interrompit le bon vieillard) ah, Monſieur, ç'en eſt trop!... O ma chere *Nancy*! divine & reſpectable fille!.. Quoi? tu me ſavois ruiné! Quoi, tu me voyois ſans reſſource ; & ces bijoux, le ſeul bien qui pût te reſter, le ſeul qui pût te faire vivre, que tu ne tenois point de moi, que tu devois uniquement de ton ayeule... Quoi! tu me les ſacrifiois, ſans m'en rien dire?... A moi ! qui, par mon imprudence, avois détruit ta fortune & la mienne!...

Arrêtez, à votre tour, Monſieur (s'écria Sir *John*) ce dernier trait ne m'étoit pas connu; il l'emporte encore ſur les au-

tres!... Et si mes vœux n'étoient point malheureusement dans le cas de vous paroître intéressés, je vous dirois qu'un cœur tel que celui de votre fille, étoit déja pour moi d'un si grand prix, que j'avois résolu... Mais non, Monsieur! le plus puissant Monarque même, à peine en seroit digne... Ainsi, pardonnez donc à la vivacité d'un sentiment qui m'arrache un aveu, que je n'avois encore fait qu'à mon oncle ; un aveu que nulle femme encore, (quoiqu'il m'assurât tous ses biens, pourvu que j'en prisse une) ne put obtenir de mon cœur; que je regrette enfin d'avoir laissé si grossiérement échapper, dans un moment où vous pourriez penser que j'ose ici me prévaloir des droits que l'embarras de vos affaires auroit pu me donner sur vous, & peut-être sur votre fille... Mais, pour me prouver que vous n'en croyez rien; promettez-moi, du moins, de n'en rien dire à Miss *Dormer*, & d'oublier jusqu'à quel point mon cœur m'a sû trahir... Pour me convaincre enfin que vous me pardonnez cette imprudence, agréez les secours qu'ose vous offrir un ami, qui veut, à l'avenir, mieux mériter encore ce titre... Adieu,

Monſieur. J'attends chez moi votre Commis... Si vous me refuſez; s'il ne vient pas, avant dîner; Sir *Thomas* aura ſeul le bonheur de vous être utile. Quant à moi, je pars d'*Edimbourg*, & vous ne m'y reverrez plus.

Sir *John*, après ces mots, partit, ſans attendre aucune réponſe; & M. *Dormer*, encore auſſi troublé que tranſporté de tout ce qu'il venoit d'entendre, ſe trouva tout-à-coup, & ſans ſavoir comment, dans les bras de l'aimable *Nancy*.

O le meilleur des peres! [s'écria-t-elle, en pleurant de plaiſir] j'ai tout vû! j'ai tout entendu!... j'étois derriere ce rideau... Vos malheurs enfin ſont finis : je ſuis au comble du bonheur!

Après leurs tranſports mutuels, & les tendres effuſions de deux cœurs ſi bien faits pour en ſentir les délices; M. *Dormer*, jettant les yeux ſur ſa pendule, & s'appercevant que l'heure du dîner étoit prochaine, s'approcha de *Nancy*, lui prit la main, & la regardant tendrement : ma fille, (lui dit-il) tu dis avoir tout entendu?... Vois-tu de quoi m'avertit cette horloge?... Ah, mon pere! (s'écria-t-elle)

il eſt preſque deux heures !... Hâtez-vous donc ? envoyez donc, au plutôt, le Commis, chez Sir *John*.

NB. *C'eſt tout ce que nous ſavions de cette Hiſtoire, au moment où nous l'avons écrite. Nous avons appris depuis, que les nôces de Sir* John *& de Miſs* Dormer, *ſe célébrerent, huit jours après, & qu'ils ſont les plus fortunés des époux.*

LE CHEVALIER,

ET

LA FILLE DU BERGER. (*)

ROMANCE.

Notée N°. VI.

Au temps jadis, un *Chevalier*,
Trouvant, au bois, gente Bergere,

(*) Cette Romance étoit faite & connue, pluſieurs années avant que le Conte de *Ce qui plaît aux Dames*, & la Comédie de *la Fée Urgéle*, euſſent été donnés au public.

Lui dit : il faut nous marier,
Sans Curé, parent, ni Notaire.

Quand on brûle de franche ardeur,
Quel beſoin eſt-il d'autre choſe ?
Pour gage, je t'offre mon cœur ;
Pour dot, je ne veux que ta Roſe—

Votre cœur n'eſt pas fait pour moi.
Si ma Roſe vous fait envie ;
Nul galant, dût-il être Roi,
Ne l'obtiendra qu'avec ma vie...

Malgré ſes cris, au même inſtant,
Il ravit cette fleur chérie.
Puis il lui dit, en la quittant :
Ne craignez rien, pour votre vie.

Liſe, au comble de la douleur,
De l'œil en vain ſuit le coupable ;
Et ſent d'autant mieux ſon malheur,
Que ſon vainqueur étoit aimable !

Mais, fût-il Vicomte, ou Baron,
Liſe lui déclare la guerre.
Pourvû qu'elle ſache ſon nom,
Son rang ne l'inquiette guère.

Car, ſans ce nom, quel Dieu pourra
Seconder les vœux qu'elle forme?...
Un Hermite, qui prioit là,
Le connoiſſoit, & l'en informe.

Ah! Ciel! (dit-elle) j'entrevoi
Ce que ta bonté me prépare!...
Edgar eſt juſte, il eſt mon Roi;
Il m'entendra... tremble, barbare!

Liſe vole, arrive à la Cour,
Et de voir le Prince attend l'heure.
Qui l'aidera, dans ce ſéjour?...
Mais *Liſe* eſt belle, & *Liſe* pleure!

Jeune, aimable, comme au printemps
Plaît à tous les yeux la nature;
Les moins ſenſibles courtiſans,
Partagent les maux qu'elle endure.

Edgar, qui s'avance, à l'inſtant,
Parmi la foule la remarque.
La Bergere approche, en tremblant,
Et ſe traîne aux pieds du Monarque.

Sa voix s'épuiſe en longs ſanglots;
Et la pauvre *Liſe*, troublée,
Articule à peine ces mots:
Sire! Juſtice... On m'a volée. —

Quoi? — Ce que je gardois le mieux....
Ce que par force, il m'a fû prendre....
Mon tréſor le plus précieux....
Ce qu'en vain, il voudroit me rendre! —

Eſt-ce velours ? Eſt-ce drap d'or,
Qui de tant de larmes ſont cauſe ? —
Ah, Sire ! c'eſt bien plus encor. —
Que vous a-t-il donc pris ? — Ma Roſe !

Si le raviſſeur eſt garçon,
Pour époux ton Roi te l'accorde.
S'il ne l'eſt ; quelque ſoit ſon nom,
Il mourra, ſans miſéricorde.

On l'appelle... C'étoit *Mainfroi*,
Frere de la Reine *Mycée*...
J'en ſuis fâché, lui dit le Roi ;
Mais la ſentence eſt prononcée.

Mainfroi replique vainement ;
Le Roi, ſort, & les laiſſe enſemble.
Terraſſé par ce jugement,
Mainfroi ſe tait, & *Liſe* tremble.

Bientôt, ce Chevalier, plus doux,
L'aborde, la flatte, s'excuſe,
Offre argent, or, perles, bijoux...
Mais la Bergere tout refuſe.

Garde ton or & tes bijoux,
Mainfroi! ton erreur eſt extrême.
Si du Roi tu crains le courroux,
Je ne veux de toi... que toi-même.

Cruelle! c'eſt trop m'outrager.
Quoique je mérite de blâme,
La fille d'un chétif Berger,
Jamais ne deviendra ma femme.

De mes biens, choiſis les plus beaux;
Viens, & partage ma richeſſe:
Prens le premier de mes Châteaux,
Et de *Mainfroi* ſois la maîtreſſe.

Non! Tu dois être mon époux;
Le Roi le veut, l'honneur l'ordonne.
Life, pour un titre ſi doux,
Refuſeroit une couronne.

Duſſé-je, dès le lendemain,
Comme eſclave me voir vendue;
Duſſé-je périr de ta main,
Je la reclame, elle m'eſt due!

A ce diſcours, le fier *Mainfroi*
Connoît l'amour, cede à ſes larmes...
Viens au Temple; je ſuis à toi:
Viens, *Life*! rends grace à tes charmes.

Déja, par les mains de l'Amour,
La jeune bergere eſt parée;
Et du Roi même avec ſa Cour,
A l'Autel ſe voit entourée.

C'eſt à vous, dit-elle, grand Roi,
Que je dois ce bonheur ſuprême!...
Mais quand tu veux bien être à moi,
Mainfroi... Je te rends à toi-même.

Chez moi l'honneur eſt ſatisfait:
Qui me l'ôta ſait me le rendre...
Et trop d'amour le bleſſeroit,
Si plus long-temps, j'oſois l'entendre.

Tandis que je vais dans les bois,
Garder les troupeaux de mon pere;
Puiſſe-tu, du moins, quelquefois,
Te ſouvenir de ta bergere!

Mainfroi s'écrie, avec tranſports:
Arrête! daigne être ma femme!...
Si la Beauté forma ton corps,
Le Ciel même a formé ton ame!

Edgar lui-même, avec ſa Cour,
Se joint à *Mainfroi* qui ſupplie...
Et *Liſe* enfin cede à l'amour,
Qui fit le charme de leur vie.

MORALITÉ.

Vous, qui portez roſe, ou bouton,
Et qui pourriez les laiſſer prendre;
Apprenez, de cette leçon,
Combien on gagne à les défendre!

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE VIII.

SI la variété, ſur-tout dans les objets d'amuſement, a preſque toujours droit à l'indulgence; il eſt probable que mes Lettres auront, du moins, cette eſpece de mérite aux yeux de *Myladi*. C'eſt même, dans cet eſpoir, que je commence celle-ci, par l'analyſe d'une Piéce du *Théatre Chinois*, & dont, ne fut-ce qu'à titre de ſingularité, j'oſe eſpérer qu'elle me ſaura quelque gré. On aime, aſſez généralement, à voir les mœurs, les uſages, la façon de penſer, même l'expreſſion des ſentimens des peuples qui nous ſont les moins connus; & ſi cet objet de curioſité eſt ſûrement l'un des plus dignes d'occuper une tête un peu philoſophique; il eſt déja preſque prouvé dans mon eſprit, que *Myladi* ne regrettera point la lecture qu'elle aura faite de ce Drame; & c'eſt aſſez pour qui ne cherche qu'à lui plaire, à quelque titre que ce ſoit.

ARGUMENT, OU EXTRAIT D'UN *DRAME CHINOIS*, Repréſenté à Canton, en 1729.

INTRODUCTION.

Les Piéces de Théatre entrent ordinairement dans les fêtes & les repas de cérémonie que donnent les *Mandarins* Chinois. Dès que les Conviés ont pris place, quatre ou cinq des principaux Comédiens, richement habillés, arrivent dans la Salle, & ſaluent la compagnie, en frappant la terre de leur tête.

L'un préſente au Convié le plus illuſtre, un livre contenant, en lettres d'or, les titres de cinquante ou ſoixante Piéces, qu'ils ont appriſes par cœur, & qu'ils ſont toujours prêts à jouer, dans le moment qu'on les demande. Après quelques politeſſes de la part du maître de la maiſon aux Convives, le plus diſtingué d'entre eux en-

choisit une, que le chef de la troupe porte à la ronde à toute la compagnie, pour avoir son approbation; & si, par hazard, l'un de ces mêmes Convives portoit un nom qui ressemblât à celui de quelque personnage de la Piéce, elle est sur le champ rejettée, on en choisit une autre.

La représentation commence ordinairement par une musique de tambours, de flûtes, de trompettes & de bassins d'airain, des plus bruyans. Les Comédiens, pendant cet intervalle, étendent un grand tapis sur le parquet (*), & se servent des chambres attenantes à celle où l'on mange, d'où ils font leurs *Entrées* pour exécuter leurs rôles; & souvent un seul acteur en joue deux ou trois différens.

Les Dames sont placées hors de la Salle, vis-à-vis les Comédiens, & d'où, à travers une jalousie de *Bambao*, couverte d'un rézeau de soie, elles voyent tout, sans pouvoir être vues.

(*) Les Comédiens Chinois jouent souvent, dans la rue, sur des Théatres. Mais nous ne trouvons, nulle part, qu'ils ayent ni Salle de Spectacles en regle, ni décorations d'aucune espece.

LA PIECE.

Une femme âgée & ſon fils, nés de bons parens, mais tombés dans la plus grande pauvreté, & même expatriés, s'entretiennent ſur leur état préſent. Ils n'ont d'autres reſſources pour vivre que dans la charité du prochain, & ſe ſoumettent, en gémiſſant, à leur ſort.

La fille d'un *Mandarin*, qui, forcée de quitter ſon pere, vient de ſe ſauver de chez lui, ſe préſente à eux; elle les interroge ſur la cauſe de leur miſere, s'intéreſſe à leur ſort, leur donne quelqu'argent, & prend la mere à ſon ſervice.

Le fils, déterminé à retourner, dès qu'il en aura les moyens, dans ſa patrie, entre dans la maiſon d'une marchande de thé, qui, pour tout domeſtique, n'a que ſa fille; & cette bonne femme, inſtruite de la ſituation du jeune homme, dont la phyſionomie lui plaît, conſent à le recevoir chez elle, en qualité de garçon de boutique.

Un jeune *Mandarin*, fort débauché, arrive alors chez la marchande, demande du thé, ſe ſent du goût pour la fille; lui

propose de prendre soin d'elle, voit ses offres rejettées, & prétend la faire enlever par ses gens. Le jeune homme s'y oppose; & le Seigneur, piqué, le fait conduire chez un *Mandarin* de justice, qui condamne ce pauvre innocent à la bastonnade & à être promené par la ville avec un gros carcan de bois au col.

Non content de s'être ainsi vengé, le jeune *Mandarin* ordonne à ses gens de le suivre & de le faire expirer sous le bâton.

Après différentes recherches, ils le rencontrent dans la rue, accompagné de sa jeune maîtresse, qui lui donne à manger: ce que lui-même ne peut s'administrer, à cause du carcan qui lui environne la tête.

Ils l'attaquent tous à la fois; mais le jeune homme, aussi vigoureux que brave, les met en fuite, & tue le jeune *Mandarin*. Sur quoi le Commissaire du quartier l'arrête, ainsi que sa compagne; & les conduit chez un autre *Mandarin*, nommé *Nan-Hayan*, qui renvoye le jeune homme & garde pour lui la fille.

La femme de ce *Mandarin* est très-jalouse; & tandis que son mari est absent, elle met en liberté cette jeune personne.

Cependant un *Mandarin* ſupérieur, informé de la mort du jeune *Mandarin* débauché, & auquel on a dit que la fille de la marchande de thé étoit la cauſe de ce meurtre, ordonne qu'on la cherche, & qu'elle lui ſoit amenée.

L'autre *Mandarin*, qui l'avoit renfermée chez lui, & qui ne l'y retrouve plus, prend le parti, pour terminer cet embarras, d'ordonner à ſes gens d'arrêter la premiere venue, & de la remettre au *Mandarin* ſupérieur.

Ces domeſtiques, en entrant dans une *Pagode*, y trouvent la fille du premier *Mandarin*, dont on a ci-devant parlé: c'eſt-à-dire, celle qui s'étoit ſauvée de chez ſon pere, avec la vieille femme, mere du jeune homme.

On annonce ici, (je ne ſais trop à quel propos) que le pere de cette jeune perſonne, accuſé par un autre *Mandarin*, ayant été diſgracié & ruiné, n'avoit eu que le temps d'en donner avis à ſa fille par un domeſtique fidele, qui l'avoit conduite à la porte de la ville, & abandonnée à ſon ſort, comme incapable de pouvoir être d'aucun ſecours à ſon pere.

Cette même fille eſt arrêtée dans la *Pagode*, par les domeſtiques du *Mandarin Nan-Hayan*, & conduite au tribunal du *Mandarin* ſupérieur, qui la condamne à perdre la tête (*).

Arrivée au lieu de l'exécution, (qui ſe fait à minuit & au flambeau) le jeune hom-

---

(*) Ou l'Auteur de cette Piéce, (ainſi que quelques-uns de nos Tragiques modernes) ne s'eſt point piqué d'obſerver les uſages de ſon pays, ou bien il en fixe l'époque à des temps fort antérieurs à l'établiſſement de ces mêmes uſages. Car il faut, aujourd'hui, des cas bien preſſans & bien extraordinaires, pour qu'il ſoit permis à un *Mandarin* de prononcer une ſentence de mort définitive.

NB. Il eſt plus infammant, à la Chine, d'être décapité que d'être pendu : les Chinois étant extrêmement jaloux de conſerver leurs corps entiers, après leur mort. Le condamné n'eſt pas expoſé ſur un échaffaut; on le fait mettre à genoux dans quelque place publique, les mains liées derriere le dos; une ſeule perſonne le tient ſerré, de façon qu'il ne peut remuer, tandis que l'exécuteur, arrivant par derriere, lui enleve la tête d'un ſeul coup, & en même temps le renverſe ſur le dos, avec tant de dextérité, que ſouvent il ne tombe pas même une ſeule goutte de ſang ſur les habits du patient. *Duhalde*, Vol. I, p. 4. Vol. II, p. 233.

me, qu'elle avoit ci-devant assisté dans sa misere, & dont elle avoit pris la mere à son service, s'y rencontre par hazard. Au moment que l'Officier, qui tient la prétendue coupable, lui arrache du front le papier où est inscrit le crime, & que le bourreau s'approche pour la frapper; ce même jeune homme, qui la reconnoît, arrache une épée de la main de l'un des soldats, attaque les autres, les met en fuite, & se sauve avec elle.

Mais ces deux malheureux sont bientôt repris & conduits de nouveau vers le *Mandarin* qui avoit ordonné l'exécution, où le jeune homme lui apprend que cette Dame n'est pas celle que l'autre *Mandarin* avoit enfermée & voulu retenir dans sa maison: Ce qui, après informations faites, s'étant trouvé véritable, le *Mandarin* inférieur est condamné au même supplice qui avoit été infligé à cette Dame.

Alors le *Mandarin* supérieur absoud le jeune homme, & l'engage à demeurer à son service, comme très-propre à être employé dans ses affaires de galanterie. Il tombe en même-temps amoureux de la

jeune Demoiſelle, qu'il ſe détermine à prendre pour *premiere* épouſe, & ordonne à ſes autres femmes de la diſpoſer à ſe ſoumettre à ſes deſirs.

Sur le refus poſitif qu'elle fait d'y vouloir entendre, & ſur ce qu'elle oſe lui réſiſter en face, il leur ordonne de la maltraiter & de la faire expirer ſous leurs coups. Ce qui s'exécute avec aſſez de cruauté, pour qu'elle ſoit bientôt crue morte. Alors, il commande au jeune homme, nouvellement entré à ſon ſervice, d'emporter le corps, & de le jetter dans le fleuve.

Le jeune homme obéit, & porte ce corps au bord de l'eau; mais au lieu de le jetter dans le fleuve, il ſe dépouille, le couvre de ſes propres habits; & après avoir déploré le ſort d'une femme aimable, & à laquelle il devoit tant, ſe hâte de lui aller acheter un cercueil. (*)

Pendant

(*) Les Chinois ſemblent craindre moins la mort, que d'être enterrés ſans cercueil. On voit, avec étonnement, combien ce ſoin ſeul les occupe, & combien il leur coûte pour en avoir de riches & de très-recherchés, ſoit pour eux-mêmes, ſoit pour leurs amis. C'eſt, ſuivant eux,

Pendant ſon abſence, un vaiſſeau arrive aux bords du fleuve; & les gens de l'équipage qui apperçoivent ce corps, dont les habillemens leur indiquent une perſonne qui n'eſt pas du commun, & qui donnoit quelques ſignes de vie, ſe déterminent à l'emporter.

Ce ſont des ſujets de la Reine de *Tartarie*, qui, alors en guerre avec les Chinois, & ayant abſolument beſoin de femmes, avoit envoyé des Corſaires pour en enlever ſur leurs côtes. *Nota*, que les mêmes Corſaires avoient déja enlevé la mere du jeune homme qui accompagnoit la Demoiſelle crue morte, dans la *Pagode*, ainſi que la jeune fille de la marchande de thé, au lieu & place de laquelle la jeune Demoiſelle avoit penſé perdre la tête.

Cependant le jeune homme revient aux bords du fleuve; & ne retrouvant pas le corps de la Demoiſelle, il retourne chez le

---

le premier & le plus ſacré devoir de la piété; & ce devoir eſt pouſſé ſi loin, qu'on voit quelquefois des enfans engager ou vendre tous leurs biens, pour acheter un beau cercueil à leur Pere. *Duhalde*, Vol. I, p. 280, 306.

Mandarin ſupérieur, auquel il dit que ſes ordres ſont exécutés.

Mais les choſes avoient changé de face. Ce *Mandarin*, dans l'intervalle, avoit appris de qui la jeune Demoiſelle étoit fille. Il étoit dans la plus grande affliction; & pour prévenir le reſſentiment du pere de cette infortunée, il ordonne au jeune homme de chercher ce *Mandarin* diſgracié, & de l'aſſaſſiner.

Le jeune homme feint encore d'entreprendre cette recherche. Il rencontre le *Mandarin* proſcrit; &, ſans le connoître, lie avec lui une eſpece d'intimité. Ce malheureux pere, après quelques éclairciſſemens avec le jeune homme, ſe fait connoître à lui. Leurs reſſentimens ſont égaux, contre le *Mandarin* ſupérieur, qui les a également offenſés; ils projettent ſa mort, & l'exécutent ſur le champ.

Pour ſe ſouſtraire aux recherches de la juſtice, le jeune homme, alors, prend le parti d'aller ſervir contre les Tartares. Il s'y comporte avec la plus grande bravoure; & dans une bataille où les femmes, (ſuivant la coutume de ce temps-là) combattent avec les hommes, il rencontre ſa mere, la fille du

Mandarin & celle de la marchande de thé : reconnoiſſance auſſi agréable qu'intéreſſante, pour tous les perſonnages. Sur quoi le jeune homme, quoique vainqueur des Tartares, projette, intérieurement, puiſqu'il ne peut emmener les femmes avec lui, de ſaiſir la premiere occaſion qu'il trouvera pour ſe joindre à elles.

Les femmes, de leur côté, avoient déja repréſenté à la Reine de *Tartarie*, qu'elles ne pouvoient plus combattre contre un ennemi qui leur étoit trop cher; & c'eſt au moment où l'on délibéroit ſur cette déclaration, que le jeune homme, qui s'eſt fait prendre priſonnier, de deſſein prémédité, eſt amené devant la Reine, à qui il déclare les raiſons qui l'ont forcé d'agir ainſi.

La Reine, alors, vivement touchée de cette hiſtoire, rend la liberté aux trois femmes, charge le jeune homme d'en prendre ſoin, & vaincue enfin par l'éloquence naturelle de ce jeune guerrier, conſent non-ſeulement à la paix avec les Chinois, mais ſe retire dans une *Pagode* de *Bonzeſſes*, (*) dont elle prend l'habit.

(*) Il y a, à la Chine des *Pagodes*, ou Mo-

Le jeune homme & les trois femmes, revenus à la Chine, y retrouvent le *Mandarin*, pere de la jeune Demoiselle, rétabli dans sa dignité.

Comblé de joie de revoir sa fille, il la donne, en qualité de premiere & principale épouse, au jeune homme; qui alors prend la fille de la marchande de thé, pour seconde.

L'Empereur de la Chine, informé des services & des excellentes qualités du jeune homme, lui donne la Patente de *Mandarin* supérieur, & lui en envoie l'habillement. Le nouveau *Mandarin* fait habiller sa mere & ses deux femmes conformément à la qualité qu'il vient d'acquérir; & les félicitations de leurs amis communs, terminent la piéce.

---

nasteres, remplis de *Bonzes*, qui sont des espeçes de Moines; ainsi que de filles, appellées *Nien*, ou *Bonzesses*, qui vivent à-peu-près comme eux. Elles se rasent la tête, renoncent au mariage, & s'abstiennent de la fréquentation des hommes. Mais ces Monasteres ne sont ni nombreux, ni assujettis à la clôture. *Duhalde*, Vol. I, p. 518, *Mod. univ.* 8, p. 175. *Nienhoff*. p. 69.

Remarques ſur ce Drame.

Cette Piéce a été trouvée dans les papiers de la perſonne à qui nous devons la traduction de l'Hiſtoire amuſante de *Han-Kiou-Choan*, & nous fournit un ſecond échantillon, en François, du talent des Chinois pour la compoſition dramatique: *l'Orphelin de Tchao*, publié par le Pere *Duhalde*, étant le ſeul qui l'ait précédé.

Quoique les Chinois, (ainſi que les Eſpagnols) ne mettent aucune différence entre la Comédie & la Tragédie; cependant, attendu que cette derniere Piéce differe à pluſieurs égards de celle du Pere *Duhalde*, puiſque les perſonnages ſont preſque tous d'un rang ſubalterne, & que les incidens n'en ſont, à beaucoup près, ni ſi tragiques ni ſi importans; l'éditeur a d'abord été en doute, ſavoir s'il ne devoit point la regarder comme une eſpece d'échantillon de la Comédie Chinoiſe. Mais après avoir propoſé la queſtion à un François de ſes amis, très-verſé dans la connoiſſance du Théatre de toutes les nations; voici quelle fut ſa réponſe.

Il ne paroît pas aiſé, Monſieur, de prononcer ſur le genre de la Piéce que vous m'envoyez, puiſque vous n'en avez que l'extrait, ou plutôt le ſquelette. J'y trouve cependant quelque eſpece d'Unité, quoique chargée de trop de faits, quoique le commencement de l'action ſoit prodigieuſement éloigné de la cataſtrophe, & qu'elle ſoit conduite avec bien peu d'art. Je ne crois pourtant pas qu'on puiſſe la donner comme un modéle de la Comédie Chinoiſe : car, quoique les caracteres manquent d'élévation & les événemens d'importance; ces défauts ne bleſſent en rien ce qui conſtitue eſſentiellement l'un & l'autre Drame.

L'eſſence de la Comédie, eſt de peindre les caracteres & les mœurs; celle de la Tragédie, d'exciter la terreur & la pitié. Je trouve pourtant, dis-je, quelque eſpece d'Unité dans l'action de cette Piéce, quoique la conduite en ſoit auſſi groſſiere qu'embarraſſée : car le manque de dignité dans les perſonnages & dans les événemens n'indique qu'un défaut dans la compoſition du Drame, mais n'altere point la nature du Poëme. *George Barnwell*, ou *le Marchand*

de Londres, n'eſt pas moins une Tragédie, quoique les perſonnages n'en ſoient point illuſtres, & qu'il n'y ſoit queſtion que des malheurs d'une famille bourgeoiſe. Ce n'eſt même pas ſans quelque eſpece d'art que l'Auteur Chinois eſt parvenu à nous intéreſſer au ſort de ſes principaux perſonnages. Notre compaſſion eſt auſſi fortement excitée à la vue de la matrone Chinoiſe & de ſon fils, au comble de la miſere, & quoique avec répugnance, obligés à vivre d'aumônes, qu'à celle du favori d'un Souverain dans un affreux donjon. La terreur naît enſuite des différens maux qu'ils éprouvent & des périls auxquels ils vont être expoſés; & plus nous admirons l'héroïſme de leur conſtance, plus nous nous intéreſſons à leur fortune, juſqu'au moment où la cataſtrophe amene ce point de morale important: *Qu'il n'eſt aucune ſituation difficile, ni aucun danger, dont la vraie vertu ne puiſſe triompher.*

IDRIS,

OU

LA MATRONE GAULOISE (*),

ROMANCE,

Notée N°. VII.

OU

Air, *de la Romance d'*Alix *&* *d'*Alexis, *de M.* de Moncrif.

Cruelle mort! loin de me *poindre*,
J'attends tes coups:
Trop tôt ne ſaurois me rejoindre,
A mon Epoux.
Eſt-il, pour Veuve infortunée,
Eſpoir plus beau?
Viens, & finis ma deſtinée,
Sur ſon tombeau.

Ainſi, ſeule, dans les ténébres,
La jeune *Idris*,

(*) Le ſujet de cette Romance, de *la Matrone Gauloiſe*, qui vaut, au moins, celle d'*Ephéſe*, eſt tiré d'un Conte, ou Fabliau du douzieme ſiecle, N°. 7615 des Manuſcrits de la Bibliothéque du Roi; temps où *Pétrone* n'étoit pas encore connu en France.

Pouſſoit, jadis, des cris funébres,
Près de Paris.
Un Paladin, qui, d'aventure,
Paſſoit par là;
Attendri des maux qu'elle endure,
Là s'arrêta.

Bientôt, la matinale Aurore,
Du haut des Cieux,
Sur la campagne qu'elle dore,
Epand ſes feux.
Lindor voit, ſur la terre dure,
Sous un Cyprès,
Le plus bel objet que nature
Forma jamais.

De quel coup ſon ame eſt férue!...
Cheveux épars,
Robe en déſarroi, gorge nue,
Mourans regards.
Mourans regards, ou trais qui bleſſe,
Brille pourtant!...
Pour ame, ouverte à la tendreſſe,
En faut-il tant?

Quel cœur, (dit-il) quel cœur barbare,
Ne la plaindroit?
Quel œil, voyant beauté ſi rare,
Ne l'aimeroit?...
Au Dieu dont l'ardeur me tranſporte,
Ayons recours...
Mais puis-je la tromper?...N'importe:
Sauvons ſes jours.

Il part, & ſe livrant au zele,
Qu'il veut cacher;
Tout côte à côte de la Belle,
Va ſe coucher.
Là, pour mieux lui peindre ſa peine,
Que par des mots;
Lindor fait retentir la plaine,
De ſes ſanglots.

Idris, qu'avoit toute occupée
Son ſort affreux,
De ſi triſtes accens frappée,
Ouvre les yeux..
Pourquoi, toujours le mal d'un autre,
Pénible à voir,
De nous faire oublier le nôtre,
A-t-il pouvoir?

Trop malheureuſe pour rien craindre,
L'aimable *Idris*,
Qui ſi haut voit *Lindor* ſe plaindre,
Suſpend ſes cris
Un deſir curieux la preſſe...
Pour quels malheurs,
L'infortuné qui l'intéreſſe,
Eſt-il en pleurs?

Las! hélas! (lui dit-il) Madame,
Qu'exigez-vous?
Ah! j'ai perdu. — Qui donc? — Ma femme! —
Moi, mon Epoux! —
Madame, un trait affreux m'accable,
Dans mes ennuis.
Du moins, vous n'êtes point coupable...
Moi, je le ſuis! —

Quoi, cruel! quoi, ta main traîtreſſe,
Par un forfait? —
Non!... ma trop brûlante tendreſſe,
Seule a tout fait. —
Ta tendreſſe? — Oui, je le jure,
Par vos appas!...
Et toute femme qui l'endure,
N'y ſurvit pas. —

Viens !... La mort qu'en vain je provoque
Sur ce tombeau,
Fuit le malheureux qui l'invoque :
Sois mon bourreau.
Viens te noircir d'un nouveau crime...
Qu'*Idris*, hélas !
De son amour tendre victime,
Meure en tes bras.

ENVOI,

A

M. DE MONCRIF,

De l'Académie Françoise.

Digne pere de la ROMANCE,
Conteur charmant !
Tu joins la naïve éloquence,
Au sentiment.
Si l'honneur de suivre tes traces,
Mes seules loix,
Me valoit un souris des Grâces;
Je te le dois.

EPITRE

A M. le Marquis de MARIGNY, *Directeur général des Bâtimens, &c. à l'occasion d'un petit Recueil de chansons, faites par l'Auteur, pendant une longue maladie.*

Je gagerois, grave Marquis,
Qu'en ouvrant mon livre, tu dis :
Malade qui chante, est bien rare!..
Pas tant. Si la nature avare
De ses dons, sur-tout de santé,
Par un caprice assez bizâre,
La donne rarement sans târe,
Souvent elle y joint la gaieté.

Scaron, de comique mémoire,
Qui vers la seule volupté,
Par le feu de l'âge emporté,
Eut vû là borner son histoire ;
A sa très-longue infirmité,
Probablement, a dû sa gloire.

Il faut l'éprouver, pour le croire.
Mais le Plaisir & la Douleur,

Quoiqu'ennemis, ſont freres & ſœurs.
Et par-tout où l'un d'eux puiſſe être,
On voit bientôt l'autre paroître.

Bien eſt-il vrai, que le Plaiſir,
Plus capricieux qu'une Belle;
Lorſque *Vénus* même l'appelle,
Toujours lent, au gré du Deſir,
Semble ne voler que d'une aîle.
C'eſt qu'enfant de la liberté,
Dès là, né pour ſe faire attendre,
Le Plaiſir aime à nous ſurprendre:
Tandis que ſa cruelle ſœur,
Malgré les *Tronchins* & les *Coſmes*,
Plus tenace qu'un vieux chaſſeur,
S'acharne à tous tant que nous ſommes,
En raiſon de notre vigueur.

Oh, mais! le plaiſir chez les hommes,
N'eſt qu'abſence de la douleur,
(Me dit un renfrogné Stoïque.)

Non!.. J'en appelle à ma pratique,
Comme à tout être intelligent,
Qui raiſonne moins qu'il ne ſent,
Et qui, comme moi, ce me ſemble,
Dut ſentir l'un & l'autre enſemble.
A *Chloé*, qui, plus d'une fois,
Lorſqu'un jour réduite aux abois,

Sa vertu chez toi fit naufrage,
M'a juré que jamais ſon cœur
N'avoit mieux ſenti l'aſſemblage
Du Plaiſir & de la Douleur.

Et j'en crois *Chloë*, car la femme,
De quelque ordre que ſoit ſon ame,
(Conſultez même ſon époux!)
Sent & diſtingue mieux que nous.

Or, ſi le plaiſir & la peine,
Se touchent toujours de ſi près;
Eſt-il étonnant que ma veine,
Après les douloureux accès
Du mal qui m'accable & m'enchaîne
Dans un lit fait par les *Regrets*;
Laſſe de l'ombre des Cyprès,
Qui préſageoient ma fin prochaine,
Ait pû ſe retourner ſans gêne,
Vers de plus aimables objets?
Que mon âme, quoiqu'affoiblie
Par les maux attachés au corps,
Soit par ſageſſe, ou par folie,
Invoquât *Euterpe* & *Thalie*,
Et fût ſenſible à leurs accords?

Oui! le beaume que leur préſence
Verſa ſans doute ſur mes maux,
Mieux que *Morphée* & ſes pavots,
En a calmé la violence;

Et mes accords, vieux ou nouveaux,
Conſacrent ma reconnoiſſance;
Sentiment qui, dit-on, vieillit,
Que plus d'un cœur ne priſe guère,
Que l'amour-propre dit vulgaire,
Et dont le mien s'enorgueillit.

Il s'applaudit, bien plus encore,
Au moment qu'il croit voir l'aurore
De ma renaiſſante ſanté,
De t'offrir le ſincère hommage
D'une Muſe ſouvent peu ſage;
Mais dont l'innocent badinage,
Par l'amuſement ſeul dicté,
S'il peut quelques inſtans te plaire,
A titre de frivolité,
Me la rendra beaucoup plus chere!

J'ai l'honneur, &c.

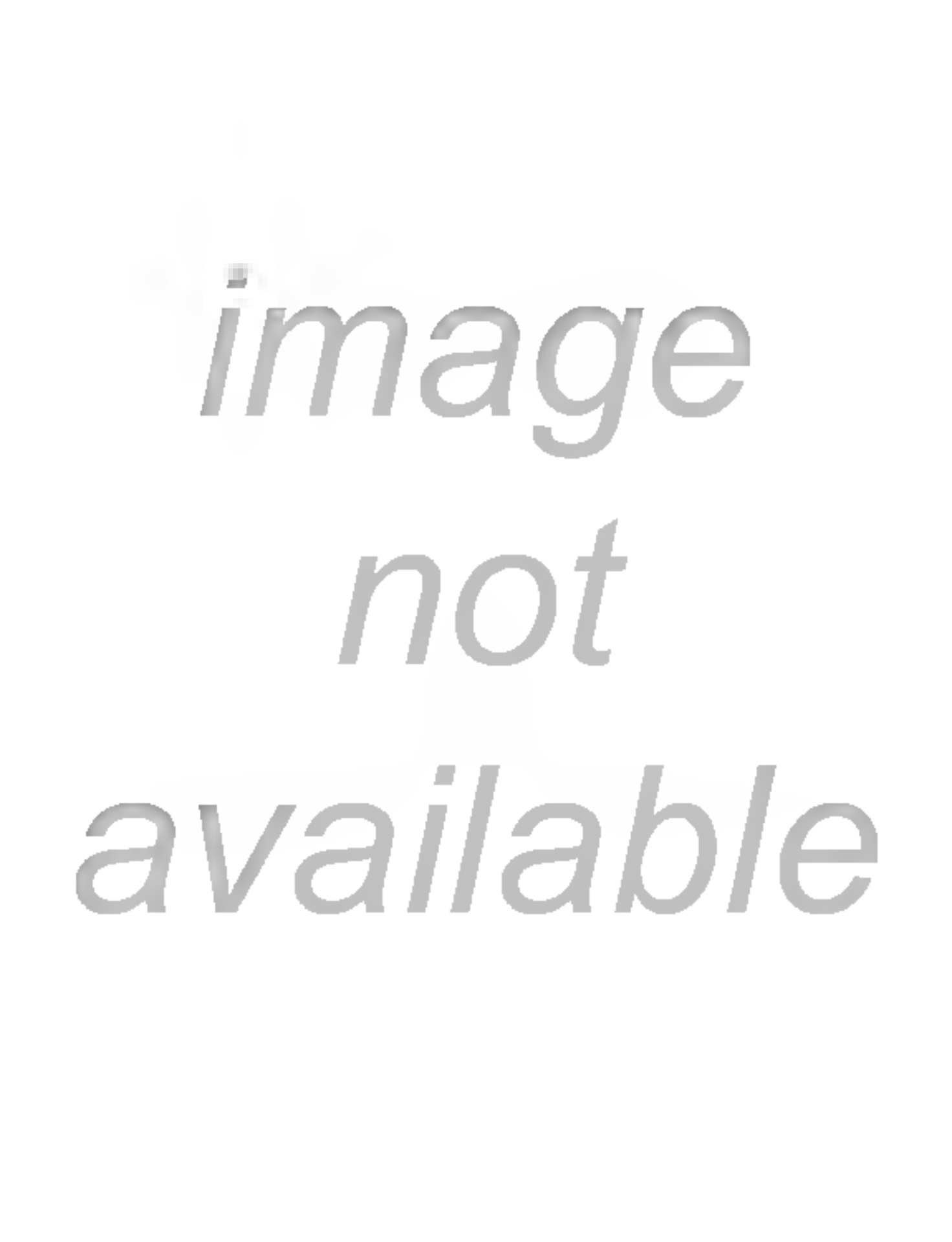
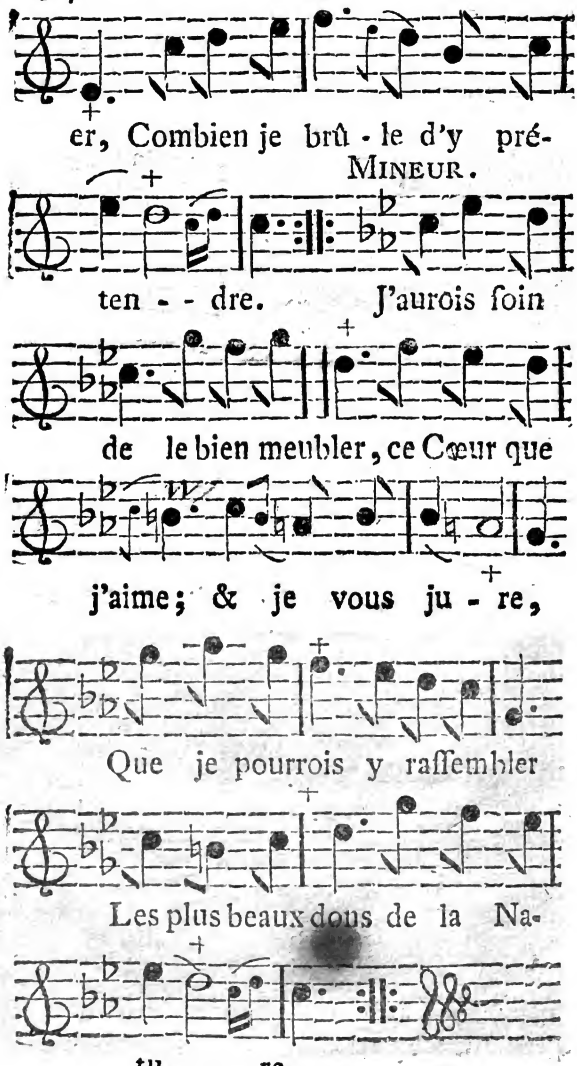


image
not
available

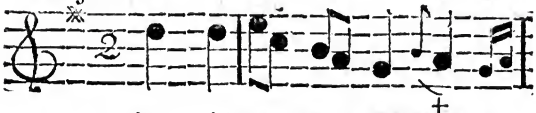

er, Combien je brû-le d'y pré-
MINEUR.
ten - - dre. J'aurois ſoin
de le bien meubler, ce Cœur que
j'aime; & je vous ju - re,
Que je pourrois y raſſembler
Les plus beaux dons de la Na-
tu - - - re.

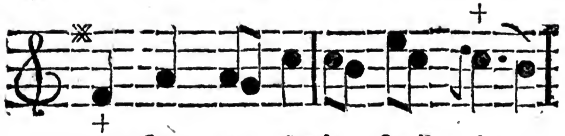
N°. II.

Romance. *Page 95.*

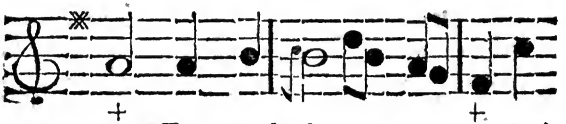
Muſique de M. Monſigny.

MAJEUR.

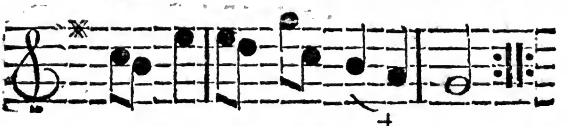




tant, ſous un épais feuil - la-



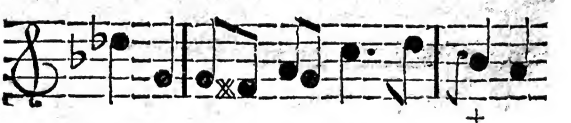
ge; Et voudroit, en voyant, voir



encor da - van - ta - ge.

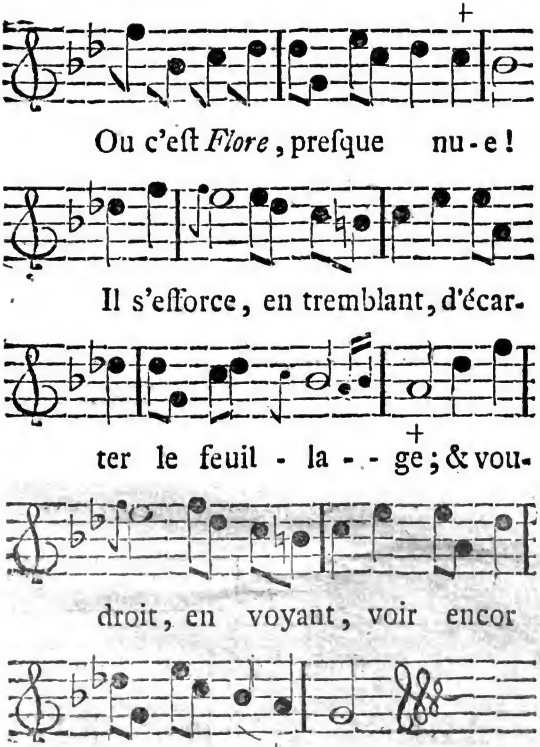
MINEUR.

Que de charmes, que d'attraits,



Frappent ſon cœur & ſa vue!...

C'eſt *Vénus*, ce ſont ſes traits;

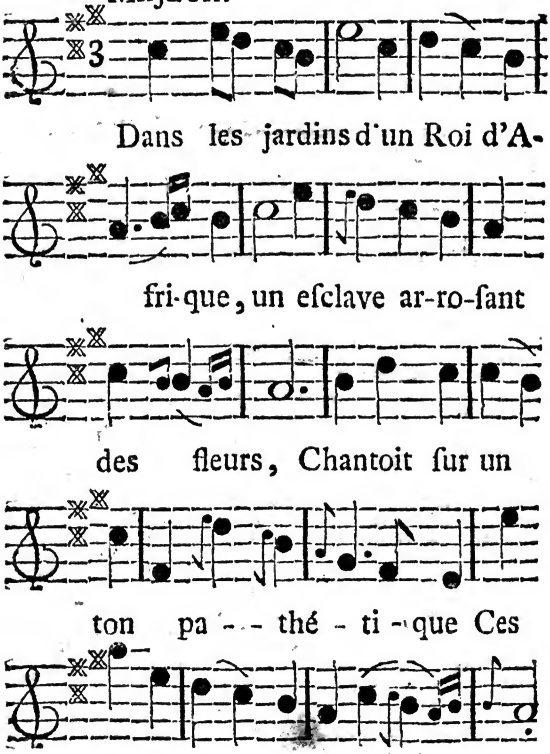

Ou c'eſt *Flore*, preſque nu-e!
Il s'efforce, en tremblant, d'écar-
ter le feuil - la - - ge; & vou-
droit, en voyant, voir encor
da-van-ta-ge.

N°. III.

Romance. *Page 118.*

Muſique de M. Flament.

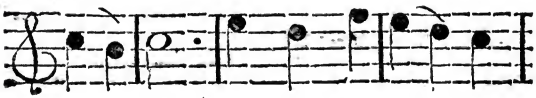
MAJEUR.



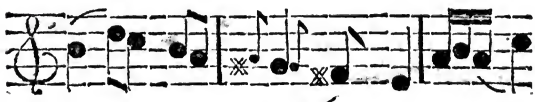
MINEUR.

Triſte & ſen-ſi-ble *Lé-o-no-*

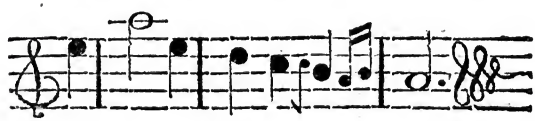
re! Hélas! toujours ſourd à



tes vœux, Le ciel peut-il long-



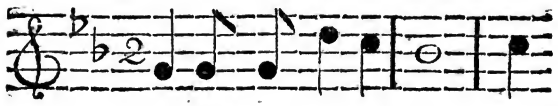
temps en--co--re, Pro-



lon-ger tes jours mal-heu-reux?

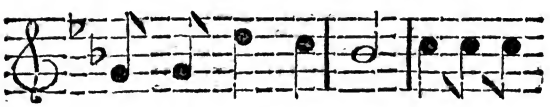
N° IV.

Romance. *Page 162.*



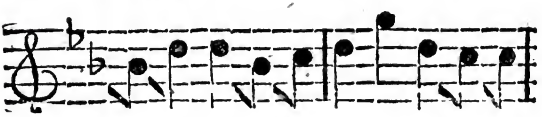
Objet de mes amours, Vous

dont je tiens ma gloire! vous!

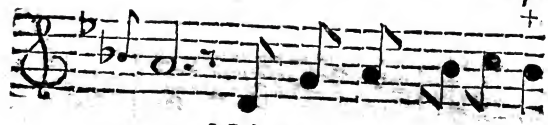


que j'aimai toujours, Ecoutez

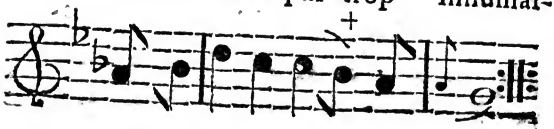
cette hiſ-toi-re. C'eſt celle



d'une Reine, Galante comme



vous. Mais par trop inhuma-

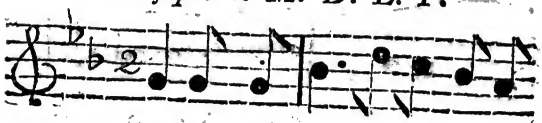


ne, Envers ſon noble époux.

N°. V.

Romance tendre. *Page 184.*

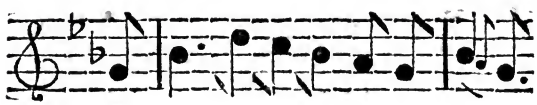
Muſique de M. D. L. P.



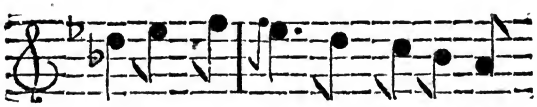
Triſtes regrets, ſortez de ma

penſée. Tout me l'apprend, j'ai

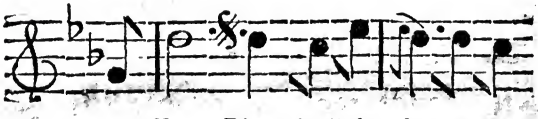
perdu mon a - mi! *Colin*



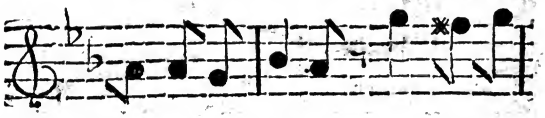
m'aimoit, *Colin* m'a délaiſ - ſée :



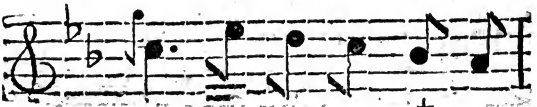
Raiſon me dit de l'oublier



auſſi. Plus je l'aimois plus je



ſuis offen - ſée... Mais qui, ja-

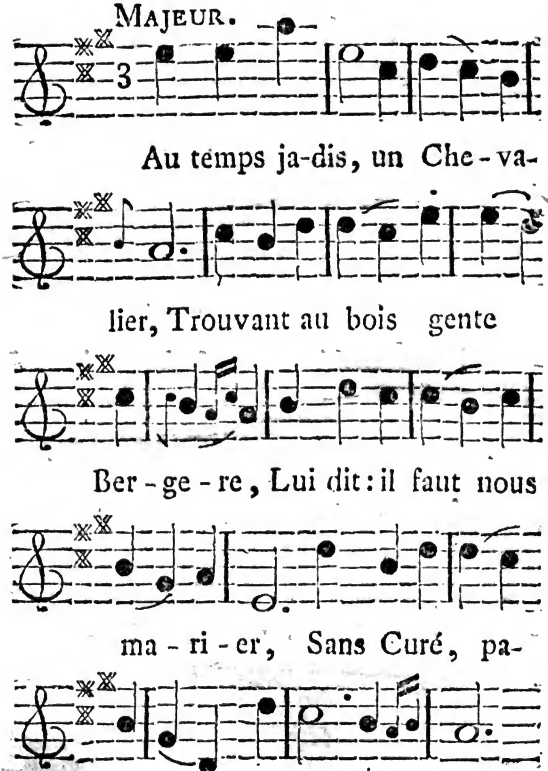


mais, me plai ra comme

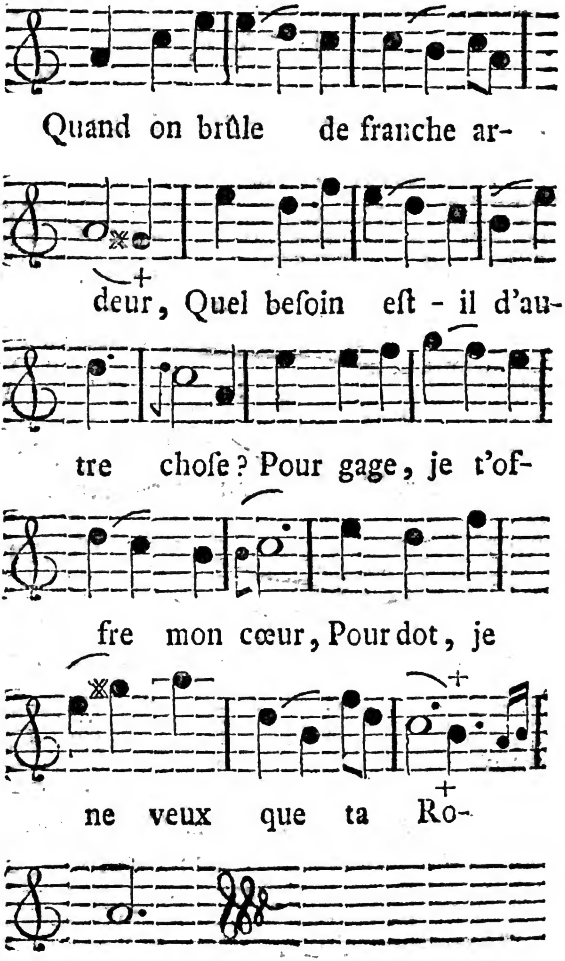
lui?

N°. VI.

Romance. *Page 199.*



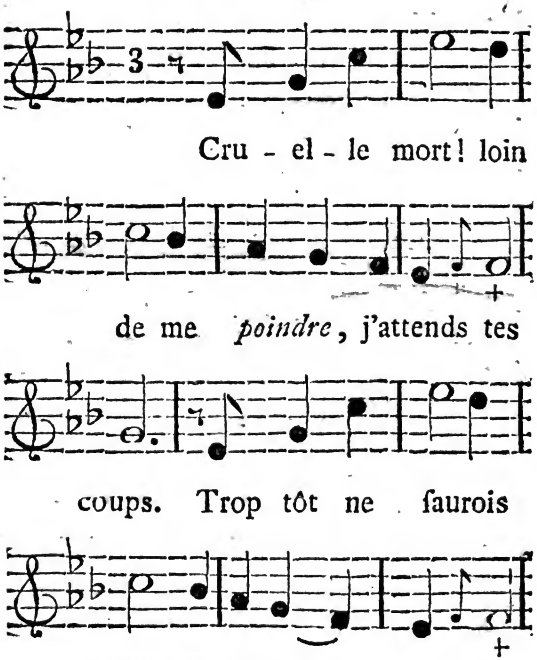
MINEUR.


Quand on brûle de franche ar-
deur, Quel beſoin eſt-il d'au-
tre choſe? Pour gage, je t'of-
fre mon cœur, Pour dot, je
ne veux que ta Ro-
ſe.

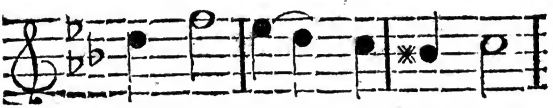
N°. VII.

Romance. *Page 224.*

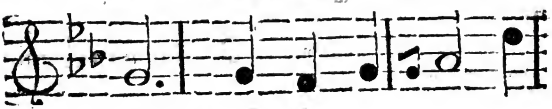
Muſique de M. D. L. P.



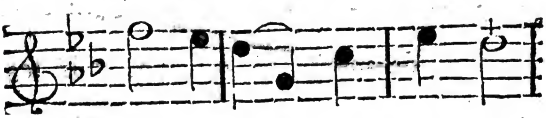
poux. Eſt-il, pour Veuve in-



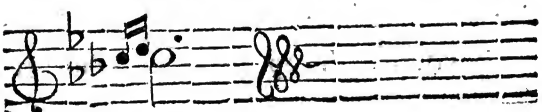
for-tu-née, Eſpoir plus



beau?... Viens, & fi-nis ma



deſ-ti-née, Sur ſon tom-



beau!

Fin du premier Volume.

TABLE

Du contenu, au premier Tome.

LETTRE I. . . . . Page 1
Conjuration *des* Rambures, *contre la ville d'*Ardres, *en Picardie.* 3
Epitaphe *de l'Officier, amant de* Françoise Rose. 17
La veuve *du vieux* Simon, *Conte, en prose.* 18
Regrets *d'un Pendard.* 19
L'écueil du brave, *Conte imité du Docteur* Swift. . . . . Idem.
Le Voyageur ingénieux, *Conte en prose.* 20
Le nouveau Samson, idem. 21
A quelque chose *malheur est bon*, idem. 22
Demande *raisonnable*, idem. . . . Idem.
LETTRE II. 24
Le Comédien *reconnoissant. Anecdote Angloise.* . . . . . Idem.
Le Jugement *équitable, Allégorie.* . 27
Imitation *d'un Fabliau du quatorzieme siecle.* 30

A une jeune perſonne, *qui vouloit que l'Auteur lui apprît à faire des Vers.* Stances. 33
Hacho. *Tradition Lapponne.* Hiſtoriette, *en proſe.* 34
Etrennes *d'un vieux* Gaulois, *à tout ce qu'il aimoit, en vers.* 40
Anecdote, *concernant* Henri IV. *en proſe* 42
LETTRE III. 48
Trait hiſtorique *remarquable, traduction de l'Anglois de* M. Groſſe, *dans ſon voyage aux* Indes Orientales. . . 49
Requête *d'un petit Poëte, à un grand Protecteur. En vers.* 57
Moralité, *traduite librement de l'Anglois, de* Sir Beaumont. *En proſe.* . . 59
L'Amour *Vainqueur des* Parques. *Cantate Françoiſe.* 61
Exemple ſingulier, *de Juſtice Turque. En proſe.* 64
A un cœur vacant. *Stances, notées* N° I. 67
LETTRE IV. 69
Il ne faut déſeſpérer de rien. *Anecdote moderne.* 70
Moralité. *En vers.* 83

L'affliction *raisonnable. Epigramme.* Idem.
Le généreux cardinal. *En prose.* . . 84
Epitre à M. D***. *sur la singularité de son caractere. En vers* 86
L'Amour & la Jalousie. *Conte* à la Grecque. *En prose.* 91
Nyrcé, *ou la nouvelle* Sylvie. *Romance notée* N° II. 95
LETTRE V. 102
Tout a son terme & même le malheur. *Historiette Angloise.* . . . . Idem.
Confession sincere, à M. Ch... *J. D. F.* Stances. 220
Tradition Danoise, *sur la maison de* Falinsperk. 112
Léonore d'Urgel. *Romance historique, notée* N° III. 118
L'Orgueilleux corrigé. *Traduction libre de l'Anglois. En prose.* 124
Vers à Mad. Tocqué, *&c.* . . . 130
Acte de justice. *En vers.* . . . Idem.
La Résignation. *Billet allégorique, à feu M. l'Abbé* Ch***. 131
A deux envieux *de la valeur & des talens du feu Capitaine* Thurot. *En vers.* 132
LETTRE VI. 134
Graces au Mercure de France! *Historiette.* 135

A S. A. S. Mgr. le Prince Charles de Lorraine, *Grand Ecuyer de France, &c. Epitre, en vers.* 146
A M. le Maréchal de Richelieu. *Epigramme, à l'occaſion de la Tragédie d'*Adele de Ponthieu. 148
Le double mal-entendu. *Conte, en vers.* 149
Couplets *à* Mlle. Clairon, *&c.* . . . 150
Abdallah & Balſora, *Conte Oriental. En proſe.* 151
Frédégonde & Landri. *Romance hiſtorique, notée* N° IV. 162
LETTRE VII. 167
Il eſt des loix dangereuſes. *Anecdote hiſtorique. En proſe.* 168
Apologue, à M. Peſſelier. *En vers.* . . 180
Réflexion, *ſur l'injuſtice des préjugés contre les Poëtes. En vers.* 181
Queſtion propoſée, *à la Société Littéraire* d'Arras; *avec la Réponſe, en vers.* 182
Romance, *tendre, Notée* N° V. . . 184
A quelque choſe, malheur eſt bon. *Hiſtoriette Angloiſe.* 186
Le Chevalier & la fille du berger. *Romance, notée* N° VI. 196
LETTRE VIII. 208

Argument, *ou extrait d'un Drame* Chinois, *représenté à Canton, en* 1729. 209
Idris, *ou* la Matrone Gauloiſe. *Romance.*
. 224
Epître *à M. le Marquis de* Marigny. 229
Airs *contenus dans ce premier Volume.* 233

Fin de la Table.

VM 1
1519193

117
a
106-108.